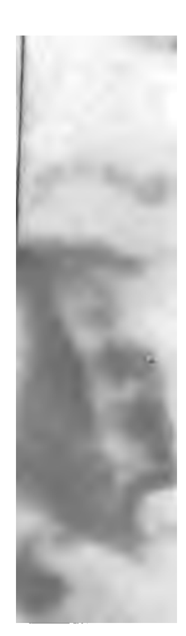









PRINCIPES
DE LA
LITTÉRATURE.



NEUVIEME TRAITÉ.

DES GENRES

EN PROSE.

Quid dicat & quo loco & quo modo. Cic.

PRINCIPES

PRINCIPES
DE LA
LITTÉRATURE.

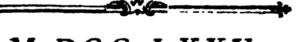
Par M. l'Abbé BATTEUX, *Professeur Royal, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE ÉDITION.

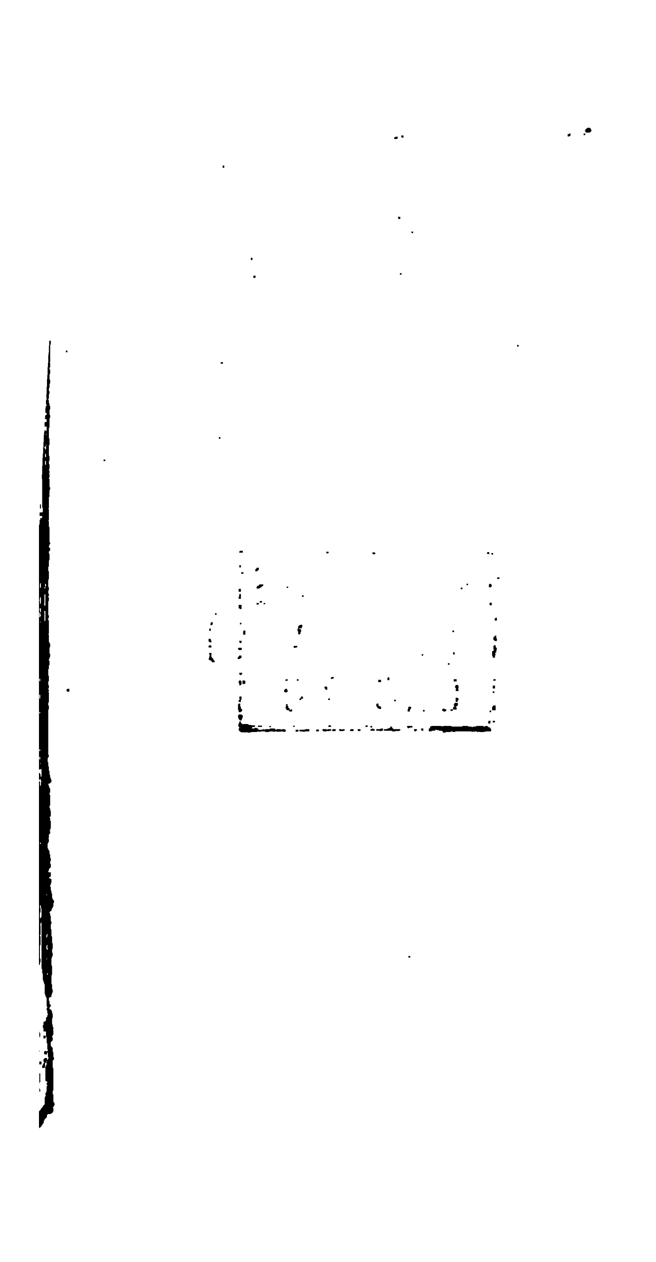
TOME QUATRIEME.

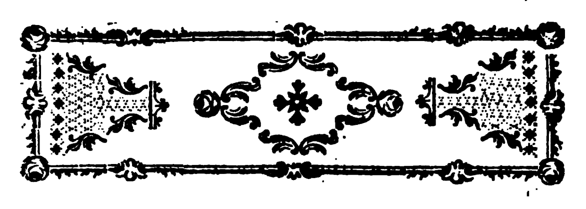


A PARIS,
Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.



M. DCC. LXXV.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.





PRINCIPES
DE LA
LITTÉRATURE.

IX. TRAITÉ.
DES GENRES EN PROSE.

Observation préliminaire.

IL seroit aisé, s'il en étoit besoin, de faire voir qu'on peut étendre sur toute la Littérature le principe de l'imitation que nous avons établi & développé dans les volumes précédens qui ont pour objet la Poésie. Les Genres en prose ne doivent, ne peuvent être autre chose que la Nature bien exprimée : & la Poésie n'est que l'imitation de cette expression. Elles sont donc l'une à l'autre ce que l'original est à son portrait, ou le

portrait à son original. Ce sont dans l'un & dans l'autre, les mêmes traits, les mêmes couleurs, les mêmes caracteres. Et comme les Arts ne sont jamais plus beaux que quand ils ressemblent parfaitement à la nature originale ; de même celle-ci n'est jamais plus parfaite & plus belle que quand elle ressemble à la nature choisie & embellie par les Arts. Tout ce qui se trouve là doit se trouver ici, & par les mêmes raisons.

Si cela est ainsi, me dira-t-on, pourquoi n'avoir pas commencé la suite de vos Traités par l'Eloquence & le Récit, qui sont, sans contredit, plus près de la nature que tous les autres Genres, & qui semblent même en quelque sorte avoir été les modeles de la Poésie ? Il étoit naturel d'aller du simple au composé, & de présenter d'abord les procédés ordinaires de l'esprit humain, avant que d'étudier les ruses & les finesses de l'art. D'ailleurs le langage de la Prose a certainement précédé celui de la Poésie ; celle-ci a toujours bâti avec les matériaux de celle-là. C'est donc renverser l'ordre, & commencer par le faîte de l'édifice, que d'offrir d'abord à ceux qu'on veut introduire dans le commerce des Muses, les livres de poésie ; par où il semble qu'on auroit dû finir.

Nous convenons que si dans cet Ouvrage nous ne nous étions proposé que de montrer la voie pour arriver à la connoissance d'une langue, il auroit fallu commencer par la Prose. C'est là sans doute qu'est le vrai génie, le caractere essentiel de quelque langue que ce soit. Dans la Poésie la contrainte du vers altere nécessairement la structure naturelle des mots, & même quelquefois leur valeur. Ainsi ce seroit aller à contre-sens que d'étudier d'abord une langue dans les Poëtes. On a beau lire Horace & Virgile : si on ne lit qu'eux, on n'apprendra jamais à parler comme Cicéron.

Mais notre dessein n'est point d'apprendre à parler; c'est d'apprendre à lire & à juger. Or pour apprendre à juger, en matiere de littérature, il faut s'exercer d'abord sur les ouvrages où les beautés & les défauts, plus sensibles, donnent aussi plus de prise au goût & à l'esprit, où l'art se montre sans mystere ; & quand une fois on a bien reconnu cet art, tel qu'il est, qu'on est bien sûr d'en avoir saisi les vrais principes, on essaie de le reconnoître encore dans les ouvrages où il a coutume de se cacher.

L'ordre que nous avons suivi est donc l'ordre même de l'esprit humain, lequel saisit d'abord ce qui est plus sensible, &

s'en fait un moyen pour parvenir à connoître ce qui l'eſt moins.

Cette marche eſt ſi naturelle, que ſi on conſulte l'hiſtoire même de la Poéſie & de l'Oraiſon, on trouvera que celle-ci n'eſt venue qu'après l'autre.

Il y a bien de la différence entre le langage du ſeul beſoin, & le langage de l'Eloquence. Le premier a ſans doute précédé la Poéſie : c'eſt l'inſtrument le plus eſſentiel de la ſociété : par conſéquent le genre humain a dû porter ſur lui ſes premiers ſoins. Mais le langage oratoire, où l'on joint toutes les reſſources de l'Art au génie naturel, où toutes les machines, tous les reſſorts qui peuvent aider à la perſuaſion, ſont dreſſés, tendus, ménagés avec adreſſe & intelligence, ce langage n'a été ſoumis à la préciſion des regles, qu'après les grands ſuccès de la Poéſie.

La Poéſie a d'abord emprunté à la Nature ſimple ſes graces naïves, & ſes traits frappans, en les embelliſſant de toutes les parures que l'imagination & l'harmonie pouvoient y ajouter. L'Eloquence enſuite, quoique modeſte par état, a compris par l'exemple de la Poéſie, qu'il y avoit un art de préſenter les objets, de ſéduire l'oreille, d'échauffer *l'ame*. Sa propre expérience lui avoit

fait sentir que, quelque puissante que soit la vérité par elle-même, il n'étoit pas toujours sûr d'abandonner sa défense à un talent sans principes, à une sorte d'instinct brut, qui fait souvent de ses richesses un emploi malheureux; & qu'il étoit plus sage d'étudier la conduite du génie, & d'en distribuer les forces avec art & économie.

On alla donc consulter les ouvrages des Ecrivains célebres : c'étoient des Poëtes : car ce fut en vers qu'on écrivit d'abord. On observa leur marche : on analysa leurs procédés : on essaya de pratiquer ce qu'on avoit remarqué en eux : le succès ne manqua pas d'ajouter une nouvelle autorité aux modeles choisis. Homere fut regardé, non-seulement comme le prince de la Poésie, mais comme le pere de l'Eloquence, de l'Histoire, de la Philosophie, de tous les Arts. Ce fut lui qui montra à Hérodote comment il falloit écrire les actions des héros, à Isocrate comment il falloit charmer les sens pour convaincre l'esprit, à Démosthene, à Eschyle, à Socrate, à Platon comment il falloit peindre, toucher, raisonner, raconter. L'attention qu'il avoit de suivre scrupuleusement la Nature, lors même qu'il se livroit aux mensonges & à la fiction, leur fit sentir

ce qu'ils devoient faire, ſur-tout en peignant la vérité. Ils s'attacherent donc conſtamment au même principe que lui; ils étudierent la Nature, & s'efforcerent par-tout de la rendre telle qu'elle pouvoit, telle qu'elle devoit être rendue, ſelon la différence des genres qu'ils avoient embraſſés, & des fins qu'ils ſe propoſoient.

Ce fut donc la Poéſie qui ouvrit le chemin à l'Oraiſon, qui en fut le guide, le flambeau, le modele. Ce fut elle qui lui montra ſon véritable objet, la ſource & le principe de toutes ſes regles. Elle lui apprit qu'elle n'avoit, comme elle-même, d'autre fonction que celle de peindre la Nature, & d'autre mérite que de la peindre avec force & vérité. C'eſt par-là que les grands Orateurs, anciens & modernes, ſont arrivés à la gloire: c'eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, pour avoir été poëtes dans leurs oraiſons, comme les poëtes avoient été orateurs dans leurs poéſies.

Mais que devient la différence qu'il y a entre ces deux Arts? car il eſt certain qu'il y en a une.

La voici: la Poéſie a pour objet de plaire, nous l'avons dit; & ſi quelquefois elle inſtruit en même tems, c'eſt que l'utilité eſt un moyen qui l'aide à

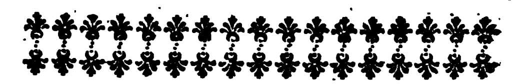
parvenir à ſon but. L'Eloquence a pour objet d'inſtruire ; & ſi elle ſonge à plaire, c'eſt qu'elle n'ignore pas que la voie la plus certaine pour arriver à la persuaſion eſt celle qui eſt ſemée de fleurs. (a)

La Poéſie ſe ſert de tout, pourvu qu'il aille à ſes fins : vrai, faux, fable, hiſtoire, merveilleux, naturel, poſſible, impoſſible, tout eſt bien reçu chez elle ; ſa raiſon s'appelle fureur. Elle bâtit ſans poſer de fondemens : une chimere qu'un ſouffle détruit, l'occupe auſſi ſérieuſement que le ſalut d'un empire. L'Eloquence, toujours grave & meſurée, ne ſonge qu'au ſervice réel : la raiſon eſt ſon appui, le bon ſens ne la quitte jamais.

Tels ſont les droits & les limites de ces deux empires. Ils s'étendent l'un & l'autre ſur toute la Nature : mais dans l'un c'eſt la vérité qui tient le ſceptre ; & dans l'autre c'eſt le goût. Et tout ſe regle ſelon leurs loix ſouveraines. Rentrons dans la carriere.

Ce Traité ſera diviſé en trois Parties : dans la premiere, il ſera queſtion du Genre oratoire : dans la ſeconde, du Récit hiſtorique : dans la troiſieme, du Genre épiſtolaire.

(a) Voyez le I. Traité, I. Partie, Chap. VI.



PREMIERE PARTIE.

DU GENRE ORATOIRE.

I.

Ce que c'est que l'Oraison.

LA Rhétorique, la Logique, la Grammaire, sont trois Arts qui devroient toujours marcher de compagnie. La Logique est l'Art de bien penser. La Grammaire est l'Art de bien parler. La Rhétorique est l'Art de bien dire. Bien penser, c'est mettre de la précision & de la netteté dans ses idées, de la circonspection dans ses jugemens, de la liaison & de la justesse dans ses raisonnemens. Bien parler, c'est se servir de termes reçus & de constructions légitimes; c'est éviter le barbarisme dans les mots, & le solécisme dans les phrases. Bien dire, c'est parler de maniere à nous faire écouter, & à persuader ceux qui nous écoutent: trois instrumens universels, c'est-à-dire, dont l'usage s'étend à tous les Genres, dans les Sciences & dans la Littérature; & qui, dans ceux qui les réunissent, caractérisent la bonne éducation, la droiture d'esprit, & la fécondité de génie.

Si on considere seulement l'étymologie, le mot *Oraison* est d'une signification fort étendue : il désigne toute pensée exprimée par le discours, *ore ratio expressa* : c'est dans ce sens qu'il est employé par les Grammairiens. Ici il signifie un discours préparé avec art pour opérer la persuasion.

Il faut observer qu'il y a une grande différence entre le talent de l'oraison, & l'art qui aide à le former. Le talent s'appelle Eloquence, l'art, Rhétorique : l'un produit, l'autre juge : l'un fait l'Orateur, l'autre ce qu'on nomme Rhéteur.

II.

Quatre fonctions à remplir par l'Orateur.

Quelque sujet que l'Orateur entreprenne, il a à remplir d'abord trois fonctions : la premiere est de trouver les choses qu'il doit dire : la seconde est de les mettre dans un ordre convenable : la troisieme de les exprimer avec décence. C'est ce qu'on appelle Invention, Disposition, Elocution : *Quid dicat, & quo loco, & quo modo.* Cic. Orat. 14.

Pour donner une idée nette & précise de ces trois opérations, qui ont lieu dans tous les Arts, comme on a pu le voir dans toute la suite de cet Ouvrage ; nous

allons les présenter dans un exemple court & facile à saisir. Il n'importe de quel genre, prenons celui de l'Apologue.

Un jeune Prince demanda une fable à La Fontaine : & il lui en donna le sujet : *le Chat & la Souris*. Comment s'y prit le poëte pour le traiter ?

Du premier coup d'œil il vit les rôles que devoient faire les acteurs : le chat est fait naturellement pour prendre, la souris pour être prise. Mais cette premiere idée ne menoit encore à rien.

Le poëte suppose que la souris est jeune, & le chat vieux. On ne pouvoit lui refuser ces deux circonstances qu'il invente ; parce qu'elles ne changent rien au sujet. Cependant ce sont elles qui vont produire l'action.

Si la souris est jeune, elle est sans expérience ; si le chat est vieux, il n'est rien moins que sot : nous voilà tout à côté de ce que nous cherchons. Voilà des acteurs, des caracteres : mais où est l'action ?

La voici : une jeune souris attrapée par un vieux chat, voulut le fléchir : mais le vieux chat se moqua des prieres de la souris, & dévora sa proie.

Voilà le fonds de l'Apologue, ce qu'on appelle les choses : c'est la premiere & la principale opération du génie, celle qu'on nomme Invention.

Il y a enſuite le développement de ces premieres parties. La ſouris voulut fléchir le chat, par conſéquent elle lui fit un petit diſcours. Le chat s'en moqua ; par conſéquent il lui fit une petite réponſe. Où prendre ces diſcours ? Dans la maxime d'Horace : *Dicat debentia dici*. La ſouris parlera ſelon ſon âge, ſa taille, ſa ſituation : le chat de même. L'Invention, comme on voit, a fourni toutes les pieces de l'édifice. Venons à la diſpoſition.

Cette ſeconde partie tient preſque à la premiere ; parce que le génie, lorſqu'il enfante, étant mené par la nature, va d'une choſe à celle qui doit la ſuivre. La ſouris doit être attrapée d'abord, enſuite prier ; le chat doit répondre : enfin la ſouris eſt immolée.

Vient enſuite l'Elocution qui revêt de mots les penſées dont la fable eſt compoſée. Ces mots ſont de deux ſortes : les uns ſont employés ſeulement pour rendre la choſe : les autres y ajoutent des graces. Examinons l'art & le goût du poëte, dans cette partie de ſon ouvrage :

Une jeune Souris de peu d'expérience
Crut fléchir un vieux Chat, implorant ſa clémence,
En payant de raiſons le Rominagrobis :
Laiſſez-moi vivre : une Souris
De ma taille & de ma dépenſe

Eft-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôteſſe, & tout leur monde ?
D'un grain de bled je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A préſent je ſuis maigre. Attendez quelque tems,
Réſervez ce repas à meſſieurs vos enfans.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée ;
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours ;
Tu gagnerois autant de parler à des Sourds.
Chat, & vieux, pardonner ? cela n'arrive gueres.
Selon ces loix deſcends là-bas :
Meurs, & va-t-en tout de ce pas
Haranguer les ſœurs filandieres.
Il tint parole.

On voit dans cette fable une ſuite d'idées, de jugemens, de raiſonnemens, vrais, juſtes, clairs, revêtus de termes, qui ont les mêmes qualités : ſans cela il y auroit vice dans l'ouvrage. Mais s'il n'y avoit que ces qualités, il n'y auroit pas ce qu'on appelle beautés, ce qui fait l'aſſaiſonnement du diſcours. Il falloit donc que l'auteur y joignît des agrémens : tantôt c'eſt une image : *Une noix me rend toute ronde* : c'eſt une expreſſion forte, *Affamerois-je* : tantôt c'eſt le riant, *Payer de raiſons le Rominagrobis* : *Reſervez ce repas à meſſieurs vos enfans* : ce ſont des circonſtances piquantes, *Ainſi parloit la Souris attrapée. Chat, & vieux*,

pardonner : des expressions naïves & familieres, *Descends là bas*, *& va-t-en de ce pas. Haranguer*, terme de dérision & d'insulte. *Sœurs filandieres*, allusion à la Fable.

Telles sont les trois premieres opérations dont il s'agit de développer l'art dans ce Traité. On y en ajoute une quatrieme qui a pour objet la Prononciation; c'est-à-dire, l'art des gestes, des mouvemens & des tons de voix qui doivent accompagner l'action de l'Orateur : par conséquent cette Partie sera divisée en quatre Sections.

SECTION PREMIERE.

DE L'INVENTION ORATOIRE.

L'OBJET de l'Orateur est de persuader. Or, pour persuader les hommes, il faut prouver, plaire, toucher. Quelquefois un seul de ces moyens suffit : quelquefois ce n'est pas trop de les réunir tous trois. On prouve par les argumens ; on plaît par les mœurs ; on touche par les passions.

Comme ces moyens regnent plus ou moins dans l'Oraison, selon la différence des Genres, commençons par faire connoître ces Genres ; après quoi nous parlerons des Argumens, des Mœurs & des *Passions*.

CHAPITRE I.

Des différens Genres d'Oraison.

ON les réduit ordinairement à trois : le premier eſt le Genre démonſtratif ; le ſecond, le Genre délibératif ; le troiſieme, le Genre judiciaire. Le premier a pour objet, ſur-tout le préſent ; le ſecond l'avenir ; le troiſieme le paſſé. Dans le démonſtratif on blâme, on loue. Dans le délibératif on engage à agir, ou à ne pas agir. Dans le judiciaire on accuſe, on défend.

I.

Genre démonſtratif.

Le Genre démonſtratif renferme les panégyriques, les oraiſons funebres, les diſcours académiques, les complimens faits aux rois & aux princes, &c. Il s'agit dans ces occaſions de recueillir tout ce qui peut faire honneur & plaire à la perſonne qu'on loue.

On loue ſa naiſſance : c'eſt le ſang généreux de ſes peres qui coule dans ſes veines : l'aigle courageuſe n'enfante point de timides colombes.

Si ſon origine eſt obſcure ; c'eſt un héros qui ne doit rien qu'à lui-même :

sa gloire est l'ouvrage de sa seule vertu.

On loue son éducation : il est né si heureusement, il a été élevé avec tant de soin, que l'un de ces deux avantages, sans le secours de l'autre, auroit suffi pour en faire un homme extraordinaire.

Si l'éducation lui a manqué ; son naturel presque divin a pris de lui-même un essor généreux, & a franchi tous les obstacles.

On loue de même les mœurs, les actions d'éclat, la conduite extérieure, la vie privée, l'esprit, les graces, les vertus.

Mais l'Orateur doit songer qu'en voulant faire trop d'honneur à son héros, il peut quelquefois se déshonorer lui-même. Quoique l'auditeur ne soit alors ni juge, ni partie ; il a cependant ses droits, dont il est jaloux, & qu'il exerce ordinairement dans toute leur étendue. Si vos preuves sont mal choisies, si elles sont tirées avec peine du fonds de la flatterie, plutôt que du sein de la vérité, il s'irrite contre l'adulateur, qui veut le rendre complice de sa bassesse.

Il n'est pas difficile, disoit Socrate, de louer les Athéniens à Athenes : mais de réussir devant un Scythe, un Lacédémonien, un Philosophe, ce seroit le

comble de la gloire, & du héros & du panégyriste. Un Scythe & un Philosophe ne se rendent qu'à la vérité. Et la vérité en ce genre est toute entiere dans les faits. Pour bien louer, il ne s'agit donc que de présenter les faits d'une maniere vive & frappante. Les éloges qui ne se soutiennent que par des mots & des phrases sonores, ressemblent aux bulles de savon qui brillent dans l'air, & que le moindre souffle fait disparoître.

Qu'on revête les faits de tout l'appareil de l'éloquence; qu'on emploie les termes nobles & magnifiques, les tours hardis, les périodes nombreuses, les chutes préparées, les figures brillantes; que tout paroisse choisi, mesuré, paré de fleurs & de guirlandes, l'auditeur y consent. Les panégyristes depuis Périclès jusqu'à nous, se sont maintenus dans cette possession. On sait que tout panégyrique est une sorte de triomphe accordé à la vertu. Loin de trouver mauvais qu'on le rende pompeux & magnifique, notre amour propre semble payé pour y applaudir : mais il faut des faits.

II.

Genre délibératif.

Dans le genre démonstratif on loue la vertu; on la conseille dans le Genre dé-

libératif, on montre les raisons pourquoi on doit l'embrasser. La maxime d'Horace, vraie dans tous les cas, l'est ici plus que jamais (*a*) : il faut connoître à fond son sujet, & l'avoir considéré attentivement dans toutes ses faces, non-seulement réelles, mais possibles.

On propose une entreprise. Est-elle utile ? Ne l'est-elle pas ? Il s'agit de déclarer la guerre, pour venger une injure reçue. Il faut calculer avec soin le pour & le contre des probabilités, ce qu'il y a à espérer ; quelles sont les ressources de l'Etat, & celles de l'Ennemi ; quelles suites peuvent avoir les revers ; par quels moyens ils seront réparés ; enfin si le dommage auquel on s'expose ne sera point plus grand que celui qu'on a reçu.

Toutes ces choses pesées mûrement par un esprit solide, désintéressé, & paroissant tel ; il ne reste qu'à les exposer avec force & simplicité. Il ne s'agit plus ici d'étaler des graces, de chatouiller l'oreille, de flatter l'imagination ; c'est une éloquence de service, qui rejette tout ce qui a plus d'éclat que de solidité. Qu'on entende Démosthene, lorsqu'il donne son avis au peuple d'Athenes dé-

(*a*) . . . . . *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

libérant s'il déclarera la guerre à Philippe : cet Orateur est riche, il est pompeux, mais il ne l'est que par la force de son bon sens.

III.

Genre judiciaire.

Le premier pas que doit faire l'Orateur dans le Genre judiciaire, est de fixer l'état de la question.

La question a pour objet le fait, ou le droit, ou le nom.

On demande qui a tué. L'accusateur dit, c'est vous. L'accusé répond : ce n'est pas moi. Il s'agit donc de prouver qui l'a fait : est-ce vous, n'est-ce pas vous ? Il faut réunir les circonstances qui établiront la vérité ou la fausseté du fait. C'étoit votre ennemi, vous l'aviez menacé, vous étiez dans le même lieu, vous l'avez pu sans peine, vous y étiez intéressé, vous avez disparu, &c. toutes circonstances qui prouvent que c'est vous. On les réfute par d'autres circonstances, qui ne peuvent s'allier avec le fait : j'étois à cent lieues de-là le jour du meurtre, &c.

Mais j'avoue que je l'ai tué ; parce que j'en avois le droit. C'est une autre question. On peut tuer un homme qui attaque notre vie, quand il n'y a pas d'autre

moyen de la conserver. Clodius m'attaque, il veut m'assassiner : je me défends; il y périt. Les loix m'accordent ma grace, ou plutôt elles déclarent que je ne suis pas coupable.

La *question de nom* a pour objet de décider la qualité de la chose ; laquelle étant décidée, toute contestation finit. Telle démarche d'un soldat est-elle désertion? Ne l'est-elle pas? Il ne s'agit que du nom. Quand il sera décidé, tout sera dit.

Dans le Genre judiciaire, il s'agit toujours d'un tort, ou réel, ou prétendu réel. On peut définir le tort (*injuria*) une action libre qui ôte son bien au possesseur légitime.

S'il n'y avoit point de liberté, il n'y auroit point de torts faits. L'injustice suppose donc un droit contre lequel on a agi librement.

Or il y a en général deux especes de droits : l'un naturel, gravé dans le cœur de tous les hommes : l'autre civil, qui astreint tous les citoyens d'une même ville, d'une même république, tous les sujets d'un même royaume, à faire ou à ne pas faire certaines choses, pour le repos & l'intérêt commun. On ne peut violer cette loi, sans être mauvais citoyen. On ne peut violer la loi naturelle, sans *offenser l'humanité.*

C'eſt à l'Orateur à faire valoir l'autorité de ces loix. Il ſe fera écouter avec attention, s'il montre que l'intérêt commun, que l'humanité eſt bleſſée, outragée dans l'action dont il demande juſtice. Ce n'eſt que par-là que l'intérêt particulier eſt touchant pour les autres hommes :

Nam tua res agitur paries cùm proximus ardet.

Comme notre objet n'eſt point de former un avocat, & que d'ailleurs nous ſommes perſuadés que les regles trop multipliées, offuſquent les eſprits médiocres, & inquietent en vain les génies heureux; on nous diſpenſera d'entrer ici dans un long détail. Nous obſerverons ſeulement qu'il ne faut pas croire que ces trois Genres ſoient tellement ſéparés les uns des autres, qu'ils ne ſe réuniſſent jamais. Le contraire arrive preſque dans tous les diſcours. Que ſont la plupart des éloges & des panégyriques, ſinon des exhortations à la vertu? On loue les ſaints & les héros pour échauffer notre cœur, & ranimer notre foibleſſe. On délibere ſur le choix d'un général : l'éloge de Pompée déterminera les ſuffrages en ſa faveur. On prouve qu'il faut mettre Archias au nombre des citoyens Romains : pourquoi? Parce qu'il a un génie qui

ſera honneur à l'empire. Il faut déclarer la guerre à Philippe : pourquoi encore? Parce que c'eſt un voiſin dangereux, dont les forces, ſi on ne les arrête, deviendront funeſtes à la liberté commune des Grecs. Il n'y a pas juſqu'au Genre judiciaire, qui ne rentre en quelque ſorte dans le délibératif, puiſque les Juges ſont entre la négative & l'affirmative, & que les plaidoyers des avocats ne ſont que pour fixer leur incertitude, & les attacher au parti le plus juſte. En un mot, l'honnêteté, l'utilité, l'équité, qui ſont les trois objets de ces trois Genres, rentrant dans le même point, puiſque tout ce qui eſt vraiment utile eſt juſte & honnête, & réciproquement ; ce n'eſt pas ſans raiſon que quelques Rhéteurs modernes ont pris la liberté de regarder comme peu fondée cette diviſion ſi célebre dans la Rhétorique des anciens.

CHAPITRE II.

Des Argumens Oratoires.

POUR expliquer ce que c'eſt qu'argument, il faut ſavoir qu'il y a trois ſortes de penſées.

La premiere eſt une ſimple repréſentation de quelque choſe dans l'eſprit :

comme quand je me repréſente le *ſoleil* ou *la rondeur*. C'eſt ce qu'on appelle communément *idée*.

La ſeconde eſt la repréſentation de la liaiſon de deux idées : comme quand je me dis en moi-même : le ſoleil *eſt* rond. C'eſt un *jugement*.

La troiſieme eſt la repréſentation du rapport de deux ou de pluſieurs liaiſons entre elles : comme quand je me dis en moi-même, le ſoleil paroît rond à tout le monde ; *donc* il eſt rond. C'eſt le *raiſonnement*.

Ainſi concevoir, juger, raiſonner, voilà les trois fonctions de l'eſprit.

Quand ces trois eſpeces de penſées ſont exprimées par des mots, elles changent de nom : l'idée s'appelle *terme*, le jugement *propoſition*, le raiſonnement *argument*.

Les raiſonnemens, comme on le voit, ſuppoſent les jugemens, & les jugemens les idées ; ou, ce qui eſt la même choſe, les argumens ſont compoſés de propoſitions, & les propoſitions ſont compoſées de termes.

L'argument a quelquefois trois propoſitions.

Il faut aimer ce qui nous rend heureux ;
Or la vertu nous rend heureux,
Donc il faut aimer la vertu.

Voilà ce qu'on appelle un ſyllogiſme en forme. La premiere de ces trois propoſitions ſe nomme *majeure*, la ſeconde *mineure*, la troiſieme *concluſion*.

Quelquefois l'argument n'a que deux propoſitions, parce qu'on en ſous-entend une, qu'il eſt aiſé de ſuppléer :

La vertu nous rend heureux,
Donc il faut aimer la vertu.

C'eſt l'enthymême. La premiere propoſition ſe nomme *antécédent*; la ſeconde *conſéquent*.

Quelquefois enfin on raiſonne par des exemples :

On doit aimer la prudence,
Donc on doit aimer auſſi la juſtice.

Celui-ci s'appelle induction.

Le ſyllogiſme en forme ſe rencontre rarement dans l'oraiſon : c'eſt l'enthymême qui occupe ſa place. Ou s'il y eſt, ſes parties ſont arrangées autrement que que dans la forme philoſophique.

En Logique on dit : la vertu nous rend heureux, donc il faut aimer la vertu. Dans un ouvrage de goût, on préſente d'abord la propoſition à prouver ; & la raiſon qui la prouve, n'arrive qu'après : Il faut aimer la vertu ; parce qu'elle nous rend heureux.

Cicéron nous donne un exemple de cet arrangement dans l'exorde de son Oraison pour le poëte Archias : » S'il y » a en moi quelque talent, Messieurs, » talent dont je sens la foiblesse & le peu » d'étendue ; si j'ai quelque facilité ac» quise dans un art où je crois avoir at» teint la médiocrité ; enfin si je suis re» devable à l'étude des Lettres, que je » n'ai négligée dans aucun tems de ma » vie, de quelque crédit, de quelque » degré d'autorité ; il n'est personne plus » en droit que Licinius, d'en recueillir » aujourd'hui tout le fruit. Lorsque je » me rappelle les premieres années de » ma vie, & que je remonte jusqu'à ces » tems voisins de mon enfance, je le » vois qui me guide, qui me soutient, » qui m'introduit dans la carriere des » Lettres. Si ma voix, formée par ses » leçons, animée par ses conseils, a » quelquefois secouru le citoyen dans ses » dangers ; puis-je rien omettre aujour» d'hui pour défendre celui qui m'a mis » en état de défendre les autres ? » Cette période mise en syllogisme revient à ceci : Si je dois mon talent à Archias, il doit en recueillir le fruit : or je lui dois ce talent qu'il a formé dès mon enfance ; donc il doit en recueillir le fruit. La majeure est, *Si ma voix formée, &c.* La mineure,

neure, *lorsque je me rappelle, &c.* La conclusion, *donc il doit recueillir le fruit, &c.* & c'est par-là que commence le discours.

Une seconde observation sur le syllogisme oratoire, c'est qu'on lui donne ordinairement plus d'étendue, en y ajoutant deux autres propositions, dont l'une sert de preuve à la majeure & l'autre à la mineure, quand elles en ont besoin:

Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits:
Or les belles Lettres nous rendent plus parfaits:
Donc il faut aimer les belles Lettres.

Voilà un argument philosophique: nous allons le rendre oratoire.

Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits.

C'est une vérité qui est gravée en nous-mêmes, & dont le bon sens & l'amour-propre nous fournissent des preuves que nous ne saurions désavouer.

Or les belles Lettres nous rendent plus parfaits,

Qui peut en douter? Elles enrichissent l'esprit, elles adoucissent les mœurs, elles répandent sur tout l'extérieur de l'homme un air de probité & de politesse:

Donc il faut aimer les belles Lettres.

Mais le goût ne pouvant souffrir cet arrangement si compassé, qui donneroit

à l'oraison une sorte de roideur ; il faut le renverser & le déguiser. » Peut-on ne » pas aimer les belles Lettres ? Ce sont » elles qui enrichissent l'esprit, qui adou- » cissent les mœurs. Ce sont elles qui po- » lissent & qui perfectionnent l'humanité. » L'amour-propre & le bon sens suffi- » sent pour nous les rendre précieuses & » nous engager à les cultiver. »

Zenon comparoit l'argument philoso- phique à la main fermée, & l'argument oratoire à la main ouverte.

On n'emploie le raisonnement que pour trouver soi-même, ou pour mon- trer aux autres une vérité qui ne se dé- couvre pas assez. Par exemple : Que deux idées, qui ne paroissent point liées entr'elles, soient liées à une troisieme : celle-ci sera le nœud des deux autres. Ainsi si j'ignore qu'il faut aimer la justice, je me demande ce que c'est que la jus- tice : c'est une vertu. Cela me suffit : je sais qu'il faut aimer la vertu ; je sais aussi que la justice est une vertu ; je sais par conséquent qu'il faut aimer la justice. C'est une suite de ce principe fameux, que deux choses qui conviennent avec une troisieme se conviennent entr'elles.

Dans les autres cas, la simple exposi- tion des idées regne presque seule. Et le plus souvent, dans les poëmes, dans les

récits, dans les diſcours, il s'agit plus de mettre les objets devant les yeux, que d'en prouver le fait.

CHAPITRE III.

Lieux communs de l'Oraiſon.

LEs Anciens qui vouloient tout réduire en art, en avoient fait un auſſi pour l'Invention. Diſtribuant par ordre tous les aſpects tant intérieurs qu'extérieurs d'une cauſe, ils prétendoient mener le génie, comme par la main, & lui faire trouver tout d'un coup tous les argumens poſſibles, dans les différens *lieux* où ils les conduiſoient. Car c'eſt ainſi qu'ils ont nommé ces eſpeces de répertoires ou de magaſins, qui recelent toutes les richeſſes qui ſont l'objet de l'invention.

Le premier de ces *Lieux* eſt la *Définition*; par laquelle l'Orateur trouve dans la nature même de la choſe dont il parle, une raiſon pour perſuader ce qu'il en dit. Ainſi il prouve qu'il faut faire cas de l'Eloquence; parce que le talent de bien dire eſt une choſe eſtimable. Il ne faut point ſe glorifier de cette qualité qu'on appelle *de l'eſprit*. M. Flechier le prouve par la *Définition* : » En effet, qu'eſt-ce

» que l'esprit dont les hommes par
» sent si vains ? Si nous le considér
» selon la nature, c'est un feu qu'
» maladie & qu'un accident amortiss
» sensiblement. C'est un tempérament
» licat qui se déregle, une heureuse c
» formation d'organes qui s'usent;
» assemblage & un certain mouvem
» d'esprits qui s'épuisent & qui se di
» pent. C'est la partie la plus vive &
» plus subtile de l'ame, qui s'appes
» tit, & qui semble vieillir avec le cor
» C'est une finesse de raison qui s'é
» pore, & qui est d'autant plus suje
» à s'évanouir, qu'elle est plus
» licate & plus épurée. Si nous le c
» sidérons selon Dieu, c'est une pa
» de nous-mêmes plus curieuse q
» savante, qui s'égare dans ses p
» sées : c'est une puissance orgueille
» qui est souvent contraire à l'hun
» nité & à la simplicité chrétienne,
» qui laissant souvent la vérité p
» le mensonge, n'ignore que ce q
» faudroit savoir, & ne sait que
» qu'il faudroit ignorer (*a*). *Donc il*
» *faut point se glorifier d'avoir de l'esp*
On voit par cet exemple que l'Eloque

(*a*) Oraison funebre de M. de Montausier.

ıit de brillans morceaux à ce lieu com-
un; & en même tems que la Défini-
on oratoire est bien différente de la
ilosophique. Qu'est-ce que l'homme ?
'est, dit le philosophe, un animal rai-
nnable. Qui suis-je, dit Rousseau,

Qui suis-je ? vile créature ?
Qui suis-je, Seigneur, & pourquoi
Le souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusqu'à moi ?
L'homme en sa course passagere
N'est qu'une vapeur légere
Que le soleil fait dissiper.
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre,
Et ses jours passent comme l'ombre
Que l'œil suit & voit échapper.

L'Enumération des parties, ou autre-
ent les Détails, se trouvent dans le dis-
ours, quand au lieu de prouver qu'il
ut aimer la vertu, on prouve qu'il faut
mer la justice, la force, la prudence,
tempérance. Il y a des Orateurs parmi
s modernes qui doivent presque toute
ur réputation à ce lieu commun. Il a
n mérite. Les pensées tombent, sinon
omme la foudre, dont elles n'ont ni
force, ni l'éclat, du moins comme la
êle, qui ne terrasse pas le voyageur,
ais qui le contraint de céder & de cher-
ıer un abri.

L'Etymologie fournit quelquefois un

petit argument à l'Orateur : Si la philosophie est l'amour de la sagesse ; soyez donc sage & modéré, vous qui faites profession d'être philosophe.

Les Omonymes ou jeux de mots, sont à-peu-près dans le même goût. Une cause est bien désespérée, quand elle n'a que ces deux especes d'argumens pour se défendre. C'est même faire tort au bon droit que d'employer en sa faveur de pareilles armes.

Il n'en est pas de même du *Genre* & de l'*Espece*. On prouve fort bien qu'il faut aimer la justice, parce qu'il faut aimer la vertu ; & réciproquement qu'on doit aimer la vertu, parce qu'on doit aimer la justice, qui est une des especes de la vertu.

Nous ne parlons point de la *Similitude*, qui est presque la même chose que la Comparaison ; ni de la *Dissimilitude* qui se confond presque avec les Contraires.

Les *Contraires* sont d'un grand usage. C'est souvent la meilleure maniere d'exposer une pensée. Disons d'abord ce qu'une chose n'est point : l'esprit de l'auditeur se met en action, & essaie lui-même de trouver la définition. D'ailleurs une description dans ce genre sert d'ombre à l'autre qu'on prépare. » Si je ve-
» nois ici déplorer la mort imprévue de
» de quelque princesse mondaine, je

» n'aurois qu'à vous faire voir le monde » avec ses vanités & ses inconstances ; » cette foule de figures qui se présentent » à nos yeux, & qui s'évanouissent ; » cette révolution de conditions & de » fortunes qui commencent & qui finis- » sent, qui se relevent & qui retombent ; » cette vicissitude de corruptions, tan- » tôt secretes, tantôt visibles, qui se » renouvellent ; cette suite de change- » mens en nos corps par la défaillance » de la nature, en nos ames par l'insta- » bilité de nos desirs ; enfin ce dérange- » ment universel & continuel des cho- » ses humaines, qui tout naturel & tout » désordonné qu'il semble à nos yeux, » est pourtant l'ouvrage de la main toute- » puissante de Dieu, & l'ordre de sa » providence. Mais, graces au Seigneur, » je viens louer une princesse plus grande » par sa religion que par sa naissance, » &c. *Fléch.*

Les *Circonstances* sont d'un grand poids dans les preuves. Milon, dites-vous, a tendu des embûches à Clodius ; mais considérez les circonstances où il étoit, dans une voiture, enveloppé d'habits embarrassans, accompagné de son épouse & de ses suivantes, &c.

Quelquefois on entasse les pensées, les faits, les circonstances ; on jette le

tout à la fois comme pour accabler l'auditeur par le nombre. » Turenne meurt, » tout se confond, la fortune chancele, » la victoire se lasse, la paix s'éloigne, » les bonnes intentions des Alliés se ra» lentissent, le courage des troupes est » abattu par la douleur, tout le champ » demeure immobile, &c. » *Fléch.* Ce lieu commun se nomme *Conglobata* chez les Latins.

Les *Antécédens* & les *Conséquens* sont les choses qui suivent ou qui précédent un fait, & qui aident à le reconnoître. Vous aviez eu des démêlés avec Clodius: vous l'aviez menacé: voilà des antécédens. Il est tué: vous disparoissez: vous vous défiez de ses amis: voilà des conséquens.

Enfin en considérant la *Cause* & les *Effets*, on loue, on blâme une action, on conseille une entreprise, on en détourne. Quoi de plus grand, de plus relevé que l'action des Horaces, si on en regarde le principe? C'est un entier dévouement au salut de la patrie qui les mene au danger. L'effet qui en résulte n'est pas moins beau: c'est la gloire & la conservation de la patrie.

Tous ces aspects sont censés intérieurs: parce qu'ils tiennent au sujet même, ou comme causes, ou comme parties, ou

comme rapports, ou comme circonſtances. Ils ſont tirés tous de la nature même, ou, comme on dit, des entrailles de la cauſe, *ex viſceribus rei.* On les appelle par cette raiſon, Lieux *intérieurs*, pour les diſtinguer des Lieux *extérieurs* qui ſont au nombre de ſix : la Loi, les Titres, la Renommée, le Serment, la Queſtion, les Témoins : tous moyens placés hors de la cauſe; & ſans leſquels, en les prenant tous ſéparément, une cauſe peut ſubſiſter.

Le Serment, les Aveux tirés par les tourmens, les Témoins, ſont des moyens ſans replique; ou s'il y en a, elles ſont preſque les mêmes dans tous les cas. Le ſerment eſt traité de parjure, l'aveu tiré par la queſtion, eſt celui de la douleur, plutôt que de la conſcience; les témoins ont été ſubornés, corrompus, &c.

Quant à la Loi & aux Titres, c'eſt une diſcuſſion qui regarde la Juriſprudence plutôt que l'Eloquence.

La Renommée eſt, ſelon les intérêts différens, le cri de la vérité ou du menſonge; c'eſt un vain bruit, ou un oracle de Dieu même. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cette matiere, dont on trouve les plus grands détails dans tous les livres de Rhétorique. Nous aver-

tirons ſeulement les jeunes Orateurs de ne point trop mépriſer ces ſecours, que l'art préſente au génie. Souvent c'eſt un fil qui guide aſſez ſurement l'eſprit dans le labyrinthe. Pourquoi, quand on a un ſujet à traiter, ne ſe demanderoit-on pas à ſoi-même : Quelle eſt l'entrepriſe que je me propoſe ? C'eſt de louer un homme extraordinaire : Qu'eſt-ce qui fait un homme extraordinaire ? C'eſt d'avoir des vices ou des vertus au-deſſus de ce qu'on voit communément parmi les hommes : Celui dont je parlerai les a-t-il eues ? Parcourons les détails de ſa vie. Ici il a montré une modération héroïque : une ame commune auroit fait le contraire ; là, une prudence, & une capacité admirable : tel moyen qu'il a choiſi a produit un effet qu'on n'eût oſé eſpérer. Ainſi du reſte. Ceux mêmes qui affectent de mépriſer les lieux communs ſont obligés d'y aller puiſer, & quelquefois, ſans le ſavoir, ils leur doivent tout ce qu'ils ont de plus beau.

Les Preuves ſont des moyens de rigueur pour arriver à la conviction ; c'eſt un aſſaut ; on entre par la breche. Mais par les Mœurs l'Orateur s'inſinue peu à peu, il diſpoſe les eſprits, & les ſoumet avec leur propre conſentement.

CHAPITRE IV.

Des Mœurs comme moyens de persuader.

LES Mœurs se prennent en un sens différent dans la Poésie & dans l'Eloquence.

Dans la Poésie, il ne s'agit point du poëte, mais de ses acteurs. On ne demande point ordinairement qu'elles soient vertueuses, il suffit qu'elles soient vraies, c'est-à-dire, ressemblantes au héros qu'on veut peindre, ou plutôt à l'idée qu'on en a communément.

Dans l'Eloquence, lorsqu'on parle de mœurs, il s'agit de la vertu, & de la vertu de l'Orateur. On veut qu'il soit homme de bien, & que tout son discours porte le caractere de la probité : Les Payens ont défini l'Orateur, *vir bonus dicendi peritus.*

Il sera modeste. Rien n'offense l'auditeur plus que l'orgueil de l'homme qui parle devant lui. Alors il prend fiérement la qualité de juge & de censeur impitoyable. Il ne consent à rien de ce qui peut être contesté. Lors même qu'il se trouve sans replique, il résiste encore, il n'est ni persuadé, ni convaincu. Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge de

la modestie ; mais on peut dire en général, qu'elle est le caractere du vrai savoir aussi-bien que du vrai mérite.

A la probité & à la modestie l'Orateur doit joindre la bienveillance, ou plutôt le zele pour le bien de ceux qui l'écoutent. Tous les hommes sont portés à croire les discours de leurs amis. Que l'Orateur paroisse avoir à cœur nos intérêts, & chercher de bonne foi les moyens de nous être utile ; il n'est pas possible alors que nous ne soyons de son avis. Il nous prend par l'endroit foible, par l'amour que nous avons pour nous-mêmes.

Une quatrieme qualité, c'est la prudence, laquelle suppose nécessairement les lumieres. Que nous serviroit d'être conduit par un homme de bien, par un ami véritable, si lui-même il ignoroit la route ?

L'Orateur doit donc établir son autorité sur ces quatre vertus, & les montrer dans tout son discours. Quand il a la république dans le cœur, & qu'il possède bien sa matiere, dès l'abord on sent le poids de son autorité. Son seul extérieur inspire la confiance. Qu'un Prédicateur rempli de la grandeur de son ministere, pénétré de zele pour le salut des ames, nourri de la lecture & de la

méditation des Livres ſaints, exercé dans la pratique ſolide des vertus chrêtiennes, paroiſſe dans la chaire de Jeſus-Chriſt; toutes ſes paroles, ſes penſées, ſes expreſſions, porteront le caractere de ſa miſſion & de ſes mœurs. On l'écoutera avec attention, avec plaiſir, avec fruit. Il eſt ſi doux de s'en rapporter à un homme de bien qui a des lumieres! On le ſuit ſans inquiétude, & ſans avoir la peine de démêler la vraie route: *Autoritati credere magnum compendium, nullus labor*. St. Aug.

CHAPITRE V.

Des Paſſions Oratoires.

C'EST en vain que quelques Métaphyſiciens trop auſteres ſe ſont élevés contre l'uſage des paſſions dans l'Eloquence. C'eſt, diſoit Ariſtote, vouloir courber la regle même, & troubler la raiſon pour l'amener à la vérité. Mais il faut prendre les hommes comme ils ſont. Que la Philoſophie les amene au point d'aimer la vérité pour elle-même, & ſans nul intérêt; quand elle y aura réuſſi, l'Eloquence n'aura plus recours aux Paſſions. En attendant elle fera bien de ſuivre toujours le même plan, & d'armer

en faveur de la vertu, tout ce qu'il y a de principes dans l'homme qui peuvent aider à la maintenir & à la venger. Les Paſſions ſont un inſtrument dangereux, quand il n'eſt point manié par la raiſon; mais il eſt plus efficace que la raiſon même, quand il l'accompagne & qu'il la ſert. C'eſt par les Paſſions que l'Eloquence triomphe, qu'elle regne ſur les cœurs. Quiconque ſait les exciter à propos, maîtriſe à ſon gré les eſprits. Il les fait paſſer de la triſteſſe à la joie, de la pitié à la colere. Auſſi véhément que l'orage, auſſi pénétrant que la foudre, auſſi rapide que les torrens, il emporte, il renverſe tout par les flots de ſa vive éloquence. C'eſt ainſi qu'en ont parlé les maîtres. Et c'eſt par-là que Démoſthene a regné dans l'Aréopage, Cicéron dans les Roſtres, & Bourdaloue dans nos Temples.

Que dans tous vos diſcours la paſſion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne vous remplit d'une aimable terreur,
Ou n'excite en votre ame une pitié charmante;
En vain vous étalez une ſcene éclatante.
Vos froids raiſonnemens ne font qu'attiédir
Un ſpectateur toujours pareſſeux d'applaudir;
Et qui des vains efforts de votre rhétorique
Juſtement fatigué s'endort ou vous critique.

Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher, *Boil.*

Pour faire bien comprendre ce qu'on entend ici par le mot de Passions, il faut reprendre la chose de plus haut, & entrer dans quelque détail des facultés & des opérations de notre ame.

Quoique notre ame soit une & indivisible ; cependant on peut y distinguer d'abord comme deux parties. On dit, je *conçois* ce que vous me dites ; mais je ne *veux* point le faire. Cette maniere de parler signifie que notre ame conçoit, & qu'elle veut : & que concevoir n'est pas la même chose que vouloir. La faculté qui conçoit se nomme *Entendement :* celle qui veut se nomme *Volonté*. Un homme a beaucoup d'entendement, ou, ce qui est le même, d'intelligence, quand il conçoit bien, vîte, & aisément ce qu'on lui propose. La fonction de l'entendement est donc de voir, de connoître, de comprendre.

Celle de la volonté est d'aimer, de haïr, d'approuver ou de désaprouver.

Par l'intime liaison qu'il y a entre la volonté & l'entendement, tout ce qui paroît aux yeux de l'un fait impression sur l'autre. Si l'impression est agréable, la volonté approuve l'objet qui en est

l'occaſion ; elle le déſapprouve, ſi l'impreſſion en eſt déſagréable.

Quand ces impreſſions ſont légeres, elles produiſent ce qu'on appelle *ſentimens*, *mouvemens*, *paſſions douces*, comme l'amitié, la gaieté, le goût. L'ame alors n'eſt point troublée par ces ſecouſſes violentes, qui la déplacent & lui font perdre ſon état. Elle n'eſt remuée qu'autant qu'il le faut pour s'exercer elle-même, & ſe donner le plaiſir de l'action. Lorſqu'elles ne ſont qu'à ce degré dans un diſcours, on leur donne quelquefois le nom de *Mœurs* : parce que le mouvement qu'elles donnent au diſcours, reſſemble à celui d'un homme paiſible, qui agit pour quelque vue, quelque intérêt ; mais ſans être emporté par aucun ſentiment trop vif.

Quand les impreſſions ſont vives, violentes ; c'eſt alors qu'on les nomme proprement *Paſſions*. Ce ſont des mouvemens impétueux qui nous emportent vers un objet, ou qui nous en détournent.

De même qu'en conſidérant la maniere dont l'Eſprit travaille ſur les objets, il prend les noms de génie, de jugement, d'imagination, de mémoire ; de même la maniere dont la Volonté ſe porte vers quelque choſe lui fait donner auſſi différentes dénominations. Si elle veut s'u-

nir à l'objet qui lui eſt préſenté, c'eſt l'Amour.

Pour exciter cette paſſion, il faut peindre l'objet avec des qualités agréables & utiles à ceux à qui on parle :

Tel fut cet Empereur ſous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée,
Qui rendit de ſon joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux ;
Qui ſoupiroit le ſoir ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée...
Mais où cherche-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
Grand Roi, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Belgiques
Quand l'ennemi vaincu déſertant ſes remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner, au fort de la victoire,
Et chercher dans *la paix* une *plus juſte* gloire. *Boil.*

C'étoit ainſi que Deſpréaux inſpiroit l'amour de Louis XIV. On inſpire l'amour de la campagne, de la liberté, du repos, du travail, de la vertu, en peignant fortement leurs avantages.

Si la Volonté tend à s'éloigner de l'objet, c'eſt la Haine ; on l'excite par les moyens oppoſés à ceux qui produiſent l'amour ; les Verrines, les Philippiques, les Catilinaires de Cicéron, en fourniſſent des exemples brillans.

Ces deux paſſions, l'amour & la haine, font la baſe de toutes les autres ; parce qu'elles comprennent les deux rapports

de notre ame avec le bien & le mal. Si le mal est présent, c'est Tristesse, Douleur; s'il est absent, avec quelqu'apparence qu'on pourra l'éviter, c'est Crainte; si on ne peut l'éviter, c'est Désespoir; s'il est dans d'autres, mais de maniere à pouvoir tomber aussi sur nous, c'est Compassion.

Il en est de même du bien. S'il est présent, il cause la Joie. S'il est absent, & qu'il y ait quelque moyen de l'obtenir, c'est l'Espérance. S'il est dans d'autres à notre préjudice, c'est l'Envie. Si on veut nous l'arracher quand nous le possédons, il produit la Colere. Il seroit aisé de pousser loin ces détails & de multiplier les exemples : tous les tragiques en sont pleins d'un bout à l'autre. D'ailleurs on les sent assez, quand on les trouve dans les Auteurs. S'il s'agit de les exprimer, il faut les éprouver en soi-même; & on n'arrive point à les sentir, ni par systême, ni par regles. Nous traiterons ci-après de la maniere de les exprimer.



SECTION SECONDE.

DE LA DISPOSITION ORATOIRE.

LA Diſpoſition dans l'Art Oratoire conſiſte à arranger toutes les parties fournies par l'Invention, ſelon la nature & l'intérêt du ſujet qu'on traite. La fécondité de l'eſprit brille dans l'Invention : la prudence & le jugement dans la Diſpoſition.

Tout ouvrage doit avoir, s'il eſt entier, un commencement, un milieu, une fin. Il y aura donc dans le diſcours oratoire, un exorde, enſuite viendront les récits, ou les preuves, & enfin une concluſion, quelle qu'elle ſoit, qui avertiſſe au moins que tout eſt dit.

L'Exorde eſt la partie du diſcours qui prépare l'auditeur à entendre le reſte. Le Récit eſt l'expoſé clair & court d'un fait. Une Preuve eſt un raiſonnement qui établit la vérité d'une propoſition. On entend aſſez ce que c'eſt que Concluſion : les choſes claires s'obſcurciſſent quand on veut les expliquer. Reprenons toutes ces parties, & voyons ce que l'Art preſcrit à l'Orateur par rapport à chacune d'elles.

CHAPITRE I.

De l'Exorde.

L'EXORDE eſt une partie très-importante dans le diſcours. Il s'agit de diſpoſer les eſprits à recevoir favorablement ce qu'on va leur adreſſer. Pour cela, les maîtres de l'Art veulent que l'Exorde ſoit ingénieux, modeſte, court, & tiré du fond même du ſujet.

Les Orateurs, tant Grecs que Romains, en avoient ordinairement des proviſions de toute eſpece, tirés de la perſonne même qui parle, ou de celle des auditeurs, ou de celle de l'accuſé, de l'accuſateur, des juges, ou des circonſtances des lieux, des tems, &c. Ils les accommodoient au ſujet le mieux qu'il étoit poſſible, ſauf à les retravailler ou à en ſubſtituer d'autres, quand le diſcours ſe donnoit au public. Aujourd'hui on ne veut point tant d'art. S'il faut parler ſur le champ, on ſaiſit l'exorde qui ſe préſente; ou s'il ne s'en préſente point, on entre en matiere ſans autre apprêt.

On veut que l'Exorde ſoit ingénieux. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ſera pétillant, étincelant de pointes & d'antithe-

ſes; mais raiſonnable, & aſſaiſonné dans un degré qui donne bonne opinion du talent, du génie, du bon ſens de l'Orateur; qui annonce bien ce qui doit ſuivre, & qui détermine l'auditeur à écouter avec attention.

Il ſera modeſte. Qualité qui rehauſſe toujours le prix du talent & de la vertu, & que l'Orateur ne doit jamais montrer plus qu'à l'entrée de ſon diſcours. L'amour-propre de l'auditeur eſt ſi délicat, ſi aiſé à bleſſer, le perſonnage de quiconque s'éleve pour faire la leçon aux autres, eſt ſi voiſin de l'orgueil, qu'il faut beaucoup d'art pour faire les premiers pas ſans déplaire. A la bonne heure que ceux qui ont miſſion, ſe préſentent avec confiance, comme ambaſſadeurs de la vérité, *pro Chriſto legatione fungimur.* Mais on ſait diſtinguer la confiance du miniſtere de la confiance du miniſtre. L'une redouble les forces de l'éloquence, l'autre les détruit.

Il ſera court, c'eſt-à-dire, proportionné à l'étendue du diſcours. On ne mettra point la tête d'un pygmée ſur les épaules d'un géant, ni celle d'un géant ſur le cou d'un pygmée. S'il falloit que la proportion ne s'y trouvât pas, il ſeroit mieux qu'il fût trop court que trop long. Rien ne déplaît tant à l'auditeur que

la perſpective d'une longue diſcuſſion.

On diſtingue deux ſortes d'Exordes ; l'un qui ſe fait par la voie de l'inſinuation ; quand il s'agit de diſpoſer peu à peu les eſprits à prendre la route qu'on veut qu'ils ſuivent, ou de les ramener doucement de leurs préventions. Tous les plaidoyers, tous les ſermons, tous les diſcours qu'on adreſſe à des auditeurs de ſang froid, doivent commencer de cette ſorte. Un Orateur qui, en pareil cas, éclateroit dès le premier mot, reſſembleroit, dit Cicéron, à un homme ivre au milieu d'une aſſemblée à jeun, *ebrius inter ſobrios*. Mais quand une vive douleur, une grande joie, une indignation violente ſe trouve dans le cœur de ceux qui écoutent, on ne riſque rien d'éclater en commençant : » Juſqu'à » quand abuſerez-vous de notre patien- » ce, Catilina ; juſqu'à quand ſerons- » nous le jouet de votre fureur ? Quand » finira cette audace effrénée ? &c. » C'eſt ainſi que Cicéron commence ſes Catilinaires. Le Sénat étoit aſſemblé. L'Orateur alloit lui adreſſer la parole. Catilina entre. Les ſénateurs ſont effrayés ; Cicéron conſul ne l'eſt pas moins qu'eux ; mais l'indignation prend le deſſus des autres ſentimens. Il part comme la foudre, & ſe précipite ſur l'ennemi.

On appelle cette eſpece d'Exorde, en terme d'art, exorde *ex abrupto*.

A la fin de l'Exorde, ſe trouve naturellement la Propoſition, ou l'expoſé de la fin qu'on ſe propoſe. Elle doit être claire, préciſe, en peu de mots. Il eſt inutile d'en détailler les raiſons : on les ſent.

La Diviſion, lorſqu'elle a lieu, ſuit de près la propoſition. Quoique les Rhéteurs ſéveres blâment les antitheſes que les Orateurs ingénieux font briller dans les diviſions; je crois que ſi elles étoient ménagées avec une certaine diſcrétion, elles aideroient l'auditeur à mieux ſaiſir les branches du ſujet. Cependant quand ces branches ſont préſentées avec la clarté convenable, elles n'ont pas beſoin d'être figurées, pour s'imprimer dans l'eſprit. Voici la propoſition & la diviſion de Cicéron pour le poëte Archias : On a tort de conteſter à Archias le droit de citoyen Romain : 1°. parce qu'il eſt réellemen citoyen : 2°. parce que s'il ne l'étoit pas, il mériteroit de l'être.

CHAPITRE II.

Du Récit & des Preuves Oratoires.

DANS le genre judiciaire le Récit vient ordinairement après la division ; parce qu'en ce cas la preuve doit naître des faits. Ainsi l'art de cette partie consiste à présenter dans cette premiere exposition le germe à demi éclos des preuves qu'on a dessein d'employer ; afin qu'elles paroissent plus vraies & plus naturelles, quand on les en tirera tout-à-fait par l'argumentation.

L'ordre & le détail du Récit doivent être relatifs à la même fin. On a soin de mettre dans les lieux les plus apparens les circonstances favorables, de n'en laisser perdre aucune partie, de les mettre toutes dans le plus beau jour. On laisse au contraire dans l'obscurité celles qui sont défavorables, ou on ne les présente qu'en passant, foiblement, & par le côté le moins désavantageux. Car il y auroit souvent plus de danger pour la cause de les omettre entiérement, que d'en faire quelque mention ; parce que l'adversaire revenant sur vous, ne manqueroit pas de tirer avantage de votre silence, de le prendre pour un aveu tacite ; & il renverseroit

renverſeroit alors ſans peine tout l'effet de vos preuves. On trouve tout l'art de cette ſorte de récit, dans celui que fait Cicéron du meurtre de Clodius par Milon. (*a*)

L'Orateur dans ſa preuve a deux choſes à faire ; l'une d'établir ſa propoſition par tous les moyens que ſa cauſe lui fournit ; l'autre de réfuter les moyens de ſon adverſaire ; car il faut ſavoir bâtir & ruiner.

Quelquefois on commence par la réfutation, quand on s'apperçoit que l'adverſaire a fait une forte impreſſion, & que les preuves ſeroient mal reçues, ſi la prévention n'étoit diſſipée.

Un Orateur habile connoît ſes juges, & de quelle maniere il faut les prendre. Souvent les meilleures raiſons ne ſont pas celles qui ont le plus d'effet. Tout dépend de la forme du vaſe, c'eſt-à-dire, de la ſituation de l'ame où elles tombent. Une démonſtration paſſe pour vaine ſubtilité, & une ſubtilité pour démonſtration géométrique, ſelon la différence des eſprits, des goûts, des âges, des intérêts.

Quant à l'arrangement des preuves, les Rhéteurs propoſent pour modele,

(*a*) Voyez ce qui a été dit dans le Traité de l'Apologue, T. 2, & ce qui ſera dit ci-après, II. Part.

celui d'une armée. Qu'on mette au premier rang, ce qu'il y a de plus vigoureux & de plus brave : car ſouvent du premier choc dépend tout le ſuccès. On réſervera pour porter un dernier coup, & aſſurer la victoire, d'autres troupes d'élite. Et dans le milieu on placera les ſoldats d'une bravoure équivoque ; de maniere que par leur poſition, s'ils ne vont pas au combat, ils y ſeront portés par ceux qui les ſuivent. Cela paroît aſſez juſte dans la ſpéculation ; mais ſur le terrein, les choſes demandent ſouvent d'autres arrangemens. Chaque ſujet a ſes regles propres. C'eſt à la prudence & au bon ſens de l'Orateur, à les trouver & à les ſuivre. Tout ſe réduit à recommander la netteté & la préciſion. Une preuve trop étalée devient flaſque. Si elle eſt trop ſerrée, elle n'a pas de maſſe, de portée. Les mots inutiles la ſurchargent, l'extrême briéveté l'obſcurcit, & affoiblit ſon coup.

Je comparerois volontiers les Orateurs dans leurs preuves, à l'athléte qui court dans la carriere. Vous le voyez incliné vers le but où il tend, emporté par ſon propre poids, qui eſt de concert avec la tenſion de ſes muſcles, & le mouvement de ſes pieds : tout contribue en lui à augmenter ſa propre vîteſſe. Bourda-

Joue, Boſſuet, Demoſthene, Cicéron, ſont des modeles parfaits dans cette partie comme dans les autres. On ſe jette avec eux dans la même carriere, on court comme eux. Nos penſées ſont emportées par la rapidité des leurs ; & quoique nous perdions de vue leurs preuves & leurs raiſonnemens, nous jugeons de leur ſolidité par la conviction qui nous en reſte.

La Réfutation demande beaucoup d'art, parce qu'il eſt plus difficile de guérir une bleſſure que de la faire. Quelquefois le mépris ſuffit pour réfuter un adverſaire. Ce fut ainſi que Scipion confondit le Tribun du peuple qui l'accuſoit d'avoir mal adminiſtré les deniers publics : » Je me rappelle, M., que ce » fut en pareil jour que celui-ci, que je » vainquis Annibal : allons-en rendre » graces aux dieux, & laiſſons ici ce » *maraut*, *nebulonem*. A. Gell.

Quelquefois on retorque l'argument ſur ſon adverſaire. Protagore, philoſophe, ſophiſte, & rhéteur, étoit convenu avec Euathlus ſon diſciple, d'une ſomme qui lui ſeroit payée par celui-ci, lorſqu'il auroit gagné une cauſe. Le tems paroiſſant long au maître, il fit un procès à ſon diſciple, & voici ſon argument: Ou vous perdrez votre cauſe, ou vous

la gagnerez. Si vous la perdez, il faudra payer, par la ſentence des Juges. Si vous la gagnez, il faudra payer en vertu de notre convention. Le diſciple répondit: Ou je perdrai ma cauſe, ou je la gagnerai; ſi je la perds, je ne vous dois rien en vertu de notre convention: ſi je la gagne, je ne vous dois rien en vertu de la ſentence des Juges.

Quand l'objection eſt ſuſceptible d'une réfutation en regle, on la fait par des argumens contraires, tirés ou des circonſtances, ou de la nature de la choſe, ou des autres lieux communs.

Quand elle eſt trop forte, on feint de n'y pas faire attention, ou on promet d'y répondre, & on paſſe légerement à un autre objet: on paye de plaiſanteries, de bons mots. Un Orateur Athénien entreprenant de réfuter Démoſthene qui avoit mis tout en émotion & en feu, commença en diſant: Qu'il n'étoit pas ſurprenant que Démoſthene & lui ne fuſſent pas du même avis, parce que Démoſthene étoit un buveur d'eau, & que lui il ne buvoit que du vin. Cette mauvaiſe plaiſanterie éteignit le feu qu'avoit allumé le prince des orateurs.

Enfin quand on ne peut détourner le coup, on avoue le crime, & on a recours aux larmes & aux prieres pour écarter l'orage.

La Peroraiſon eſt la concluſion du diſcours. Elle comprend ordinairement une récapitulation de tout ce qui a été dit de plus frappant, ſoit pour convaincre, ſoit pour toucher. Après quoi on fait reparoître la propoſition, comme réſultant de toutes les raiſons qui ont été employées.

SECTION TROISIEME.

DE L'ÉLOCUTION ORATOIRE.

NOUS avons paſſé aſſez rapidement ſur l'Invention & la Diſpoſition pour deux raiſons : La premiere eſt, qu'après tout ce que nous avons dit dans les volumes précédens ſur les fonctions du Génie & du Goût, & ſur l'application de leurs regles, il n'eſt pas fort difficile de ſe faire une idée de ce qu'il doit en réſulter par rapport à l'Eloquence. La ſeconde, qui nous eſt fournie par Cicéron même, c'eſt qu'il ſuffit de donner des notions de ce qui les concerne, de montrer les ſources, & d'avertir l'Orateur que tout ce qu'il doit dire doit lui être inſpiré par ſa cauſe, & ordonné ſelon ſon intérêt. Le bon ſens naturel le conduit dans ſa route, & lui fournit les moyens d'arriver : *Hæc propria magis prudentiæ quàm eloquentiæ.*

Il n'en eſt pas de même de l'Elocution. Les perſonnes qui ont le plus de ſens & de goût, ont beſoin d'être averties d'une infinité de petits détails qui échappent aux yeux ordinaires, & dont réſulte cependant tout l'effet de l'Eloquence, ainſi nommée, non à cauſe de l'Invention ou de la Diſpoſition, qui en font néanmoins les parties ſolides, mais à cauſe de l'Elocution, qui ſemble ſeule faire plus que tout le reſte ſur l'eſprit de ceux qui écoutent.

CHAPITRE I.

Ce que c'eſt qu'Elocution.

LA penſée & le ſentiment peuvent s'exprimer de trois manieres : par le ton de voix, comme quand on gémit ; par le geſte, comme quand on fait ſigne à quelqu'un de s'avancer, de s'éloigner ; par la parole, quand on prononce des mots. Les deux premieres expreſſions appartiennent à la Prononciation. La derniere eſt ce qu'on nomme Elocution.

L'Elocution en général eſt donc l'expreſſion de la penſée par la parole.

Comme l'expreſſion & la penſée ont le même objet & les mêmes regles, nous allons les faire marcher à côté l'une de

l'autre, pour se servir mutuellement d'appui & de preuves. On nous permettra quelques détails.

La pensée en général est la représentation de quelque chose dans l'esprit: comme quand je me représente en moi-même *le soleil.*

L'expression en général est la représentation de la pensée: je pense au soleil, & je dis *le soleil*: voilà ma pensée exprimée.

Nous avons dit il y a un moment, qu'il y avoit trois sortes de pensées, l'idée, le jugement, & le raisonnement: & que l'expression de ces trois sortes de pensées étoit le terme, la proposition, l'argument. (*a*)

Quand une idée est seule & séparée de toute autre idée, on l'appelle simple, *un arbre, une fleur.*

Lorsqu'elle renferme plusieurs autres idées, on l'appelle complexe: *Un arbre orné de fleurs, chargé de fruits; une maison grande & richement meublée.*

Le jugement, ou la proposition, contient trois parties: l'une à laquelle on en joint une autre, *le soleil;* l'autre qui est jointe, *rond*; la troisieme qui fait la liaison des deux, *est*: *Le soleil est rond.*

(*a*) Voyez ci-dessus pag. 21.

La premiere de ces parties s'appelle *ſujet*, la ſeconde *attribut*, la troiſieme *liaiſon*.

La propoſition eſt quelquefois renfermée dans un ſeul mot : *Aimez*, c'eſt-à-dire, *vous ſoyez aimant*. Quelquefois elle a deux mots, *je lis*, c'eſt-à-dire, *je ſuis liſant*. Souvent elle a trois mots, *je ſuis aimé*. Toutes ces eſpeces de propoſitions ſont ſimples, parce qu'elles n'ont qu'un ſujet & qu'un attribut. Celles qui en ont pluſieurs ſont compoſées, & on les nomme complexes.

Dans la propoſition complexe on diſtingue la propoſition principale, & les propoſitions incidentes. Celles-ci ſont attachées au ſujet ou à l'attribut. *La crainte de ceux qui parlent en public eſt raiſonnable.* La crainte eſt *raiſonnable*, c'eſt la propoſition principale ; *de ceux qui ſont parlans en public*, c'eſt la propoſition incidente ; puiſqu'elle s'appuye, qu'elle tombe ſur le ſujet de la propoſition principale. Si on vouloit en ajouter une auſſi à l'attribut, on pourroit dire ; *La crainte de ceux qui parlent en public eſt l'effet d'une raiſon qui eſt éclairée.* C'eſt de ces ſortes de propoſitions que tous les livres ſont remplis.

Nous avons donné ci-deſſus quelques détails ſur les raiſonnemens, nous

prions le lecteur d'y avoir recours. (a)

Voilà donc dans l'Elocution trois sortes de pensées, l'idée, le jugement & le raisonnement : & trois sortes d'expressions, le terme, la proposition, l'argument. Voyons quelles en doivent être les qualités.

CHAPITRE II.

Qualités des pensées & des expressions.

Qualités Logiques.

LEs pensées & les expressions ont deux sortes de qualités, les unes qu'on peut appeller logiques, parce que c'est *la raison & le bon sens qui les exigent ; les autres sont des qualités de goût*, parce que c'est le goût qui en décide. Celles-là sont la substance du discours, celles-ci en sont l'assaisonnement.

La premiere qualité essentielle de la pensée c'est qu'elle soit claire ; car une pensée qui n'est pas claire n'est pas proprement une pensée. La clarté consiste dans la représentation nette & distincte de l'objet qu'on se représente. On le voit sans nuage, sans obscurité : c'est ce qui rend la pensée *nette*. On le voit séparé

(a) Page 22.

de tous les autres objets qui l'environnent : c'eſt ce qui la rend *diſtincte.*

L'expreſſion eſt claire quand elle repréſente la penſée ſans équivoque, & ſans embarras, par le mot & par le tour unique. La plupart des hommes ſavent très-médiocrement la langue qu'ils parlent. Ils ſavent moins encore ſe rendre à eux-mêmes un compte exact de leurs penſées, les conſidérer en elles-mêmes telles qu'elles ſont. De-là vient qu'ils emploient ſouvent les mots ſans avoir les idées claires qui y répondent, ou que s'ils ont les idées claires, ils n'emploient pas les vrais mots. On ne ſait qu'à peu-près ce que l'on dit, on diſpute ſans s'entendre, une ſeule définition termineroit la querelle.

La premiere choſe qu'on doit faire quand il s'agit de rendre une penſée, eſt donc de la bien reconnoître, de la bien démêler d'avec tout ce qui n'eſt point elle, d'en ſaiſir les contours & les parties : l'expreſſion alors ſe préſentera comme d'elle-même :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Les mots pour l'exprimer arrivent aiſément.

La ſeconde qualité eſſentielle de la penſée, c'eſt qu'elle ſoit vraie ; c'eſt-à-dire, qu'elle repréſente la choſe telle

qu'elle eſt. Je me repréſente le ſoleil comme un corps rond & lumineux, qui paroît traverſer le ciel, ma penſée eſt vraie. Si je me le repréſente comme un corps quarré, obſcur, immobile aux yeux, ma penſée eſt fauſſe.

L'expreſſion eſt vraie, quand elle repréſente aux autres la penſée que nous avons, & telle que nous l'avons. Elle eſt fauſſe, quand elle ne la repréſente point, ou qu'elle la repréſente autrement que nous ne l'avons.

A cette premiere qualité tient la juſteſſe. Une penſée parfaitement vraie eſt juſte. Cependant l'uſage met quelque différence entre *la vérité* & *la juſteſſe* de la penſée : la vérité ſignifie plus précisément la conformité de la penſée avec l'objet : la juſteſſe marque plus expreſſément l'étendue.

La penſée eſt donc vraie, quand elle repréſente l'objet : & elle eſt juſte quand elle n'a ni plus ni moins d'étendue que lui. De même l'expreſſion ſera vraie, quand elle repréſentera la penſée : elle ſera juſte, quand elle n'aura ni plus ni moins d'étendue qu'elle. Si elle en a plus, elle paroît lâche : ſi elle en a moins, la penſée eſt à l'étroit & comme étranglée.

A ces deux qualités on peut en ajouter une troiſieme qui eſt la briéveté.

qualité qui convient à l'expreſſion encore plus qu'à la penſée. L'eſprit veut connoître : rien n'eſt plus impatient que lui, quand il attend : & plus les moyens qu'on lui donne pour arriver ſont aiſés & courts, plus il eſt ſatisfait. S'il ſent que par indigence, ou par foibleſſe, on lui donne des circonlocutions pour un terme propre qui exiſte ; des tours recherchés, des circuits, pour des traits naturels ; il ſouffre plus ou moins, à proportion du tort qu'il croit qu'on lui fait. Il n'eſt jamais plus content que quand la penſée s'élance toute habillée, toute armée, comme Minerve ſortit du cerveau de Jupiter. Quand Monſieur de la Rochefoucaud dit : *L'eſprit eſt ſouvent la dupe du cœur* ; il y a dans ſon expreſſion la briéveté des ſignes, parce qu'il ne pouvoit le dire en moins de mots, ni plus clairement. S'il eût dit : *L'amour, le goût que nous avons pour une choſe, nous la fait ſouvent trouver différente de ce qu'elle eſt réellement* : c'eſt la même penſée, mais elle ſe traîne ; au lieu que dans l'autre façon elle a des aîles.

Toutes nos idées ſont complexes : elles peuvent, par conſéquent, être toutes rendues avec pluſieurs mots. Mais quand on nous épargne la peine & le tems de les entendre, & que cependant

on ne nous en dit pas moins ; nous avons le plaisir de connoître, de connoître vîte, & de connoître mieux ; parce que la multiplicité des signes partage l'attention & embarrasse les idées.

Quand l'on parle contre la multiplicité des signes, ce n'est pas que l'on veuille réduire le langage précis, à des monosyllabes, à des phrases tronquées, ou à des demi-mots énigmatiques, dans le goût de quelques endroits de Perse, ou de Tacite, où la pensée semble être à la gêne sous les mots. Je dis seulement que l'habit doit être juste pour la pensée, en la laissant pourtant dans une situation libre & naturelle.

Ce n'est pas non plus qu'on veuille blâmer les Orateurs qui déploient leurs idées dans les phrases périodiques, qui les répetent en partie dans l'amplification. Le petit nombre des signes s'accorde très-bien avec l'abondance de l'Oraison, parce que cette abondance ne doit être que dans les idées ou dans leurs degrés. Cicéron est abondant partout ; cependant il n'y a rien de trop chez lui. Son expression ne distrait jamais l'esprit par son propre éclat, ni ne le surcharge inutilement par des sons d'appareil qui n'apportent rien. Il a donc la briéveté Oratoire.

Voilà, ce semble, à quoi on peut réduire les qualités logiques, sans lesquelles rien ne peut être beau dans les ouvrages de littérature. Mais pour plaire ce n'est point assez d'être sans défaut; il faut avoir des graces, & c'est le goût qui les donne.

CHAPITRE III.

Qualités de goût.

TOUT ce que les pensées & les expressions peuvent avoir d'agrément dans un discours, vient du choix qu'on sait faire parmi celles qui se présentent, & de l'arrangement qu'on sait leur donner. Toutes les regles de l'Elocution se réduisent donc à ces deux points: choisir & arranger. Commençons par le choix.

Dès qu'un sujet quelconque est proposé à l'esprit, la face sous laquelle il s'annonce produit sur le champ quelques idées. Si on en considere une autre face, ce sont encore d'autres idées. On pénetre dans l'intérieur; ce sont toujours de nouveaux biens. Chaque mouvement de l'esprit fait éclore de nouveaux germes: voilà la terre couverte d'une riche moisson. Mais dans cette foule

de productions tout n'eſt pas le bon grain.

Il y a de ces penſées qui ne ſont que des lueurs fauſſes, qui n'ont rien de réel ſur quoi elles s'appuient. Il y en a d'inutiles, qui n'ont nul trait à l'objet qu'on ſe propoſe de rendre. Il y en a de triviales, auſſi claires que l'eau, & auſſi inſipides. Il y en a de baſſes, qui ſont au-deſſous de la dignité du ſujet. Il y en a de giganteſques, qui ſont au-deſſus : toutes productions qui doivent être miſes au rebut.

Parmi celles qui doivent être employées, s'offrent d'abord les penſées communes, qui ſe préſentent à tout homme de ſens droit, & qui paroiſſent naître du ſujet ſans nul effort. C'eſt la couleur fonciere, le tiſſu de l'étoffe. Enſuite viennent celles qui portent en ſoi quelque agrément, comme la vivacité, la force, la richeſſe, la hardieſſe, le gracieux, la fineſſe, la nobleſſe, &c. car nous ne prétendons pas faire ici l'énumération complete de toutes les eſpeces de penſées, qui ont de l'agrément.

La penſée vive eſt celle qui repréſente ſon objet clairement, & en peu de traits. Elle frappe l'eſprit par ſa clarté, & le frappe vîte par ſa briéveté. C'eſt un trait de lumiere. Si les idées arrivent lentement, & par une longue ſuite de

ſignes, la ſecouſſe momentanée ne peut avoir lieu. Ainſi quand on dit à Médée : que vous reſte-t-il contre tant d'ennemis ? Elle répond, *Moi* : voilà l'éclair. Il en eſt de même du mot d'Horace : *Qu'il mourût.*

La penſée forte n'a pas le même éclat que la penſée vive, mais elle s'imprime plus profondément dans l'eſprit ; elle y trace l'objet avec des couleurs foncées : elle l'y grave en caracteres ineffaçables. M. Boſſuet admire les pyramides des rois d'Egypte, ces édifices faits pour braver la mort & le tems ; & par un retour de ſentiment, il obſerve que ce ſont des tombeaux : cette penſée eſt forte. *La beauté s'envole avec la jeuneſſe* : l'idée du vol peint fortement la rapidité de la fuite.

La penſée hardie a des traits & des couleurs extraordinaires, qui paroiſſent ſortir de la regle. Quand Deſpréaux oſa écrire : *Le chagrin monte en croupe & galope avec lui*, il eut beſoin d'être raſſuré par des exemples, & par l'approbation de ſes amis. Qu'on ſe repréſente le chagrin aſſis derriere le cavalier, la métaphore eſt hardie ; mais qu'on ſoutienne la penſée, en faiſant galoper ce perſonnage allégorique, c'étoit s'expoſer à la cenſure.

On ſent aſſez ce que c'eſt que la penſée *brillante*. Son éclat vient le plus ſouvent du choc des idées :

Qu'à ſon gré déſormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de ſa roue. *Boileau.*

Les ſecouſſes de la fortune renverſent les empires les plus affermis, & elles ne font que bercer le philoſophe.

L'idée riche eſt celle qui préſente à la fois non-ſeulement l'objet, mais la maniere d'être de l'objet, mais d'autres objets voiſins, pour faire par la réunion des idées une plus grande impreſſion : *Prens ta foudre, Louis.* Le ſeul mot *foudre* nous peint un dieu irrité, qui va attaquer ſon ennemi, & le réduire en pouſſiere.

Et la ſcene Françoiſe eſt *en proie* à Pradon.

Quel homme que ce Pradon, ou plutôt quel animal féroce ! qui déchire impitoyablement la ſcene françoiſe.

L'idée fine ne repréſente l'objet qu'en partie, pour laiſſer le reſte à deviner. On en voit l'exemple dans cette épigramme de M. Maucroix :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe ;
Mais toutefois ne preſſons rien.
Prendre femme eſt étrange choſe.
On doit y penſer mûrement.
Gens ſages en qui je me fie,

M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

Quelquefois elle repréſente un objet par un autre objet. Celui qu'on veut préſenter ſe cache derriere l'autre : comme quand on offre l'idée d'un livre chez l'épicier.

L'idée poëtique eſt celle qui n'eſt d'uſage que dans la poéſie, parce qu'en proſe elle auroit trop d'éclat & trop d'appareil.

L'idée naïve ſort d'elle-même du ſujet, & vient ſe préſenter à l'eſprit ſans être demandée :

Un Boucher moribond voyant ſa femme en pleurs,
Lui dit : Ma femme, ſi je meurs,
Comme en notre métier un homme eſt néceſſaire,
Jacques, notre garçon, feroit bien ton affaire ;
C'eſt un fort bon enfant, ſage, & que tu connois ;
Epouſe-le, crois-moi, tu ne ſaurois mieux faire.
Hélas ! dit-elle, j'y ſongeois.

Il y a des penſées qui ſe caractériſent par la nature même de l'objet. On les appelle penſées nobles, grandes, ſublimes, gracieuſes, triſtes, &c. ſelon que leur objet eſt noble, grand, &c.

Il y a encore une autre eſpece de penſées, qui en porte le nom par excellence, ſans être déſignée par aucune qualité qui lui ſoit propre. Ce ſont ordinairement des réflexions de l'Auteur

même, enchassées avec art dans le sujet qu'il traite. Quelquefois c'est une maxime de morale, de politique : *Rien ne touche les peuples comme la bonté* : c'est une image vive : *Trois guerriers* (les Horaces) *portoient en eux tout le courage des Romains.*

A toutes ces especes de pensées répondent autant de sortes d'expressions. De même qu'il y a des pensées communes, & des pensées accompagnées d'agrément, il y a aussi des termes propres & sans agrément marqué, & des termes empruntés, qui ont la plupart un caractere de vivacité, de richesse, &c. pour représenter les pensées qui sont dans le même genre : car l'expression, pour être juste, doit être ordinairement dans le même goût que la pensée.

Je dis ordinairement, parce qu'il peut se faire qu'il y ait dans l'expression un caractere qui ne se trouve point dans la pensée. Par exemple, l'expression peut être fine, sans que la pensée le soit. Quand Hippolyte dit, en parlant d'Aricie, *Si je la haïssois, je ne la fuirois pas*, la pensée n'est pas fine ; mais l'expression l'est, parce qu'elle n'exprime la pensée qu'à demi. De même l'expression peut être hardie sans que la pensée le soit, & la pensée peut l'être

ſans l'expreſſion. Il en eſt de même de la nobleſſe, & de preſque toutes les autres qualités.

Ce qui produit entr'elles cette différence, eſt la diverſité des regles de la nature, & de celles de l'art en ce point. Il ſeroit naturel que l'expreſſion eût le même caractere que la penſée, mais l'art a ſes raiſons pour en uſer autrement. Quelquefois par la force de l'expreſſion, on donne du corps à une idée menue & délicate ; quelquefois par la douceur de l'une on tempere la dureté de l'autre : un récit eſt long, on l'abrege par la richeſſe des expreſſions : un objet eſt vil, on le couvre ; on l'habille de maniere à le rendre décent : il en eſt de même des autres cas.

Les termes propres ſont ceux qu'on emploie dans leur ſignification primitive & naturelle ; comme quand j'appelle *plante* une plante, *lion* un lion.

Les termes empruntés ſont ceux qu'on emploie dans une ſignification qui leur eſt étrangere, & qu'on ne prête qu'à cauſe de quelque reſſemblance entre les objets : comme quand j'appelle *jeune plante* une jeune perſonne, *lion* un homme courageux.

La vraie diviſion des termes devroit être en termes propres, & en termes

impropres : & parmi ces derniers on diſtingueroit ceux qui ſont employés par ignorance, ou par néceſſité, ou pour l'agrément : je m'explique.

Toutes les fois que pour exprimer une idée on n'emploie pas le mot propre, on le fait ou par ignorance, ou par néceſſité, ou par goût. Quand on le fait par ignorance, c'eſt un vice de la perſonne, laquelle ne ſait point ſa langue. Quand on le fait par néceſſité, c'eſt un vice de la langue, laquelle ne fournit point à l'eſprit tous les mots dont il auroit beſoin. Quand on le fait par goût, c'eſt parce qu'on trouve attaché au mot impropre un agrément qui n'eſt point dans le mot propre.

La propriété des termes eſt la principale ſource de la clarté ; & ſi la clarté eſt la premiere beauté du diſcours, la propriété doit être regardée comme une des qualités les plus précieuſes de l'expreſſion. Il faudroit donc à chaque mot important qu'on écrit, s'arrêter pour le peſer, & examiner s'il ne ſignifie ni trop ni trop peu ; s'il ſera entendu par lui-même ou par ſes voiſins ; & ſe ſouvenir du ſens qu'on lui a donné une fois, afin de l'employer toujours pour la même valeur, au moins en traitant le même ſujet.

Les termes empruntés, quand ils sont empruntés par goût & par choix, donnent de l'agrément & de l'éclat au discours : on les nomme *Tropes*.

Ce mot signifie en général changement, retour, transport ; & lorsqu'il s'agit de l'appliquer aux mots, il signifie changement de signification.

CHAPITRE IV.

Des Tropes.

LEs principaux Tropes sont la Métaphore, la Métonimie, la Synecdoche, l'Ironie, l'Hyperbole.

Le mot Métaphore signifie qu'un terme est transporté de sa signification propre & ordinaire, à une autre signification qui lui est impropre, de maniere qu'il en résulte quelque agrément : comme quand on dit, *enflammé* de colere, une *moisson* de gloire, les *riantes* prairies, une *verte* vieillesse : tous termes qui renferment une comparaison enveloppée, donnent une idée de plus, & font par-là une beauté.

Si la métaphore s'étend plus loin, & qu'elle comprenne plusieurs mots, elle s'appelle alors *Allégorie*. Cette jeune *plante* ainsi *arrosée* des *eaux* du ciel, ne

fut pas long-tems ſans *porter* du *fruit*. Otant la figure : Cette jeune *princeſſe* ainſi *prévenue* des *graces* du ciel, ne fut pas long-tems *ſans pratiquer des actions de vertu*.

Tous les Poëtes, les Orateurs, & même les Hiſtoriens, quand ils ont de l'imagination & du feu, ſont remplis de métaphores.

Il y a dans ce genre l'excès de hardieſſe à éviter d'une part, & de l'autre la baſſeſſe. Dire, en parlant des ruines de quelque bâtiment, c'eſt le cadavre d'une maiſon, ce ſeroit paſſer les bornes de la liberté ; mais dire en parlant du Déluge, que *Dieu lava bien alors la tête à ſon image*, ou l'appeller *la leſſive du genre humain*, c'eſt tomber dans la baſſeſſe.

La Métonimie emploie : 1°. l'auteur de la choſe pour la choſe même, comme quand on dit, *les travaux de Mars* pour les travaux de la guerre ; les *Muſes* pour les beaux Arts : 2°. La cauſe pour l'effet ; on dit d'un héros qui combat, *la mort eſt dans ſes mains*. 3°. Elle déſigne le vicieux par le nom de vice même : la royauté par celui de couronne, de ſceptre. 4°. Elle prend le contenant pour le contenu : *il avale la coupe funeſte*.

La Synecdoche prend la partie pour

le tout : comme quand Virgile dit : *Summâ placidum caput extulit undâ* : son front paisible s'éleva sur les eaux. Ce seroit ne pas entendre ce Poëte que de prendre son expression à la lettre ; & d'imaginer la tête d'un nageur qui paroît au-dessus des flots. Cette image seroit pauvre & mesquine en poésie comme en peinture. Virgile a voulu fixer les yeux du lecteur sur le front même du dieu, parce que le front est le siege de la sérénité : *Placidum caput.* De même que Térence avoit dit : *Quot capita tot sententiæ.* Et Horace : *Quis desiderio sit pudor aut modus tam cari capitis ?* 2°. Elle prend le tout pour la partie : *Les peuples qui boivent la Seine.* 3°. La matiere dont la chose est faite pour la chose même : *Armé d'un fer vainqueur. O sang digne d'Horace !*

L'Ironie, ou Contre-vérité, s'emploie lorsqu'on dit précisément le contraire de ce que l'on pense, pour se divertir aux dépens de celui qu'on trompe :

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis :
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc, Quinaut est un Virgile,
Pradon comme un soleil, en nos ans a paru.
Pelletier, &c. *Boileau*, *Sat.* 9.

Comme

Comme tous ces termes dans le ſens propre ont un ſens raiſonnable, quoique faux dans l'intention de celui qui parle, il eſt néceſſaire de donner la clef du ſens figuré qu'on leur attache. Cette clef eſt un mot gliſſé légérement, *je crois*, *ſans doute*, *apparemment*, ou un geſte, ou le ton de voix, quand on prononce l'Ironie.

L'Hyperbole tient à l'Ironie en ce qu'elle donne à la choſe dont on parle, quelques degrés de plus ou de moins qu'elle n'en a dans la réalité. Un coup d'épée par le moyen de cette figure devient une piqûre d'épingle, & une piqûre d'épingle une bleſſure mortelle.

Il ſeroit aiſé de pouſſer très-loin ce détail. Tous les Grammairiens & tous les Rhéteurs de l'antiquité ont pris plaiſir à s'exercer ſur cette matiere. On peut conſulter les Tropes de M. du Marſais.

Les expreſſions, tant propres qu'empruntées, ont entr'elles des différences qui les placent dans des rangs ſéparés. Quelqu'un a dit que l'homme étoit la meſure de tout : cela n'eſt nulle part ſi vrai que dans le langage. De même qu'il y a parmi nous des nobles & des rôturiers, dont les uns ſont faits pour être montrés, pour attirer les reſpects & recueillir les hommages de ceux à

qui on les donne en ſpectacle, tandis que les autres ſont employés dans tous les ſervices obſcurs, à tout moment, & ſans façon ; il y a auſſi des phraſes, des mots, des tours qui ſont deſtinés les uns à paroître dans les genres élevés, dans les panégyriques, les diſcours d'appareil, la haute poéſie : on les appelle termes nobles : & il y en a d'autres qui n'ayant jamais eu d'illuſtration, ſont condamnés, quelqu'énergiques qu'ils ſoient, à reſter dans l'abaiſſement : on les appelle en termes bas, phraſes communes. Entre ces deux degrés eſt un milieu, qui contient un certain nombre de phraſes & de mots qui ont quelque choſe des deux extrêmes, ſans les réunir : ce ſont ceux-là qui font le corps, la baſe, le fonds de tout diſcours, dans quelque degré qu'il ſoit. Qu'on y jette de tems en tems des termes & des phraſes nobles, le diſcours médiocre ſe trouve ennobli. Qu'au contraire on y laiſſe échapper des mots bas, des phraſes ignobles, la médiocrité même ſe trouve dégradée. Il ne faut qu'une ſeule phraſe triviale pour déshonorer toute une page : quelquefois il ne faut qu'un mot. Mais les avis & les préceptes en ce genre ſont également inutiles pour ceux qui ne l'ont point. Nous ferons ſeulement ici une

observation relative à la maniere dont on s'y prend quelquefois pour former le goût des jeunes éleves de l'Eloquence.

On leur met sous les yeux les morceaux les plus frappans des Auteurs. On fixe leur attention sur les pensées brillantes. On leur fait observer les traits. Cette méthode a des inconvéniens : elle jette l'esprit hors de la route du vrai goût. Tout doit être remarqué dans un bon Auteur, & les endroits qui paroissent les moins remarquables sont quelquefois ceux où les maîtres doivent s'arrêter le plus : c'est souvent ce qui fait le tissu de l'ouvrage, c'est-là que les beautés ont leur source, leur raison, leur naissance : c'est ce qui les prépare, qui les releve. Un esprit nourri d'antitheses & de métaphores, ne peut manquer d'être à sec, quand on lui demandera du bon sens. Cependant c'est par le bon sens que les hommes valent, quand ils valent quelque chose. Que diroit-on d'un homme qui jugeroit d'un édifice seulement par les moulures & les croisées, & qui ne feroit nulle attention à la distribution des pieces, ni à la solidité du tout ?

Il y a dans tous les bons Ecrivains un corps suivi de pensées naturelles, prises dans le sens commun, & tirées des en-

trailles même du ſujet ; c'eſt la baſe de toute la compoſition :

Scribendi rectè ſapere *eſt principium & fons.*

Sur ce fond uniforme ils ſement les fleurs de l'Elocution, je veux dire des traits & des expreſſions qui ont un caractere diſtingué. Leur génie leur prodigue des penſées revêtues de toutes les ſortes d'agrémens. Mais quoiqu'une complaiſance ſecrete les invite à laiſſer aller ces richeſſes dans le courant de l'ouvrage, le jugement & le goût les retiennent, de peur qu'elles n'y ſoient des parures déplacées. Ils n'adoptent que ce qui peut prendre la teinte du ſujet, & faire un même corps avec le reſte.

Après avoir marqué les eſpeces & les qualités des penſées & des expreſſions, & indiqué le choix qu'on en peut faire ſelon les circonſtances, il s'agit de traiter de l'arrangement & de la liaiſon qu'on doit mettre entr'elles.

L'arrangement qu'on donne aux expreſſions & aux penſées, ne peut avoir que deux objets : c'eſt de leur donner ou plus de graces, ou plus de force. Car l'arrangement qui produit la ſimple clarté eſt plus logique & grammatical qu'oratoire.

La Nature a attaché des graces à tout

ce qui se fait aisément : & la force ayant le privilege de faire tout sans peine, rarement il est arrivé que la grace & la force fussent séparées. L'athlete vigoureux est maître de ses mouvemens : il en regle les tems, la mesure ; il en assure la direction. Qu'on examine tout ce qui est jeune ; il est revêtu de graces, parce qu'il est plein de vigueur. Il en est de même des bataillons rangés : l'ordre en augmente la force, & en fait un spectacle agréable.

L'application de ces exemples se fait naturellement au discours. L'arrangement des mots, contribuant à faire joindre les idées, à les serrer mutuellement, leur donne plus de force, plus de chaleur. En second lieu, cette liaison se faisant sentir à l'oreille & à l'esprit par le concert & la convenance des sons qui composent les mots, il en résulte les charmes de ce qu'on appelle harmonie.

L'arrangement des mots & des pensées, considéré relativement à ces deux effets, comprend toutes les especes de Figures de Rhétorique, & toutes les combinaisons qui peuvent produire l'Harmonie & les Nombres.

CHAPITRE V.

De l'arrangement qui produit les Figures.

Figures de mots.

ON entend par *Figure*, en fait d'Elocution, l'arrangement des parties d'une phraſe oratoire, ou même de pluſieurs phraſes entr'elles, pour en augmenter la force ou la grace. C'eſt une ſorte de configuration réguliere, qui reſſemble aux figures qui réſultent de l'arrangement de pluſieurs lignes, dont on peut faire un triangle, un quarré, &c.

Quand il n'y a qu'un ſeul mot, ou qu'une idée, par exemple, quand je me repréſente le ſoleil, ou que je dis, le ſoleil, il n'y a pas lieu d'y mettre aucune figure ; parce que l'idée, auſſi-bien que l'expreſſion, étant ſimple & une, elle n'eſt pas ſuſceptible de deux combinaiſons : c'eſt un point : il faut toujours dire, le ſoleil. Mais s'il y a deux parties, alors il y a lieu à deux combinaiſons ; *il eſt : eſt-il ?* On peut encore y ajouter des particules, qui, ſans changer le ſens, donnent à la penſée ou à l'expreſſion une autre couleur, une autre attitude. Un homme peut être debout, aſſis,

couché, dans une attitude qui marque l'activité, la passion, l'indolence, &c. Il en est de même des pensées & des expressions. Ce sont ces especes d'attitudes qu'on leur donne, qu'on a jugé à propos de nommer tours oratoires en françois, & figures chez les Latins : *Sententiæ quasi habitus*, dit Cicéron, *figura dicendi*, maniere de se tenir, maintien. Ces figures sont proprement l'expression du sentiment dans le discours, comme les attitudes dans la Sculpture & la Peinture : *quasi gestus orationis*, dit encore Cicéron.

Nous ne parlons dans ce Chapitre que des figures de mots.

Il y en a qui sont plus grammaticales qu'oratoires, & qui ne laissent pas de faire un bel effet dans l'oraison.

Il y a l'Ellipse, qui supprime par goût des mots dont le grammatical auroit besoin :

Je l'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidelle ?

La Grammaire eût dit, *si* je l'aimois, *quoiqu'il fût* inconstant, qu'aurois-je fait, *s'il eût été* fidelle ?

Le Pléonasme, qui ajoute par goût ce que le grammatical rejette comme superflu :

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu.

Il ſuffiſoit pour le ſens de dire, *je l'ai vu.*

L'Hyperbate, qui tranſpoſe l'ordre de la ſyntaxe ordinaire :

> Et les hautes vertus que de vous il hérite,

Pour *qu'il hérite de vous.*

La Syllepſe, qui fait figurer le mot avec l'idée, plutôt qu'avec le mot auquel il ſe rapporte :

> Entre le pauvre & vous, vous prendrez Dieu pour Juge.
> Comme eux vous futes pauvre, & comme eux orphelin.

Comme eux ſe rapporte à l'idée, & non aux mots. Ces quatre figures, comme on voit, appartiennent plus au grammatical qu'à l'Eloquence.

Celles de mots qui ſont purement oratoires ne dérangent rien aux regles de la Grammaire. Elles n'ont pour objet que de rendre la courſe de l'Orateur plus leſte & ſa marche plus ferme.

Il y en a qui ſe font par addition, lorſqu'on joint à une phraſe pluſieurs mots dont elle pourroit ſe paſſer : de ce nombre eſt

La Répétition : le mot emporte la définition.

> On égorge à la fois, les enfans, les vieillards,
> *Et* le frere *&* la ſœur, *&* la fille *&* la mere.

La répétition de la conjonction, &, semble multiplier les meurtres, & peindre la fureur du soldat. Quelquefois le mot répété est au commencement de différentes phrases, qui arrivent toutes à la file sous le même chef.

Ici je trouve le bonheur
Ici je vis sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur.
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans,
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en complimens.
Loin de ces plates coteries,
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau.
Loin, *&c.* *Gresset.*

Quelquefois c'est une exclamation repétée!

O rage, ô désespoir, ô fureur ennemie!

Quelquefois c'est un nom propre: *Ah Coridon! Coridon!*

La Conversion fait le contraire de la Répétition, & termine les différens mem-

bres de la période par la même chute : « Vous avez perdu trois grandes armées, » c'est Antoine qui les a fait périr. Vous » regrettez les plus grands hommes de » la République, c'est Antoine qui vous » les a ravis. L'autorité du Sénat est » anéantie, c'est Antoine qui l'a détruite.

Quelquefois on réunit ces deux figures, ce qui en produit une troisieme qu'on nomme Complexion : Qui est-ce qui a rompu les traités ? C'est Carthage. Qui est-ce qui a ravagé l'Italie ? C'est Carthage. Qui est-ce qui nous a exposé au plus grand danger ? C'est Carthage : & c'est Carthage qui demande grace.

La Gradation arrange les mots selon leur degré de force ou de foiblesse ; soit en montant, *il part*, *il court*, *il vole* ; soit en descendant, lorsqu'après des idées élevées on emploie celles qui leur sont opposées : ce qui n'arrive gueres que dans les sujets badins.

La Regression fait revenir les mots sur eux-mêmes, avec un sens différent : Nous ne vivons pas pour boire & pour manger ; mais nous buvons & nous mangeons pour vivre. Et Despréaux :

Oui, j'ai dit dans mes vers, qu'un célebre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ;

Perrault, ma Muſe eſt trop correcte :
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

Il ſemble cependant que l'arrangement des mots dans ces deux figures dépend beaucoup plus de la penſée que des expreſſions. Mais dans cette partie, comme dans bien d'autres, l'art ne doit point eſpérer de ſéparer nettement ce que la nature réunit.

Les figures de mots qui ſe font par retranchement, ſont :

La Disjonction, qui ôte les particules conjonctives pour rendre le diſcours plus vif & plus rapide :

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui ſembla de belle taille :
Elle qui n'étoit pas groſſe en tout comme un œuf,
Envieuſe, s'étend, & s'enfle, & ſe travaille
Pour égaler l'animal en groſſeur.
Diſant, regardez-bien, ma ſœur.
Eſt-ce aſſez ? dites-moi, n'y ſuis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà :
Vous n'en approchez pas. ***La Fontaine.***

Que ſeroit devenue la fin de ce récit, s'il eût fallu dire : la ſœur répondit, l'autre repartit, &c?

L'Adjonction ſe fait lorſque de deux verbes on en ſupprime un : La complaiſance *fait* des amis, & la vérité des ennemis.

Il y a une troisieme espece de figures de mots chez les Grecs & chez les Latins, qui consiste dans la symétrie des chutes & des terminaisons ; mais les Ecrivains françois en usent peu, à cause de la ressemblance qu'elles auroient avec nos vers, dont un des caracteres les plus marqués est la rime.

CHAPITRE VI.

Des Figures de pensées.

PARMI les figures de pensées on distingue celles qui piquent l'attention & celles qui touchent principalement le cœur. Je dis principalement ; parce que pour toucher le cœur, il faut passer par l'esprit, & que pour réveiller l'esprit, il faut qu'il y ait un intérêt pour le cœur. Nous l'avons déja dit : ces deux opérations sont à la rigueur aussi inséparables que les deux facultés qui les produisent.

Figures piquantes.

La Subjection est une figure par laquelle on interroge son adversaire ou son auditeur, en se chargeant soi-même de répondre pour eux. L'interrogation anime l'esprit de l'auditeur : il cherche

la réponse; du moins se fait-il un plaisir de la prévoir. M. Fléchier emploie ce tour avec beaucoup de graces dans l'oraison funebre de M. de Turenne : » Qui » fit jamais de si grandes choses ? Qui » les dit avec plus de retenue ? Rem- » portoit-il quelque avantage, à l'en- » tendre ce n'étoit pas qu'il fût habile, » mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit- » il compte d'une bataille, &c.

L'Antéoccupation prévient l'objection, pour la réfuter d'avance. C'est un tour adroit pour éluder, affoiblir du moins, les raisons qu'on peut nous opposer. Elles ne gagnent jamais à être présentées par celui à qui elles font tort. D'ailleurs on leur ôte le mérite & l'effet de la nouveauté; & par l'air de confiance qu'on affecte en les produisant, on induit les juges à croire qu'elles sont peu importantes en elles-mêmes. On pouvoit reprocher à Despréaux son goût pour la satyre, & la maniere dont il traitoit Chapelain :

Il a tort, dira-t-on, pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balsac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Hé que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux

Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sait de l'homme d'honneur diſtinguer le poëte...

La Compenſation fait figurer enſemble deux choſes ou deux perſonnes. C'eſt un exercice agréable pour l'eſprit qui va & revient de l'un à l'autre, qui compare les traits, qui les compte, & qui juge continuellement de la différence & de la reſſemblance.

C'eſt à cette figure qu'on rapporte le Parallele, qui n'eſt autre choſe que la comparaiſon de deux hommes illuſtres. M. de la Mothe nous a donné en peu de mots le parallele de Racine & de Corneille.

Des deux ſouverains de la ſcene
L'aſpect a frappé nos eſprits;
C'eſt ſur leurs pas que Melpomene
Conduit ſes plus chers favoris.
L'un plus pur, l'autre plus ſublime,
Tous deux partagent notre eſtime
Par un mérite différent :
Tour à tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'eſprit a de plus grand.

Ces figures ſont comme de grands tableaux dans un Ouvrage : elles frappent tous les lecteurs : d'où il faut conclure qu'on doit en uſer ſobrement.

La Suſpenſion, ou Suſtentation, eſt

une des plus piquantes figures de l'Eloquence. Elle ſe fait lorſqu'après un diſcours de quelque étendue, qui promet quelque choſe d'intéreſſant, on préſente un tout autre objet que celui qui étoit attendu. On raconte qu'une Impératrice ayant été trompée par un lapidaire, voulut s'en venger avec éclat. Elle s'adreſſa à ſon époux, lui exagéra la perfidie & l'audace du marchand trompeur: c'étoit un crime de lèze-majeſté. Il eſt juſte, dit l'Empereur, que vous ſoyez vengée, il ſera puni comme le mérite ſon crime. Qu'il ſoit expoſé aux bêtes. Le jour du ſupplice arrivé, la princeſſe s'apprête à jouir de toute ſa vengeance: toute la cour, toute la ville prennent part à ſes ſentimens. Le malheureux paroît dans l'arene: il eſt tremblant, ſaiſi, anéanti. Quel monſtre va fondre ſur lui? Sera-ce un tigre furieux, un lion, un ours? c'eſt un chevreau. Le trompeur fut trompé à ſon tour.

Il n'eſt point permis d'omettre ici le fameux Sonnet de Scarron.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine ſtructure
A témoigné que l'art par l'adreſſe des mains,
Et l'aſſidu travail, peut vaincre la nature.

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,

Colifée, où fouvent les peuples inhumains;
De s'entr'affaffiner fe donnoient tablature.

Par l'injure des tems vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis.
Il n'eft point de ciment que le tems ne diffoude.

Si vos marbres fi durs ont fenti fon pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré deux ans foit percé par le coude?

Tout le monde connoît le *Quos ego* de Virgile : cette figure fe nomme Interruption. Scarron le traduit à fa maniere :

Par la mort... Il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne :
Allez, dit-il, je vous pardonne,
Une autre fois n'y venez pas.

On confond quelquefois l'Interruption avec la Réticence : mais celle ci fe fait lorfqu'on dit une chofe en affurant qu'on fe gardera bien de la dire.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le fang de tous côtés ruiffelant dans Paris,
Le fils affaffiné fur le corps de fon pere,
Le frere avec la fœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans fous leurs toîts embrafés,
Les enfans au berceau fous la pierre écrafés. *Voltaire.*

Quelquefois il arrive à l'Orateur de fe reprendre lui-même brufquement, comme s'il vouloit dire mieux ou autre chofe que ce qu'il dit : » Mais que dis-je?

» Eſt-il rien dont vous ſoyez touché ?
» Pouvez-vous changer jamais de vie ?
» Pouvez-vous ſonger à céder au tems,
» à fuir, à vous exiler vous-même ? « C'eſt Cicéron qui parle ainſi à Catilina ; & c'eſt ce qu'on appelle Correction.

L'Apoſtrophe ſe fait, non lorſqu'on adreſſe la parole à quelqu'un, mais lorſqu'on la détourne de ceux à qui on l'a adreſſée au commencement, pour l'adreſſer à d'autres. » Puiſſances ennemies » de la France, vous vivez, & l'eſprit » de la charité chrétienne m'interdit de » faire aucun ſouhait pour votre mort. » Puiſſiez-vous ſeulement reconnoître la » juſtice de nos armes, recevoir la paix, » que malgré vos pertes vous nous avez » tant de fois refuſée, &c. *Fléchier.*

On fait des apoſtrophes aux vivans, aux morts, aux préſens, aux abſens, aux choſes inanimées.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques. *Rac. Eſther.*

Dans le Dialogiſme on s'entretient avec ſoi-même : » Suis-je donc vaincue, » s'écrie Junon, en ſe parlant à elle-même : me voilà forcée de renoncer à » mon entrepriſe : un roi des Teucriens » me réſiſte ! &c. « Alors c'eſt un monologue. Quelquefois on fait parler deux

personnages ensemble. Boileau l'a fait dans son Epître au Roi.

Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
Disoit au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle,
Quoi faire ? l'assiéger. L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous.
Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courrons-nous ?
Du reste des Latins la conquête est facile,
Sans doute on peut les vaincre. Est-ce tout ? La Sicile
De là nous tend les bras, & bientôt sans effort,
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
Bornez-vous là vos pas ? Dès que nous l'aurons prise ;
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage est conquise,
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter,
Nous allons traverser les sables de Lybie,
Asservir en passant, l'Egypte, l'Arabie,
Courir de-là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger sous nos loix tout ce vaste hémisphere.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise & prendre du bon tems.
Hé, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

La Prosopopée ouvre les tombeaux, ressuscite les morts, fait parler le ciel, la terre, tous les êtres réels, abstraits, imaginaires. C'est une des plus brillantes parures de l'Eloquence :

La Molleffe en pleurant, fur un bras fe releve,
Ouvre un œil languiffant, & d'une foible voix,
Laiffe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois:
O nuit! que m'as-tu dit! quel démon fur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
Hélas! qu'eft devenu ce tems, cet heureux tems
Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient fur le trône, &c. *Defpréaux.*

L'Hypotypofe, qui répond à ce qu'on appelle en françois, image, portrait, récit frappé, defcription, peint l'extérieur des hommes:

. . . . La Molleffe oppreffée
Dans fa bouche à l'inftant fent fa langue glacée;
Et laffe de parler fuccombant fous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Cette image s'appelle quelquefois Profopographie.

Quand l'Hypotypofe peint les mœurs, elle fe nomme Ethopée.

L'hypocrite en fraudes fertile
Dès l'enfance eft pétri de fard;
Il fait colorer avec art
Le fiel que fa bouche diftile:
Et la morfure du ferpent
Eft moins aiguë & moins fubtile
Que le venin caché que fa langue répand. *Rouffeau.*

Elle peint auffi les faits:

De fon généreux fang la trace nous conduit,
Les rochers en font teints; les ronces dégoutantes

Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes :
J'arrive : je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant, &c. *Rac. Phedre.*

La Topographie décrit les lieux : » Voyons-la dans ces hôpitaux où elle » pratiquoit ses miséricordes publiques : » dans ces lieux où se ramassent toutes » les infirmités, & tous les accidens » de la vie humaine ; où les gémissemens » & les plaintes de ceux qui souffrent » remplissent l'ame d'une tristesse im- » portune ; où l'odeur qui s'exhale de » tant de corps languissans, &c. *Fléchier.*

La Comparaison consiste à mettre vis-à-vis l'une de l'autre deux choses qui se ressemblent, soit par plusieurs côtés, soit par un seul.

Ruisseau, nous paroissons avoir un même sort,
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort, &c. *Me. Deshoulieres.*

L'Antithese oppose les mots aux mots, les pensées aux pensées.

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire. *Voltaire.*

» La nature fait le mérite, dit M. de » la Rochefoucault, & la fortune le » met en œuvre. «

Figures touchantes.

Les principales figures qu'on emploie pour aller au cœur, ſont :

L'Exclamation, qui éclate par des interprétations : *ô, mon fils ! ô, ma joie ! ô, l'honneur de mes jours !*

La Confeſſion qui avoue le crime pour en obtenir le pardon. Il y en a un exemple fameux dans le Sonnet de Desbarreaux, que nous avons cité dans le volume précédent. (*a*)

La Déprécation s'emploie quand n'eſpérant plus rien des autres moyens, on a recours aux prieres & aux larmes. *Par ces pleurs que vous me voyez répandre, par la foi que vous m'avez jurée, &c. Je vous conjure, &c.*

La Commination s'emporte en menaces :

On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe :
Je deviendrai barbare : & toi ſeul en es cauſe. *Volt.*

L'Imprécation eſt l'expreſſion de la fureur & du déſeſpoir. Il n'en eſt point d'exemple plus fort que dans ces vers de Cléopatre à ſon fils Antiochus qui va épouſer Rodogune :

Regne, de crime en crime enfin te voilà roi.

(*a*) Dans le Traité de l'Epigramme.

Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere & de moi:
Puiſſe le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer cheoir ſur vous la peine de mes crimes!
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que diſſenſion!
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble! *Corn.*

L'Interrogation s'emploie très-ſouvent dans le ſtyle véhément. Elle tient l'auditeur en haleine, le force d'écouter, & de prendre l'impreſſion :

Quoi! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila? *Rouſſeau.*

Mais parmi toutes les Figures oratoires il n'en eſt point qui contribue plus que l'Amplification à l'expreſſion des ſentimens, dans quelque ſens qu'on la prenne. Car quelquefois on lui donne le même caractere qu'à l'hyperbole; & alors elle conſiſte à faire paroître grand ce qui eſt petit, & petit ce qui eſt grand; ou, comme dit Montagne, à faire de petits ſouliers pour de grands pieds, & de grands pour de petits.

Le vent redouble, & fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.
La Fontaine.

» Pompée a fait plus de guerres que
» les autres n'ent ont lu, &c. *Cic.*

Quelquefois on confond l'Amplification avec la Gradation : » C'eſt un
» crime d'empoiſonner un citoyen ro-
» main : c'eſt preſque un parricide de le
» faire mourir ; que dirai-je de ceux qui
» le mettent en croix ?

D'autres fois ce mot ne ſignifie qu'une certaine étendue qu'on donne à une penſée, préſentée ſous différentes faces, pour faire une impreſſion plus forte & plus profonde. L'ame eſt ébranlée par la premiere impulſion ; la ſeconde la déplace ; la troiſieme la renverſe. C'eſt ce qu'on appelle, *appuyer.* C'eſt ainſi que Rouſſeau amplifie cette penſée : *Serons-nous toujours la dupe de la Fortune* ?

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis !

Voilà un premier coup porté : le ſecond ſuit, avec la même penſée.

Juſques à quand, trompeuſe idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?

Le troiſieme eſt encore la même penſée :

Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Une pensée importante qui passe comme un éclair, n'est gueres qu'apperçue. Si on la répete sans art, elle n'a plus le mérite de la nouveauté. Que faire? Il faut la présenter plusieurs fois, & chaque fois avec des décorations différentes; de maniere que l'ame occupée par cette sorte de prestige, s'arrête avec plaisir sur le même objet, & en prenne toute l'impression qu'on se propose de lui donner. Qu'on observe la nature, quand elle parle en nous & que la passion seule la gouverne, la même pensée revient presque sans cesse, souvent avec les mêmes termes. L'art suit la même marche, mais en variant un peu les dehors :

Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage?
Et rendre même honneur au masque qu'au visage?
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le phantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne? *Moliere.*

Il n'est point d'inattention qui tienne contre une pensée si obstinée à reparoître:

roître : il faut qu'elle entre dans l'esprit, & qu'elle s'y établisse, malgré toute résistance. Il y a grande apparence que c'est-là le *Copia rerum & sententiarum* des Latins, cette abondance vigoureuse qui fait que le discours, plein de verve, roule à grands flots & emporte tout avec lui.

Telles sont les principales especes de Figures, soit de mots, soit de pensées. Ce sont, dit l'Orateur Romain, comme les yeux du discours, ce qui lui donne de l'éclat, du feu, de la grace. Mais si ces yeux étoient répandus par tout le corps, que deviendroient les fonctions des autres membres, qui sont plus nécessaires encore & plus utiles ? *Ego hæc lumina orationis, velut oculos quosdam eloquentiæ credo, sed neque oculos esse toto corpore velim, ne cætera membra suum officium perdant.*

CHAPITRE VII.

De l'Arrangement des mots par rapport à l'Harmonie.

IL semble que l'idée & le goût de l'harmonie composent toute la nature de notre ame, comme l'ont dit allégoriquement quelques Philosophes de

l'antiquité. Tout ce qui eſt harmonieux s'établit chez elle de plein droit, & y fait comme partie de ſon être.

L'Harmonie en général eſt l'accord de pluſieurs choſes qui ſont dans le même genre : ainſi les couleurs ont de l'harmonie dans un tableau ; les lignes tracées, dans un parterre ; les ſons dans la muſique ; les penſées dans le diſcours ; enfin les mots & les tours dans le ſtyle.

Pour donner une idée nette de l'Harmonie oratoire, il faut diſtinguer dans le diſcours trois ſortes d'accords : celui des ſons & des mots conſidérés comme une ſuite continue, un courant de choſes qui ſe tiennent & s'emportent mutuellement : celui de ces parties entr'elles, en les conſidérant par rapport à une certaine étendue qu'elles ont, & comme des pieces de compartiment faites pour figurer enſemble : enfin l'accord de ces mêmes ſons & de ces mots comparés avec les choſes qu'ils ſignifient. Faute de cette diviſion, le mot d'harmonie eſt vague, indéterminé : & tout ce que les Anciens en ont dit nous paroît énigmatique.

Comme nous traiterons cette matiere exprès dans le volume qui aura pour objet la Conſtruction oratoire, nous ne

présenterons ici que les résultats de ce que nous dirons alors.

La premiere espece d'accord peut se nommer Mélodie : c'est l'accord successif des sons, dont il n'existe à la fois qu'une partie ; mais partie liée par ses rapports avec les sons qui précédent & qui suivent ; comme dans le chant musical, où les tons sont placés à des intervalles aisés à saisir : c'est le ruisseau qui coule. Il faut non-seulement que les lettres se lient entre elles avec facilité & douceur, dans le même mot ; mais que les mots se lient de même entre eux dans une même phrase, les phrases dans une même période, les périodes dans tout le discours.

Les voyelles sont plus douces que les consonnes, parce que leur son est simple. Des consonnes, les unes sont plus fermes, comme *p*, *t*, *f*, *q* ; les autres plus douces, comme *b*, *d*, *v*, *c*, l'*s* est sifflante, *l* & *r* sont coulantes, les deux *ll* sont quelquefois mouillées. Ces sons combinés entr'eux forment des syllabes douces ou rudes, maigres ou pleines, molles ou fermes, selon que les voyelles & les consonnes sont multipliées plus ou moins.

Les langues du Nord multiplient les consonnes, celles du Midi les voyelles.

La perfection dans ce genre est le milieu. Il faut éviter les bâillemens dans les voyelles, & les chocs dans les consonnes.

Ces deux défauts se font sentir surtout dans la liaison des mots entre eux : *il a été un héros*, blesse l'oreille par le choc des voyelles finales, qui se heurtent avec les initiales : *discours dur*, *scabreux*, ne la blesseroit pas moins par le choc des consonnes. L'art consiste en cette partie à faire en sorte qu'une voyelle finale s'appuie sur une consonne initiale, ou réciproquement qu'une consonne finale se lie à la voyelle initiale. Heureusement la nature vient au secours de l'art. On suit ces regles, même sans y faire attention : & ce qui est plus commode encore, on peut les violer toutes les fois que le sens y autorise pour rendre l'expression ou plus courte, ou plus nette, ou plus simple. Il vaut mieux dans ce genre pêcher par négligence que par affectation.

La liaison des phrases entre elles ne dépend pas seulement du choix des sons, mais du rapport des espaces qui semblent s'attirer les uns les autres par une sorte de sympathie : c'est la seconde espece d'accord qu'on appelle Nombre.

Le Nombre n'est pas l'eau qui coule,

c'eſt la goutte qui tombe. Il conſiſte le plus ſouvent dans la diſtribution du repos, ſelon que l'exigent le ſens & l'oreille. *Numerus in continuatione nullus eſt. Diſtinctio & æqualium, & ſæpè variorum intervallorum percuſſio numerum conficit; quem in cadentibus guttis, quòd intervallis diſtinguuntur, notare poſſumus, in amni præcipitante non poſſumus.* Cic. de Or. Il eſt évident que dans ce paſſage le nombre eſt pris pour une certaine étendue cadencée qu'on donne aux différentes parties du diſcours, & que nous expliquerons plus amplement ailleurs. (*a*)

Ce mot eſt pris quelquefois pour la maniere dont une phraſe ſe termine dans ſes différentes parties : c'eſt en ce ſens qu'on dit une chute nombreuſe.

Enfin il ſe prend pour ce qu'on appelloit *pieds ou metres* chez les Anciens.

Le Nombre conſidéré ſous le premier aſpect, ſe fait ſentir d'abord dans le beſoin de reſpirer. L'organe a beſoin de repos pour prendre ſon reſſort. L'eſprit a mis de même des eſpeces de ſéparations entre ſes penſées, qui ſe ſuccedent par parties & qui ſe produiſent l'une après l'autre diſtinctement. Enfin l'oreille veut des phraſes, ou des ſuites coupées

(*a*) Dans le Tome V.

ſelon certaines proportions qui la repoſent ; de ſorte que tout ce qui concourt à former le diſcours a demandé des repos. Quand on dit *la jeuneſſe, la beauté, les tréſors, ſont des biens périſſables* : Il y a dans cette période des repos pour l'eſprit, pour l'oreille & pour la reſpiration. Mais de ces repos les uns ne ſont que des demi-repos, des quarts de repos, des repos offerts ; le dernier ſeul, marqué par le point, eſt un repos abſolu.

Les repos doivent être placés à certains intervalles, pour le plaiſir de l'oreille & la commodité de la reſpiration. Rarement ils ſe portent au-delà de douze ſyllabes, & très-ſouvent ils reſtent en-deçà.

La proſe bien faite uſe de tous les intervalles qu'emploie la verſification : mais cet art eſt caché dans les variations continuelles de ces intervalles. Cependant on l'apperçoit aiſément dans ceux de nos Auteurs qui ont eu la ſenſibilité de l'oreille, & principalement dans la proſe de Moliere, qui eſt auſſi nombreuſe en ce ſens que le ſont les vers.

Le Nombre pris pour chute conſiſte dans un certain caractere qu'on donne aux ſyllabes qui précédent les demi-repos : caractere, qui joint au choix ou à la progreſſion des intervalles, fait une

grande partie de la différence des ſtyles.

Les Anciens ſont entrés dans le détail des metres ou pieds qui devoient terminer leurs périodes. Pour nous, nous ſommes obligés de nous en tenir aux ſons, parce que nous n'avons point de metres déterminés. Nous avons en général les finales maſculines qui ordinairement ſont plus fortes & plus fermes que les féminines. Il faut uſer des unes & des autres, ſuivant les cas; & placer au repos final & abſolu celles qui doivent y faire le plus d'effet. Il en eſt de même des ſyllabes ſonores plus ou moins, qui préparent le repos. On en verra des exemples frappans dans l'Oraiſon de M. Fléchier, que nous examinerons ci-après.

Quoique nous n'ayons point de metres ou de pieds marqués par notre proſodie; comme nous avons les breves & les longues dont ils ſont compoſés, & l'oreille pour les employer où elles conviennent; nous pouvons en faire reſſentir l'effet dans nos compoſitions oratoires: on pourroit même marquer les pieds dans les chutes de cette période: » Le » Juſte regarde ſa vie, tantôt comme » la fumée qui s'éleve, qui s'affoiblit » en s'élevant, qui s'exale & s'évanouit

» dans les airs ; tantôt comme l'ombre
» qui s'étend, se rétrecit, se dissipe,
» sombre, vuide & disparoissante figure.
» *Fléch.* Cette matiere sera développée dans le Traité suivant.

La troisieme espece d'accord est celle des sons, des mots, des nombres avec le sujet qu'on traite, & avec la pensée qu'on exprime ; c'est l'Harmonie proprement dite.

Il y a Harmonie dans les sons, doux, rudes, clairs, sonores, sombres, secs, selon les objets, qui semblent en une infinité de cas avoir servi de modeles pour former les mots par l'imitation : comme tonner, siffler, claquer, voltiger, murmurer, &c.

Harmonie dans les mots, communs, nobles, longs, courts, secs, résonnans, qui semblent se traîner ou qui se précipitent, selon les objets qu'on a à peindre.

Harmonie dans le style, qui est rapide ou lent, coupé ou périodique, figuré ou simple, serré ou développé, selon qu'il s'agit de prouver, ou de peindre, ou de raisonner, ou de toucher, ou de raconter, dans le genre élevé ou dans le médiocre.

Harmonie dans les espaces, qui sont plus ou moins marqués, plus ou moins

fréquens, plus ou moins gradués, plus ou moins ſerrés, ſelon la nature du ſujet & de ſes parties.

Enfin il y a Harmonie dans les chutes, qui ſont ſoutenues ou adoucies; molles ou fermes, brillantes ou ſourdes, en un mot, variées comme les idées & les ſtyles, au gré de l'eſprit & de l'oreille. Toutes ces parties ſeront vérifiées par des exemples & des détails dans l'endroit indiqué. Voyez le 5e. vol. 2 part.

CHAPITRE VIII.

De ce qu'on appelle Style & des eſpeces de Style.

LES mots étant choiſis & arrangés ſelon les loix de l'harmonie & du nombre, relativement à l'élévation ou à la ſimplicité du ſujet qu'on traite, il en réſulte ce qu'on appelle le *Style.*

Ce mot ſignifioit autrefois l'aiguille dont on ſe ſervoit pour écrire ſur les tablettes enduites de cire. Cette aiguille étoit pointue par un bout, & applatie par l'autre, pour effacer, quand on le vouloit : c'eſt ce qui a fait dire à Horace : *Sæpè ſtylum vertas*, effacez ſouvent. Il ſe prend aujourd'hui pour la

maniere, le ton, la couleur, qui regnent sensiblement dans un ouvrage, ou dans quelqu'une de ses parties.

Il y a trois sortes de style, le simple, le moyen & le sublime, ou plutôt le style élevé. Le style simple s'emploie dans les entretiens familiers, dans les lettres, dans les fables, &c. Le style sublime fait regner la noblesse, la dignité, la majesté dans un ouvrage. Le style moyen ou médiocre tient le milieu entre les deux. Nous ne pouvons prendre, pour les caractériser, un guide plus sûr que Cicéron, qui semble avoir traité cette partie avec complaisance dans son Orateur.

» Le style simple, dit-il, est sans élé-
» vation, conforme aux loix de l'usage
» ordinaire, peu différent en apparence
» de la diction commune & populaire;
» quoique dans le fond, il en soit plus
» éloigné qu'on ne pense. Tous ceux
» qui l'entendent, jusqu'aux moins di-
» serts, croient pouvoir y atteindre.
» En effet, rien ne paroît si aisé à at-
» traper que le style mince & délié,
» quand on en juge par la premiere
» impression; s'agit-il d'en faire l'épreuve;
» on en sent toute la difficulté. (a)

(a) *Summissus est & humilis, consuetudinem imi-*

Ce qui le fait paroître ſi aiſé à imiter, c'eſt que les mots ſont propres, & les tours naïfs ; c'eſt-à-dire, que le terme unique eſt employé, & que la phraſe paroît s'être arrangée d'elle-même. Ce caractere brille ſur-tout dans les Lettres de Me. de Sevigné. Rien de ſi aiſé, de ſi doux, de ſi naïf: rien de ſi beau.

» Quoique ce genre d'écrire ne doive » pas prendre beaucoup de nourriture, » ni avoir une extrême force, il faut » néanmoins qu'il ait un certain ſuc, & » une ſorte d'embonpoint qui faſſe con- » noître qu'il eſt ſain. (*a*)

La pauvreté, la ſéchereſſe & la ſimplicité ſont des choſes très-différentes ; il y a une ſimplicité moëlleuſe, où chaque penſée a une étendue convenable, où le tiſſu du diſcours eſt toujours fourni ſuffiſamment, quoique ſans ſuperflu.

» Tirons-le d'abord de la ſervitude » des nombres. (*b*)

---

tans ab indiſertis re plus, quàm opinione, differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipſi infantes ſint, tamen illo modo confidunt ſe poſſe dicere. Nam orationis ſubtilitas imitabilis illa quidem videtur eſſe exiſtimanti ; ſed nihil eſt experienti minus. *Or.* 15.

(*a*) Etſi enim non plurimi ſanguinis eſt, habeat tamen ſuccum aliquem oportet, ut, etiamſi illis maximis viribus careat, ſit, ut ita dicam, integrâ valetudine. *Ibid.*

(*b*) Primùm igitur eum è vinculis numerorum eximamus. *Ibidem.*

Il y a, comme on le ſait, des nombres qui conviennent au diſcours oratoire : mais le ſtyle ſimple n'eſt point aſſujetti à leurs loix : ſa marche eſt aiſée & ſans contrainte, quoiqu'elle ne ſoit point ſans regle. C'eſt le trop de nombre qui fait le défaut des Lettres de Balſac. Il emploie les mots ſonores, les tours harmonieux, les progreſſions : toutes choſes déplacées dans une lettre familiere. Cette obſervation, éclaircie par ce que nous avons dit ſur le nombre & l'harmonie oratoire, le ſera encore ci-après.

» Ajoutons qu'il ne craint point la » rencontre des voyelles, & qu'il ne » cherche point à joindre artiſtement » les mots pour former une conſtruction » pleine & ſerrée : cet air négligé, & » ces eſpeces d'*hiatus* ont je ne ſais quoi » qui plaît & qui nous montre un homme » plus occupé des choſes que des mots. (*a*) On évite la rencontre des voyelles dans la poéſie. Dans la proſe ſoutenue, quand on a de l'oreille, on l'écarte quelquefois ; mais dans une lettre, on né-

(*a*) Verba etiam verbis quaſi coagmentare negligat. Habet enim ille tanquam hiatus concurſu vocalium molle quiddam, & quod indicet non ingratam negligentiam, de re, hominis, magis quàm de verbis laborantis. *Ibid.*

glige ces petites attentions, d'autant plus qu'on ne cherche point à y ſerrer les rangs, pour faire une ſeule impreſſion par l'union de pluſieurs forces.

» Le voilà donc libre pour ce qui » concerne la ſtructure & l'enchaînement des mots. Voyons ce qu'il doit » obſerver par rapport au reſte. Car ces » phraſes courtes & déliées, cet air ſimple n'exemptent pas de tous ſoins : il » y a un art de paroître ſans art. De » même qu'il y a des femmes à qui il » ſied bien de n'être point parées : de » même l'élocution ſimple plaît, parce » qu'elle eſt ſans friſure ; elle a des » charmes & des graces d'autant plus » touchantes qu'elle n'y ſonge point : » elle écarte tout ce qui brille, les » diamans, le blanc, le rouge, & tout » ce qui s'appelle fard & ornement » étranger. (*a*)

(*a*) Sed erit videndum de reliquis ; cùm hæc duo ei liberiora fuerint, circuitus conglutinatioque verborum. Illa enim ipſa contracta, & minuta, non negligenter tractanda ſunt, ſed quædam etiam negligentia eſt diligens. Nam ut mulieres eſſe dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipſum deceat, ſic hæc ſubtilis oratio etiam incompoſita delectat. Fit enim in utroque, quo ſit venuſtius, ſed non ut appareat. Tum removebitur omnis inſignis ornatus, quaſi margaritarum : ne calamiſtri quidem adhibebuntur : fucati verò medicamenta candoris, ruboris, omnia repellentur. *Ibid.*

Madame de Sevigné a dit la même chose à sa maniere : » *La Princesse de*
» *Tarente dit toujours qu'elle va vous*
» *écrire : elle taille ses plumes, car son*
» *écriture de cérémonie est une broderie*
» *qui ne se fait pas en courant ; nous au-*
» *rions bien des affaires, ma fille, si nous*
» *nous mettions à faire des lacs d'amour*
» *à tous nos D, & à toutes nos L.*

» Une propreté élégante lui suffit avec
» les graces naturelles. (*a*)

Qui réunit ces deux qualités à un plus haut point que Madame de Sevigné !

» Pour le rendre agréable & vif, il
» faut qu'il soit semé de pensées fines &
» qui paroissent éclore (*b*) tout-à-coup. « *La Princesse s'en retourne à Rennes auprès des Chaulnes, qui ont envoyé demander si nous voulions de leurs respects. Elle a mandé ce qu'elle a voulu en son langage. Moi, j'ai mandé que non, & que j'irois avec cette Princesse leur rendre mes devoirs, & que même elle leur donnoit en pur don cette visite, n'ayant nul dessein d'attirer ici l'éclat qui les environne. Elle est ravie que tout en riant, je la défasse d'un tel embarras.... J'ai fermé le temple de Janus. Il me semble que voilà qui*

(*a*) Elegantia modò & munditia remanebit. *Ibid.*

(*b*) Acutæ crebræque sententiæ ponentur, & nescio undè ex abdito erutæ, *Ibid.*

est fort bien appliqué. On ne s'attend pas à cette allusion au temple de Janus, qui se fermoit pour annoncer une paix universelle dans l'Empire Romain. *Visite donnée en pur don*, est un tour singulier. C'est la fécondité du génie, & une certaine tournure d'esprit qui donnent tous ces traits inattendus. Madame de Sevigné en est toute remplie, c'est le charme de ses Lettres : Tout le monde pleuroit : *il y avoit un petit Page qui devenoit fontaine.* Elle avoit lu depuis peu, selon toute apparence, les Métamorphoses d'Ovide. Il faudroit copier toutes ses Lettres, si on vouloit en rassembler les traits de cette espece. C'est une finesse d'un genre tout autre que celle des Lettres de Voiture & de celles de Pline. Celle de ces écrivains est savante, réfléchie, tournée, symétrisée ; chez Madame de Sevigné c'est le beau naturel, & la liberté d'esprit & de cœur qui dit tout.

» Enfin on n'usera que très-sobrement » des trésors de l'Eloquence, je veux » dire de ces ornemens dont les uns con» sistent dans les pensées, & les autres » dans les mots (*a*).

(*a*) Verecundus erit usus oratoriæ quasi supellectilis. Supellex est enim quodam modo nostra, quæ est in ornamentis, alia rerum, alia verborum. *Num.* 24.

Le ſtyle ſimple admet toutes les figures de mots & de penſées, mais il les admet à ſa maniere. Il y a des métaphores pour tous les états : il y en a même peut-être plus dans le ſtyle ſimple qu'ailleurs : il y a de même des ſuſpenſions, des interrogations. La raiſon, c'eſt que ces tours ſont les expreſſions même de la nature.

» C'eſt un repas ſans magnificence, » ſans ſuperflu, mais où l'élégance regne » avec l'économie. « (*a*)

» On n'y verra point de jeux de mots, » ni de changemens de lettres pour amener quelque agrément, ni l'affectation » d'arranger chaque membre de périodes, de maniere que l'un réponde à » l'autre, & qu'ils aient les mêmes chutes ; de peur que des pieges ainſi tendus, des beautés ſi recherchées, des » figures ſi étudiées, ne découvrent l'art, » & n'annoncent le deſir de plaire... (*b*) » Il ne fera point parler la patrie, il ne » reſſuſcitera point les morts, il ne jet-

(*a*) Sicut in epularum apparatu à magnificentia recedens, non ſe parcum ſolùm, ſed etiam elegantem videri volet. *Ibid.*

(*b*) Huic acuto fugienda ſunt, paria paribus relata, & ſimiliter concluſa, eodemque pacto cadentia ; & immutatione litteræ quaſi quæſitæ venuſtates ; ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifeſtò deprehenſum appareat. *N.* 25.

» tera point ces énumérations rapides
» qui se lient & s'emportent dans une
» composition brillante. « (a)

» C'est à ce style qu'appartient spécia-
» lement la plaisanterie dont on peut
» tirer grand avantage. Il y en a de deux
» sortes, l'une qu'on nomme enjouement,
» & l'autre qui consiste dans ce qu'on
» appelle bons mots. On se sert de la
» premiere lorsqu'on a quelque chose
» d'agréable à raconter ; & de la seconde
» quand il est question de lancer quelque
» trait vif, ou de tourner quelqu'un en
» ridicule. (b)

L'enjouement peut se répandre sur toutes sortes d'objets, quelque sérieux, quelque tristes qu'ils soient. Il y a toujours une maniere de les présenter avec grace. Madame de Sevigné étoit désolée comme le reste de la France de la mort de M. de Turenne, & elle dit plaisamment que le canon qui le tua étoit chargé de toute éternité. » Devinez ce que c'est,
» ma fille, que la chose du monde qui

(a) Non faciet Rempublicam loquentem, nec ab inferis mortuos excitabit, nec acervatim multa frequentans, unâ complexione devinciet.

(b) Huic generi orationis aspergentur etiam sales, qui in dicendo mirum quantùm valent : quorum duo genera sunt, unum facetiarum, alterum dicacitatis. . . Altero utetur narrando aliquid venustè, altero in jaciendo mittendoque ridiculo. N. 26.

» vient le plus vîte, & qui s'en va le
» plus lentement ; qui vous fait appro-
» cher le plus près de la convalescence,
» & qui vous en retire le plus loin ; qui
» vous fait toucher l'état du monde le
» plus agréable, & qui vous empêche
» d'en jouir ; qui vous donne les plus
» belles espérances du monde, & qui
» en éloigne le plus l'effet ; ne sauriez-
» vous le deviner ? c'est un rhumatisme.
» Il y a vingt-trois jours que j'en suis
» malade. Depuis le 14, je suis sans fie-
» vre & sans douleur ; & dans cet état
» bienheureux, croyant être en état de
» marcher, qui est tout ce que je souhaite,
» je me trouve enflée de tous côtés....
» & cette enflure qui s'appelle ma guéri-
» son, & qui l'est effectivement, fait tout
» le sujet de mon impatience....

» Avant que de fermer ce paquet, je
» demanderai à ma grosse main, si elle
» veut bien que je vous écrive deux
» mots... Adieu, ma très-aimable, je
» vous conjure tous de respecter avec
» tremblement ce qui s'appelle un rhu-
» matisme... Voici le Frater qui peste
» contre vous depuis huit jours, de vous
» être opposée à Paris au remede de M.
» de Lorme.

De Monsieur de Sevigné.

» Si ma mere s'étoit abandonnée au

» régime de ce bon homme, & qu'elle
» eût pris tous les mois de sa poudre,
» elle ne seroit point tombée dans cette
» maladie, qui ne vient que d'une ré-
» plétion épouvantable d'humeurs : mais
» c'étoit vouloir assassiner ma mere que
» de lui conseiller d'en essayer une prise...
» Vous moquez-vous, mon frere, de
» faire prendre de l'antimoine à ma mere ?
» Il ne faut prendre seulement que du
» régime, & prendre un petit bouillon
» de sené tous les mois... Ma mere
» s'écrie, ô mes enfans, vous êtes fous
» de croire qu'une maladie se puisse dé-
» ranger ! Ne faut-il pas que la Provi-
» dence de Dieu ait son cours ? Et pou-
» vons-nous faire autre chose que de
» lui obéir ? Voilà qui est fort chrétien ;
» mais prenons toujours à bon compte
» de la poudre de M. de Lorme.

Le style médiocre plus fort que le style simple, l'est moins que le style sublime. Il fait usage de tout ce qui peut orner & embellir le discours ; toutes les fleurs y brillent, & toutes les graces qui peuvent naître du choix des mots, des tours, des pensées : en un mot, il satisfait pleinement, lorsqu'il n'est point en présence du style sublime. Voyez l'Orat. 26 & 27.

Celui-ci est riche, abondant, majes-

tueux ; on le ſent, on le reconnoît à ſa force victorieuſe, à laquelle rien ne réſiſte : c'eſt un grand fleuve qui préſente un front large, & qui roule ſes flots avec grand bruit. Il frappe, il étonne, on déſeſpere d'y atteindre. C'eſt lui qui remue les ames, qui les emporte où il lui plaît, qui nous arrache nos propres penſées, qui nous en donne malgré nous, qui entre d'aſſaut. Nous avons dit quelque part, (*a*) que le ſtyle ſublime & ce qu'on appelle le ſublime ne ſont pas la même choſe : le ſublime n'eſt ſouvent qu'un trait en ſtyle ſimple : le ſtyle ſublime peut ſe ſoutenir quelque tems : c'eſt une marche noble & vigoureuſe :

J'ai vu l'impie adoré ſur la terre,
Pareil au cedre il portoit dans les cieux
Son front audacieux :
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus,
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déja plus.

Les cinq premiers vers ſont du ſtyle ſublime ſans être ſublimes, le dernier eſt ſublime ſans être du ſtyle ſublime.

Celui qui excelle dans le ſtyle ſimple, dit encore Cicéron, eſt (*b*) un grand orateur, quoiqu'il ne ſoit point l'orateur

(*a*) Tom. III, en parlant de la Poéſie lyrique.
(*b*) Or. 28.

parfait. Il marche ſur le ferme, & ne tombe jamais. Si on fait quelque chute dans le ſtyle moyen ; c'eſt ſans danger, parce qu'on ne peut pas tomber de haut. Mais l'orateur qui a le ſtyle ſublime eſt de le dernier de tous, s'il ne poſſede que ce genre. Dans le ſtyle ſimple on a le mérite de l'élégance & de la délicateſſe; dans le genre moyen, on a celui des agrémens & d'une ſorte de parure; dans le ſublime, ſi on n'a que cette partie, à peine paroît-on avoir le ſens commun. L'orateur parfait eſt celui qui ſait employer tour à tour, le ſtyle ſimple, le ſtyle médiocre, le ſublime, ſelon les ſujets, les matieres, les circonſtances. Dans un même ouvrage, la matiere s'élevant & s'abaiſſant, le ſtyle qui doit être porté ſur la matiere doit s'élever & s'abaiſſer de même : comme tout ſe tient, ſe lie dans l'intérieur par des nœuds ſecrets, il faut auſſi que tout ſe tienne & ſe lie dans les ſtyles. Il faut y ménager les paſſages, les liaiſons, affoiblir ou fortifier inſenſiblement les teintes : à moins que la matiere même ſe briſant tout d'un coup, & devenant comme eſcarpée, le ſtyle ne ſoit obligé de changer auſſi bruſquement. Par exemple, lorſque Craſſus plaidant contre un certain Brutus qui déshonoroit ſon nom

& sa famille, vit passer la pompe funebre d'une de ses parentes, qu'on portoit au bucher, il arrêta le corps, & adressant la parole à Brutus, il lui fit les plus terribles reproches: *Que voulez-vous que Julie annonce à votre pere, à tous vos aïeux, dont vous voyez porter les images? Que dira-t-elle à ce Brutus qui nous a délivrés de la domination des rois?* &c. Il ne s'agissoit pas alors de nuances ni de liaisons fines. La matiere emportoit le style, & c'est toujours à celui-ci de la suivre.

Le style en général peut être périodique, ou coupé.

Le style périodique est celui où les propositions, où les phrases sont liées les unes aux autres, soit par le sens même, soit par des conjonctions.

Le style coupé est celui dont toutes les parties sont indépendantes & sans liaisons réciproques. Un exemple suffira pour les deux especes.

Si M. de Turenne n'avoit su que combattre & vaincre; s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité: je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions. Voilà une période qui a quatre membres, dont le sens est suspendu: *Si M. de Turenne*

n'avoit ſu que combattre & vaincre.....
..... le ſens n'eſt pas achevé, parce que la conjonction *ſi* promet au moins un ſecond membre : ainſi le ſtyle eſt périodique. Le veut-on couper? Il ſuffit d'ôter la conjonction : *M. de Turenne a ſu autre choſe que combattre & vaincre. Il s'eſt élevé au-deſſus des vertus humaines. Sa valeur & ſa prudence étoient animées d'un eſprit de foi & de charité. Il eſt bien au-deſſus des Fabius, des Scipions.* Ou ſi on veut un autre exemple. *Il paſſe le Rhin. Il obſerve les mouvemens des ennemis. Il releve le courage des Alliés*, &c.

On peut donc définir la période : une penſée composée de pluſieurs autres penſées, qui ont chacune un ſens ſuſpendu juſqu'à un dernier repos, qui eſt commun à toutes.

Chacune de ces penſées, priſe ſéparément, ſe nomme *membre* de période.

Quand il n'y en a que deux, la période eſt à deux membres : quand il y en a trois, elle eſt à trois membres : quand il y en a quatre, elle eſt à quatre membres ; mais s'il y en a plus de quatre, ce n'eſt plus une période, c'eſt un diſcours périodique. De même s'il n'y a qu'un ſeul membre, quelque nombreux qu'il ſoit, ce n'eſt point proprement une période, quoique pluſieurs auteurs lui en aient donné le nom.

Quelquefois les membres de la période ſont compoſés d'autres parties, qu'on appelle *inciſes*. Les inciſes ſervent à nourrir, à fortifier, à étendre la penſée : *Dieu tire*, quand il le veut, *des tréſors de ſa Providence les grandes ames*, &c. *Quand il le veut* eſt un inciſe. Il ſuffit d'en avoir la notion : & tous les préceptes que l'on entaſſe ſur cette partie ſont une dépenſe à pure perte.

Il en eſt de même des regles qui regardent les membres de la période. C'eſt aſſez qu'on ſache que s'ils ſont trop courts, ils n'auront point de conſiſtence ; que s'ils ſont trop longs, ils manqueront de mouvement ; que les chutes de chaque membre doivent être accompagnées de quelque agrément, & que celle du dernier membre doit en avoir plus que les autres ; enfin que les penſées doivent y être enchaſſées ſans gêne, & ſe ſuccéder de maniere que, dans la progreſſion, les dernieres ajoutent toujours quelque choſe à celles qui les précédent.

Le ſtyle périodique a deux avantages ſur le ſtyle coupé : le premier, qu'il eſt plus harmonieux : le ſecond, qu'il tient l'eſprit en ſuſpens. La période commencée, l'eſprit de l'auditeur s'engage, & eſt obligé de ſuivre l'orateur juſqu'au point ; ſans quoi, il perdroit le fruit de

tention qu'il a donnée aux premiers
›ts. Cette ſuſpenſion eſt très-agréable
'auditeur, elle le tient toujours éveillé
en haleine.

Le ſtyle coupé a plus de vivacité &
ıs d'éclat. On les emploie tous deux
ır-à-tour, ſuivant que la matiere l'exi-
. Selon Cicéron, c'eſt le ſtyle coupé
i doit être employé le plus ſouvent:
:que ſemper utendum eſt perpetuitate,
quaſi converſione verborum; ſed ſæpè
'penda membris minutioribus oratio eſt.
. variété néceſſaire en tout, l'eſt dans
diſcours plus qu'ailleurs. Il faut ſe dé-
r de la monotonie du ſtyle, *& ſavoir*
ſſer du grave au doux, du plaiſant au
ʼere.

CHAPITRE IX.

Des autres qualités du Style.

ON dit que le ſtyle eſt pur, ſain,
uni, ſerré, plein, ferme, doux,
é, coulant, ſec, lâche, dur, rabo-
ıx, &c. Seroit-il inutile à ceux pour
i nous travaillons de les aider à ſe
re des idées juſtes de ces différentes
alités du ſtyle?

Il eſt pur, quand il n'y a ni barba-
ne dans les mots, ni ſolécíſme dans

les tours ; quand tout y eſt dit comme il doit l'être par ceux qui parlent bien ; quand il eſt correct ſans pédanterie.

Il eſt ſain, quand il n'a ni plus ni moins que le néceſſaire ; quand il reſſemble à ces corps bien conſtitués qui ne ſont ni maigres, ni gras, qui n'ont de chair que ce qu'il en faut, pour avoir l'air de ſanté, & pour exercer leurs fonctions librement, aiſément & long-tems.

Il eſt uni, quand il n'a qu'une couleur, ou qu'il n'eſt varié que par des nuances inſenſibles, ſans figures, ſans termes, ſans penſées remarquables, ou qui ſemblent ſortir du texte : *Intexto veſtibus colore.*

Il eſt plein & ſerré, quand les penſées ſe ſuivent & ſe touchent, ſans s'étendre ni ſe délayer ; qu'elles ſe preſſent comme pour fortifier les rangs.

Il eſt fermé, fort, auſtere, quand le fond des penſées eſt ſolide, pris dans le bon ſens ; que les expreſſions ſont juſtes ſans être polies, les tours naturels ſans paroître choiſis, les liaiſons négligées, & plutôt dans les penſées que dans le ſtyle.

Il eſt dur, raboteux, lorſque les penſées ne naiſſent point les unes des autres ; qu'elles ſe choquent ou s'écar-

tent par la ſuppreſſion des idées intermédiaires; que les métaphores ſont dures & fréquentes ; que les membres des périodes ſont jetés plutôt que placés ; enfin quand les membres ſont rompus trop ſouvent, & que l'oreille eſt bleſſée par le défaut d'harmonie.

Il eſt lâche, traînant, lourd, quand il y a plus de mots qu'il n'en faut pour les penſées ; quand les mêmes idées ſont repréſentées avec des accroiſſemens trop peu ſenſibles ; quand on dit tout ce qui peut être entendu ſans être dit ; en un mot quand on paroît ſe défier de la pénétration du lecteur.

Il eſt vif au contraire, quand on ne préſente que le juſte néceſſaire ; qu'on ſupprime l'utile ; & qu'aux idées neuves, on joint des termes inattendus.

Il eſt fin, quand à des idées recherchées & choiſies, on joint une expreſſion ſimple & familiere. Il eſt rafiné, quand à des idées ordinaires, on joint une expreſſion recherchée.

Il eſt enflé, quand les expreſſions ſont plus grandes que les idées ; ou les idées plus grandes que les choſes.

Il eſt élégant, quand il dit clairement, aiſément, & ſur-tout briévement ce qui qui doit être dit, avec le mot propre, & le tour unique.

Il eſt brillant, fleuri, quand il abonde en images, en figures, en nombres aiſés à remarquer, comme ceux de la gradation, de l'énumération, de la répétition, de l'antitheſe, &c.

Les Ecrivains fameux réuniſſent plus ou moins de ces qualités dans leur ſtyle. Il n'en eſt point qui les réuniſſe toutes & dans tous les cas, ni qui ne péche en tombant dans le défaut voiſin de la qualité éminente qu'il poſſede, dont il prend ſouvent l'excès pour une vertu. Tel qui viſe au grand, devient giganteſque : tel autre veut être uni & ſimple, qui eſt foible & ſans nerf : celui-ci veut être concis, il eſt obſcur : celui qui craint le danger, échoue contre le rivage. Les plus parfaits ſont ceux qui, comme en morale, ont le plus de beautés & le moins de défauts.

En général, pour parvenir à la perfection du ſtyle, il faut en écrivant ſe propoſer trois choſes : la premiere, d'employer le moins de mots qu'il eſt poſſible, ſans faire tort à la clarté. Plus la route qui mene l'eſprit à ſon objet eſt courte & libre, plus il eſt ſatisfait. Toutefois le diſcours n'eſt jamais trop long, quand l'auditeur ſent qu'on n'a pas pu être plus court ; mais il faut qu'il le ſente.

Le second point à observer est de tâcher de placer les idées selon leur degré d'importance & d'intérêt, les plus intéressantes d'abord; (elles sont toujours les principales dans l'ordre oratoire) & les accessoires ensuite, selon le degré d'intérêt qu'elles portent. Cet ordre ne s'accorde pas toujours aisément avec l'ordre métaphysique, ni avec l'ordre grammatical des idées, sur-tout dans notre langue; autre chose est de parler en orateur, & autre chose de parler en grammairien. Mais quand l'orateur est bien plein & bien pénétré de sa pensée & de son sujet, le génie trouve des moyens dans les langues les plus rebelles: *fit via vi.* Ce n'est pas même une violence: Qu'on demande à Racine, à Moliere, à la Fontaine, à Fléchier, à Fénelon, comment ils ont su rendre notre langue douce. Paroît-il qu'elle leur ait jamais résisté?

Le troisieme point est de suivre toujours le fil droit de sa matiere, de faire sortir ses idées les unes des autres. Si le sujet est fécond, si l'orateur le possede à fond, s'il l'a bien pris, tout doit sortir de la même tige, branches, feuilles, fleurs & fruits. De ces trois points observés résultent la force, la chaleur, la vérité, la naïveté, & tout ce qui

fait la perfection du style. *Voyez le Traité de la Const. Orat.*

CHAPITRE X.

Exemple du style brillant & fleuri, ou Examen de l'Oraison funebre de M. de Turenne par M. Fléchier.

ON a observé & dit plus d'une fois, que la plupart des préceptes d'Eloquence étoient d'une médiocre utilité à ceux qui veulent devenir orateurs. Peut-être en trouveroit-on la raison dans l'insuffisance des exemples, tels qu'on les donne. On définit une figure, on cite pour modele un trait de quelque orateur célebre, ancien ou moderne : cela peut suffire pour donner une idée de la chose qu'on définit ; mais cela ne suffit pas pour faire connoître l'art, qui tient plus à la liaison & aux rapports des parties qu'aux parties elles-mêmes. Il faut suivre l'orateur dans un sujet, examiner sous quel point de vue il le saisit, comment il le coupe, comment il le développe, comment il l'habille, comment il le pare ; en un mot, ce que le génie, le goût, l'oreille ont produit ou de concert, ou séparément, dans le sujet traité ; & quel parti l'orateur a pris quand les intérêts de

ces différentes facultés se sont trouvés opposés. C'est ce que je me propose de faire dans l'examen de l'Oraison funebre de M. de Turenne par M. Fléchier. On sait que cet Orateur a excellé dans le genre fleuri : il pourra servir ici d'exemple.

Le discours fleuri n'est pas celui où tous les mots seroient autant de fleurs. C'est, selon la description que nous en donne Denys d'Halicarnasse, celui dont le style est léger & rapide, dont les mots se poussent & s'attirent mutuellement par des liaisons douces & par une certaine mélodie qui les unit & semble n'en faire qu'un mot. Le même Rhéteur le compare à une eau vive & limpide, qui coule sans cesse, & toujours avec la même facilité; à un tissu de soie, varié de nuances délicates; à un tableau brillant dont les couleurs sont fondues, mêlées, contrastées avec intelligence. Toutes les expressions qui y sont employées sont polies, sonores, revêtues de graces, & parées d'une certaine fraîcheur de jeunesse : tout y est mesuré, compassé. Les membres des périodes se lient sans se mêler, s'accordent sans se confondre, se graduent pour tomber au gré de celui qui écoute : leurs finales nombreuses & variées sont préparées de loin & amenées comme par degrés. Les pé-

riodes elles-mêmes ſemblent ſortir du texte pour être plus apparentes & avoir plus d'effet. Là on ne rencontrera point de mots ou de figures ſurannées, rien de lourd, de dur, de traînant : tout eſt délicat, fin, gracieux, brillant, tout eſt fait pour flatter l'oreille & pour ſéduire l'eſprit. Paſſons à l'exemple.

Le ſujet s'annonce par le titre ſeul : c'eſt l'éloge de M. de Turenne. C'étoit un héros, un guerrier fameux par ſes victoires : voilà le tronc d'où doivent ſortir toutes les branches du diſcours. Quelle eſt la diviſion ?

La vie de tout homme n'eſt qu'une ſuite de combats ; les Chrétiens le ſavent, le Sage l'a dit. Celle d'un grand homme doit donc être une ſuite de victoires. M. de Turenne a triomphé *des ennemis de l'Etat par ſa valeur*, premiere branche de diviſion ; *des paſſions de l'ame par ſa ſageſſe*, ſeconde branche ; *des erreurs & des vanités du ſiecle par ſa piété*, troiſieme branche. Cette diviſion eſt juſte : on ſent bien que toutes les actions d'un héros, vraiment chrétien, peuvent être rapportées à ces trois points, & qu'elles doivent ſortir de ces trois branches comme autant de fruits. Voilà donc le fil qui doit conduire & l'orateur & l'auditeur dans la ſuite du diſcours. Il pourra ſe

faire ; que quelquefois ces différentes parties rentrent un peu les unes dans les autres, à cause de la nature du sujet, & parce que les actions des hommes vertueux, ne peuvent être séparées de leurs principes, qui sont toujours à-peu-près les mêmes ; l'Orateur en avertit, & se justifie d'avance par une raison ingénieuse, qu'il a mieux aimé tirer d'une circonstance qui tient au sentiment, que de sa vraie cause : » Si j'interromps cet
» ordre de mon discours, pardonnez un 140.
» peu de confusion dans un sujet qui nous » a donné tant de troubles. (*a*)

Exorde. Tout orateur qui commence doit prendre ses auditeurs au point où ils sont, pour les mener au but qu'il se propose. On sait l'effet que produisit sur les esprits, dans toute la France, la mort de M. de Turenne. L'Orateur habile, favorisé d'ailleurs par l'appareil même de la cérémonie lugubre, se remet au moment où l'on apprit cette triste nouvelle quelques mois auparavant, & d'une voix basse & demi-plaintive, il prononce les premiers mots de son texte :
Comment est mort cet homme puissant 133.
qui sauvoit le peuple d'Israël ? » Quomodò

(*a*) Nous mettons en marge les chiffres qui marquent les pages de l'édition que nous avons suivie, & qui est celle de 1734, chez Desaint & Saillant.

» cecidit potens qui salvum faciebat po-
» pulum Israël. « Un orateur moins habile auroit traduit, avec plus de justesse sans doute : *Comment a pu mourir*, d'autant plus que M. Fléchier ne dit pas lui-même ce qu'il veut dire ; car *comment est mort* signifie *de quelle maniere est mort* ; or ce n'est point la pensée de M. Fléchier. Il l'a bien vu ; mais l'expression qu'il a préférée étoit plus triste, plus lugubre, plus propre à la déclamation, & il s'est déterminé en faveur de l'oreille, & du plus grand effet.

Après un pareil début, l'Orateur abbatu de douleur ne pouvoit commencer que par le style le plus simple : » Je ne
» puis, Messieurs, vous donner d'abord
» une plus haute idée du triste sujet,
» dont je viens vous entretenir, qu'en
» recueillant ces termes nobles & ex-
» pressifs, dont l'Ecriture Sainte se sert
» pour louer la vie, & pour déplorer
» la mort du sage & vaillant Machabée. « La période commence du ton le plus modeste ; mais elle se fortifie peu à peu, & se renfle par degré jusqu'à la fin. Une oreille excessivement délicate pourroit être blessée de la répétition du mot *dont* dans une même phrase & en commençant ; peut-être que l'Orateur l'a senti, & que tout bien examiné, il a préféré en-

core cette négligence légere à un tour qui eût été moins naturel. On pourroit obſerver encore que *recueillir* eſt impropre : ce mot ſignifie *ramaſſer en prenant çà & là* : mais 1°. le mot eſt beau, ſonore & plaît aſſez à l'oreille pour faire diſparoître ce qu'il peut avoir d'impropriété. 2°. On répond, que la plupart des mots qui ont de l'éclat, ont auſſi un certain degré d'impropriété, qui en fait preſque le ſel : ce ſont des demi-métaphores, que les anciens nommoient *catachreſes*, c'eſt-à-dire, *abus* ; nous les appellons *expreſſions louches*, quand cet abus n'eſt point accompagné de quelque grace, & *expreſſions hardies*, quand il a quelque choſe qui plaît à l'eſprit & qui le réveille : nous n'avons fait la critique que pour avoir lieu de placer l'obſervation.

» Cet homme, | qui portoit la gloire » de ſa Nation | juſqu'aux extrêmités de » la terre | qui couvroit ſon camp du » bouclier | & forçoit celui de l'ennemi » avec l'épée | qui donnoit à des rois » ligués contre lui | des déplaiſirs » mortels | & réjouiſſoit Jacob par ſes » vertus & par ſes exploits | dont la mé» moire doit être éternelle. | On ſent que l'Orateur s'éleve de plus en plus, & qu'il prend des forces ; la couleur du ſtyle ſe

décide. Il y a des figures nobles : l'hyperbole, *portoit la gloire jusqu'aux extrêmités de la terre* : des images vives, *couvroit son camp du bouclier* : des antitheses, *forçoit celui des ennemis avec l'épée, désolbit les rois ligués, réjouissoit Jacob*. Mais ce qui caractérise ici sur-tout l'orateur, c'est l'abondance des pensées, *copia rerum*, jointe à la distribution des des nombres ou repos, marqués chacun par des chutes ou cadences, plus ou moins sensibles. Nous les avons séparés pour mieux marquer la coupe des idées & des objets, aussi bien que les repos de l'oreille & ceux de la respiration. J'observerai que l'Orateur eût terminé sa période au mot *exploits*, s'il n'eût senti que la progression du nombre n'étoit pas remplie : *dont la mémoire étoit éternelle*, est une chute finale, plus douce que forte, & dont il semble que l'oreille avoit plus besoin que l'esprit. Au reste, elle convient à un exorde modeste par essence, beaucoup mieux qu'une chute plus ferme ou plus vigoureuse. Le même art reparoîtra plus sensiblement encore dans la période suivante, où l'Orateur continue le portrait de Machabée; mais avec des traits plus hardis, parce qu'il s'affermit lui-même, & que son feu s'allume.

» Cet homme qui défendoit les villes

» de Juda | qui domptoit l'orgueil des
» enfans d'Ammon & d'Esaü |, qui re-
» venoit chargé des dépouilles de Sama-
» rie | après avoir brûlé sur leurs pro-
» pres autels | les Dieux des nations étran-
» geres | cet homme que Dieu avoit mis
» autour d'Israël | comme un mur d'ai-
» rain | où se briserent tant de fois toutes
» les forces de l'Asie | & qui, après avoir
» défait de nombreuses armées | dé-
» concerté les plus fiers & les plus
» habiles généraux des rois de Syrie |
» venoit tous les ans | comme les Is-
» raélites | réparer avec ses mains
» triomphantes | les ruines du Sanctuaire |
» & ne vouloit d'autre récompense des
» services | qu'il rendoit à sa patrie | que
» l'honneur de l'avoir servie.

Nous continuons de marquer les nombres pour la facilité des commençans. On les voit majestueux & croissans jusqu'au mot *Syrie*. Il en vient ensuite deux petits qui en attirent un troisieme très-brillant; après lequel il en arrive trois qui décroissent peu à peu, & qui prennent le ton modeste de la pensée & des mots. Outre les nombres, il y a à observer dans la premiere partie de cette période l'érudition orientale, qui a toujours beaucoup d'éclat dans la chaire: les mots, qui sont longs & sonores, les

figures, qui sont brillantes : c'est le style sublime, qui contient des images riches, & de grandes idées revêtues d'expressions qui leur ressemblent. Mais à ce grand éclat succede un sentiment sublime, qui devoit s'exprimer dans les termes les plus simples : *Il ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.* Il y a ici un petit jeu de mots, *services* & *servie* qui paroît une négligence du style simple, & qui fait une grace de plus. Il n'est pas besoin d'avertir que tout ce portrait est allégorique, & qu'on y reconnoît M. de Turenne d'un bout à l'autre : c'est, pour ainsi dire, de l'antique peint d'après le moderne.

Après le portrait du héros vient l'annonce de l'événement fatal ; mais cette annonce est oratoire, & presque poëtique. Le récit historique fait connoître l'objet ; le récit oratoire le fait sentir ; le récit poëtique le fait voir. » Ce vaillant » homme poussant enfin | avec un cou» rage invincible | les ennemis qu'il avoit » réduits à une fuite honteuse | reçut le » coup mortel. | « Un historien se fût arrêté là : tout est dit. Mais l'Orateur ajoute, » & demeure comme enseveli » dans son triomphe. « L'Eloquence vouloit que cet événement qui concerne un

héros & une nation entiere, fût revêtu d'une maniere éclatante, & que l'esprit frappé une seconde fois par la même idée, demeurât lui-même étonné du second coup. *Demeure*, *enseveli*, *triomphe*, sont des expressions pittoresques & musicales : on se doute bien que le repos sur une image si vive, & sur une finale si belle, fut plus long qu'à l'ordinaire : le sentiment l'exige. Tout ce qui suit n'est pas moins riche.

» Au premier bruit de ce funeste acci-
» dent | toutes les villes de Judée furent
» émues ; | des ruisseaux de larmes | cou-
» lerent des yeux de tous leurs habitans | ;
» ils furent quelque tems saisis | muets |
» immobiles | « Nombres entrecoupés. On peut remarquer dans la période suivante, outre les nombres, la quantité des principales syllabes, qui contribuent singuliérement à l'expression par l'harmonie : Un effort de douleur | rompant enfin | ce long & morne silence | d'une voix entrecoupée de sanglots | que formoient dans leurs cœurs | la tristesse | la pitié | la crainte | ils s'écrierent : » Com-
» ment est mort | cet homme puissant |
» qui sauvoit Israël | « Ceux qui ne peuvent concevoir ce que c'est que la magie des nombres & de l'harmonie peuvent la voir à découvert dans cette période,

qui semble sortir avec effort, se traîner, tomber, se relever, enfin arriver avec peine jusqu'à l'exclamation qui la termine, & que l'auditeur attend après une si longue suspension. Je ne connois d'harmonie aussi marquée dans nos excellens poëtes que celle de ces vers de la Fontaine :

Un pauvre Bucheron | tout couvert de ramée, |
Sous le faix du fagot | aussi bien que des ans, |
Gemissant & courbé | marchoit à pas pesans, |
Et tâchoit de gagner | sa chaumine enfumée. |

Je marque ici les nombres comme dans notre Orateur, pour faire observer qu'ils sont tous égaux dans la versification réguliere, & qu'ils sont variés dans la prose. (*a*) C'est cette variété qui cache l'art des nombres dans l'Oraison; mais l'art n'y est que plus fin, plus délicat, plus séduisant.

Après cette exclamation de douleur, l'Orateur peut s'abandonner sans retenue au sentiment qui a éclaté; toutes ses idées, toutes ses expressions peuvent prendre le ton de l'enthousiasme qui le
136. possede : » A ces cris | Jérusalem redou-
» bla ses pleurs | les voûtes du temple
» s'ébranlerent | le Jourdain se troubla |

(*a*) Voyez Quint. L. IX. c. 4.

» & tous ses rivages retentirent du son » de ces lugubres paroles : Comment » est mort cet homme puissant qui sau» voit le peuple d'Israël ! « On sent ici pourquoi M. Fléchier a traduit son texte plutôt en orateur qu'en interprête. Quelques Critiques séveres ont voulu blâmer cette expression : *le Jourdain se troubla*, comme poëtique & trop hardie, sur-tout dans la douleur. Mais il faut distinguer la douleur qui éclate, de la douleur qui se plaint ou qui gémit. Quand elle éclate, nulle expression n'est trop forte, ni trop hardie pour elle, non plus que pour les autres passions. Elle peut, dans l'oraison même, être aussi hardie qu'elle l'est dans la poésie : parce qu'alors c'est la nature qui parle seule, & que la nature n'a point deux façons de parler, l'une en vers, l'autre en prose.

Ni l'Orateur ni l'Auditeur ne pouvoient soutenir plus long-tems un ton si élevé & si fort : l'Orateur descend pour se reposer dans des idées plus ordinaires, qui ne demandent à l'ame qu'une partie de son attention, tandis que l'autre partie semble gouter encore & savourer, pour ainsi dire, les grandes choses dont elle a été remplie. » Chrétiens, qu'une triste » cérémonie assemble en ce lieu, ne rap» pellez-vous pas en votre mémoire ce

» que vous avez vu, ce que vous avez » ſenti il y a cinq mois : ne vous reconnoiſſez-vous pas dans l'affliction que » j'ai décrite ? Et ne mettez-vous pas » dans votre eſprit à la place du héros » dont parle l'Ecriture, celui dont je » viens de parler ? La vertu & le malheur » de l'un & de l'autre ſont ſemblables, » & il ne manque aujourd'hui à ce der» nier, qu'un éloge digne de lui. « Tout le mérite de ces morceaux qui ſont dans le ſtyle ſimple ou médiocre, eſt d'être clairs, purs & bien placés, comme l'eſt celui-ci, par les raiſons que nous avons dites.

» Quel ſujet peut inſpirer des ſenti» mens plus juſtes & plus touchans, » qu'une mort ſoudaine & ſurprenante » qui a ſuſpendu le cours de nos victoi» res, & rompu les plus douces eſpé» rances de la paix ? « On dit ordinairement *rompre la paix*, & non *rompre les eſpérances* : peut-être eſt-ce l'idée de *paix* qui a amené celle de *rompre* : c'eſt une figure de mot plutôt qu'une faute.

138. » Puiſſances ennemies de la France, » vous vivez.... Cette apoſtrophe eſt brillante & ſonore ; mais *vous vivez* ne peut convenir avec *Puiſſances*, qui ſignifie ici les Etats ligués contre la France, & non la perſonne des Souverains, qui gouvernent ces Etats. » Puiſſiez-vous...

» dans l'abondance de vos larmes étein-
» dre les feux d'une guerre que vous
» avez malheureusement allumée ! «
Cette image ne semble pas juste : le littéral joue avec le figuré ; ce n'est point avec les larmes qu'on éteint le feu de la guerre ; la pensée est vraie, l'expression est fausse. Cependant nos bons Auteurs se sont quelquefois permis ces licences :

Racine a dit :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai ;

& la Fontaine dans l'exemple que nous venons de citer,

Sous le poids du fagot aussi bien que des ans.

» Mais vous vivez, & je plains en
» cette chaire un sage & vertueux Ca-
» pitaine, dont les intentions étoient
» pures, & dont la vertu sembloit mé-
» riter une vie plus longue & plus éten-
» due. « Il est évident qu'*étendue* est inutile au sens, & qu'il n'est là que pour rendre la chute finale plus nombreuse, & plus imitative. (*a*)

» Si je ne puis raconter tant d'actions,
» je les découvrirai dans leurs principes. «

(*a*) Apud Asiaticos maximè, numero servientes; inculcata reperias inania verba, quasi complementa numerorum. *Or.* 69.

Peut-être M. Fléchier a-t-il voulu dire : *j'en découvrirai au moins les principes*; cela fait un sens : mais ce que dit M. Fléchier en fait un aussi, *je les découvrirai dans les vertus qui en furent les principes.*

140. *Premiere Partie.* » N'attendez-pas, Messieurs, que je suive la coutume des » orateurs, & que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. « L'Orateur s'insinue par le style simple, qui en tout genre est le style de la persuasion. Il commence d'un ton bas pour paroître s'élever plus haut dans la suite.

» Si sa vie avoit moins d'éclat, je » m'arrêterois sur la grandeur & la no» blesse de sa maison ; & si son portrait » étoit moins beau, je produirois ici ceux » de ses aïeux. « Le goût dominant de l'Orateur est celui de l'antithese, figure plus brillante qu'elle n'est riche. Ce qui la fait briller est, 1°. l'opposition des deux termes qui étincelent dans le choc : 2°. la symétrie des intervalles ou des nombres, qui figurent plus sensiblement lorsqu'il y a contraste dans les idées. (a)

(a) Antitheta numerum oratorium necessitate ipsâ efficiunt.... Efficit numerum ipsa concinnitas.

Cicéron se cite lui-même pour exemple : *Conferte hanc pacem cum illo bello : hujus prætoris adventum cum*

» Mais la gloire de ses actions efface » celle de sa naissance : & la moindre » louange qu'on peut lui donner, c'est » d'être sorti de l'ancienne & illustre » maison de la Tour-d'Auvergne, qui a » mêlé son sang à celui des Rois & des » Empereurs, qui a donné des maîtres » à l'Aquitaine, des Princesses à toutes » les Cours de l'Europe, & des Reines » même à la France. « Dans cette énumération bruyante des noms les plus augustes, l'Orateur trace rapidement la généalogie de son héros, & il ne s'en sert que comme du plus bas degré d'où il puisse partir pour faire convenablement son éloge; *la moindre louange qu'on peut lui donner.* Ne falloit-il pas qu'*on puisse* ?

» Mais que dis-je ? Il ne faut pas l'en » louer ici, il faut l'en plaindre ». Transition heureuse, en ce qu'elle naît de la pensée précédente, dont elle n'est que le revers.

» Quelque glorieuse que fût la source » dont il sortoit, l'hérésie des derniers » tems l'avoit infectée. Il recevoit avec ce » beau sang des principes d'erreur & de

---

illius imperatoris victoria : hujus cohortem impuram cum illius exercitu invicto, hujus libidines cum illius continentia : ab illo qui cepit, conditas, ab hoc qui constitutas accepit captas ductis Syracusas. Ergo & hi numeri sint cogniti. *Orat.* 50.

» mensonge, & parmi ses exemples do-
» mestiques, il trouvoit celui d'ignorer &
» de combattre la vérité». L'élégance fait le principal mérite de cette introduction à la premiere partie ; tout y est clair, serré, nettement & distinctement présenté. Si nous observions sur chaque morceau tout ce qui peut y être remarqué, nous ne finirions pas. Il nous suffit de mettre les jeunes gens sur la voie, de faire les remarques qu'ils ne feroient pas, ou qui peuvent les avertir d'en faire d'autres. Dans le morceau qui suit, par exemple, nous tâcherons de faire sentir l'ordre que l'Orateur doit mettre dans ses idées. Comme l'auditeur doit être toujours la boussole de l'Orateur, & que celui qui écoute attentivement, est comme l'interrogateur muet de celui qui parle, la premiere idée que celui-ci doit présenter, doit toujours être celle qui est la premiere attendue.

Par exemple, l'audieur veut savoir ici *à quel âge M. de Turenne entra au service?*
142. » Avant sa quatorzieme année, il com-
» mença de porter les armes». *A quoi se passa son enfance?* « Des sieges & des
» combats servirent d'exercice à son en-
» fance, & ses premiers divertissemens
» furent des victoires». *Quel fut son maître?* « Sous la discipline du Prince d'O-

»range, ſon oncle maternel, il apprit
»l'art de la guerre en qualité de ſimple
»ſoldat». *Avec une telle naiſſance ?* «Ni
»l'orgueil, ni la pareſſe ne l'éloignerent
»d'aucun des emplois, où la peine & l'o-
»béiſſance ſont attachées». *Que fit-il ?*
»On le vit.... *ne refuſer* aucune fatigue,
»& *ne craindre* aucun péril; *faire par hon-
»neur* ce que les autres faiſoient par né-
»ceſſité, & *ne ſe diſtinguer* d'eux, &c.
»*Ainſi commençoit* une vie, &c.». Pour
ſentir l'effet de cet arrangement des idées,
on peut eſſayer d'y en ſubſtituer un au-
tre (*a*).

»Ainſi commençoit une vie dont les 143.
»ſuites devoient être ſi glorieuſes; ſem-
»blables à ces fleuves qui s'étendent à
»meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource,
»& qui portent enfin, par-tout où ils cou-
»lent, la commodité & l'abondance».
Quoique cette comparaiſon ne ſoit que
l'image *des ſuites glorieuſes*; cependant
comme l'auditeur l'attribue naturellement
au héros qu'on célebre, il lui ſemble
qu'elle ne convient point à un guerrier:
on peut ajouter qu'elle eſt commune, &
preſque uſée.

»Ce fut alors que ſon eſprit & ſon

(*a*) Voyez ci-après le Traité de la Conſtruction Oratoire.

»cœur agirent dans toute leur étendue».
Cette propoſition générale ſert de baſe aux détails qui vont ſuivre dans une énumération qui, par elle-même & par le contraſte de ſes parties, marque les nombres, peut-être avec trop d'éclat :

145. »Soit qu'il fallût préparer les affaires,
» ou les décider;
» chercher la victoire avec ardeur,
» ou l'attendre avec patience.
» Soit qu'il fallût
» prévenir les deſſeins des ennemis
» par la hardieſſe,
» ou diſſiper les craintes & les jalouſies
» des alliés
» par la prudence;
» ſoit qu'il fallût ſe modérer
» dans les proſpérités,
» ou ſe ſoutenir
» dans les malheurs de la guerre,
ſon ame fut toujours égale.
» Il ne fit que changer de vertus
» quand la fortune changeoit de face :
» heureux ſans orgueil,
» maheureux avec dignité.

Le reſte de la période, après des nombres ſi frappés devoit pour la variété & pour déguiſer un peu l'art qui commençoit à rougir, marcher avec plus de liberté, & avoir l'air de ſe répandre, plutôt que d'être contraint : « & preſque
»auſſi

» auſſi admirable, lorſqu'avec jugement
» & avec fierté, il ſauvoit le reſte des
» troupes battues à Mariendal, que lorſ-
» qu'il battoit lui-même les impériaux &
» les Bavarois, & qu'avec des troupes
» triomphantes, il forçoit toute l'Allema-
» gne à demander la paix à la France ».
Les repos y ſont, & par conſéquent les nombres, auſſi-bien que dans ce qui précede ; mais ils ſont plus enveloppés, parce que l'antitheſe & le contraſte des idées y ſont moins ſenſibles.

M. Fléchier va toucher un endroit délicat. M. de Turenne s'étoit oublié, & avoit paſſé dans le parti du Prince de Condé contre le Roi. L'Orateur, dont la plus eſſentielle qualité eſt de paroître toujours vrai, ne pouvoit ſe diſpenſer de faire mention de cette faute. Il faut obſerver l'art avec lequel il fait cet aveu. Il nous préſente d'abord les jugemens de Dieu dont la raiſon eſt impénétrable (*a*) : (un poëte eût accuſé une fatalité aveugle) c'étoit un tems malheureux, où les plus ſages pouvoient tomber dans l'erreur. « Souvenez-vous, Meſſieurs, de ce 146.
» tems de déſordre & de trouble, où l'eſ-

(*a*) *Fatalis quædam calamitas incidiſſe videtur, & improvidas hominum mentes occupaviſſe, ut nemo mirari debeat humana conſilia divinâ neceſſitate eſſe ſuperata.* Pro Ligario, 6.

»prit ténébreux de discorde confondoit le »droit avec la passion, le devoir avec »l'intérêt, la bonne cause avec la mau»vaise, où les astres les plus brillans »souffrirent presque tous quelque éclipse, »& les plus fidelles sujets, se virent en»traînés, malgré eux, par le torrent des »partis, comme ces pilotes qui se trou»vant surpris de l'orage en pleine mer, »sont contraints de quitter la route qu'ils »veulent tenir, & de s'abandonner pour »un tems au gré des vents & de la tem»pête (*a*). Telle est la justice de Dieu, »telle est l'infirmité des hommes».

Voici comme Cicéron a traité le même sujet dans son Oraison pour Marcellus : *Diversæ voluntates civium fuerunt, distractæque sententiæ. Non enim consiliis solùm & studiis, sed armis etiam & castris dissidebamus. Erat autem obscuritas quædam, erat certamen inter clarissimos duces; multi dubitabant, quid optimum esset; multi, quid sibi expediret; multi, quid deceret; nonnulli etiam, quid liceret. Perfuncta est Respublica hoc misero fatalique bello : vicit is qui non fortunâ inflammaret odium suum, sed bonitate leniret....*

(*a*) Il semble que M. Fléchier a eu en vue la pensée de Cicéron, parlant de Ligarius : *Tempestate abreptus est;* mais Cicéron ne dit qu'un mot, M. Fléchier fait un tableau.

ɔit dit un peu plus haut : *Omnes qui ad illa arma, fato ſumus neſcio Reipublicæ miſero funeſtoque compulſi, liquâ culpâ tenemur erroris humani, ere certè liberati ſumus.* Je laiſſe au : Lecteur de comparer dans les dé-'élocution de Cicéron avec celle de léchier. Je l'avertis ſeulement que le de l'un étoit l'éloge de Céſar, & :elui de l'autre étoit l'éloge du cou- : ainſi Cicéron ne pouvoit louer que r, & excuſer Marcellus : M. Fléchier oit louer en même tems & excuſer e Turenne : « Mais le Sage revient ment à ſoi, & il y a dans la Poli-ıe comme dans la Religion, une eſ-e de pénitence plus glorieuſe que ıocence même, qui répare avanta-ſement un peu de fragilité par des tus extraordinaires, & par une fer-r continuelle ». L'art de l'Orateur a er avantage pour l'éloge de ſon hé-de ce qui auroit dû en diminuer la e.

ii la licence fut reprimée ; ſi les hai- 150.
publiques & particulieres furent aſ-pies ; ſi les loix reprirent leur an-ıne vigueur ; ſi l'ordre & le repos fu-t rétablis dans les villes & dans les vinces ; ſi les membres furent heu-ſement réunis à leur chef ; c'eſt à lui,

»France, que tu le dois ». La ſuſpenſion de l'eſprit par une ſuite de propoſitions toutes conditionnelles, *ſi*; la gradation des idéés; le roulement continu des nombres, qui ſe précipitent vers une finale commune qu'on ſent qui les attire, enfin l'éruption ſubite de l'apoſtrophe, qui donne à l'eſprit une ſecouſſe inattendue, tout cela réuni, eſt bien capable de donner grande idée de l'art Oratoire, & bonne opinion de la langue, & des oreilles françoiſes.

L'Orateur ſe reprend, & le contraſte des penſées amene celui des nombres: »Je me trompe, c'eſt à Dieu, qui tire, »quand il veut, des tréſors de ſa Provi»dence, ces grandes ames qu'il a choi»ſies, comme des inſtrumens viſibles de »ſa puiſſance, pour faire naître du ſein »des tempêtes le calme & la tranquillité »publique, pour relever les Etats de leurs »ruines, & réconcilier, quand ſa juſtice »eſt ſatisfaite, les Peuples avec les Sou»verains». Quelle richeſſe, quelle magnificence!

»Son courage qui n'agiſſoit qu'avec »peine dans les malheurs de ſa Patrie, »ſembla s'échauffer dans les guerres »étrangeres, & l'on vit redoubler ſa va»leur». Ce mot fait naître une définition oratoire de la valeur. L'Orateur dit d'a-

bord ce que la valeur n'eſt point: c'eſt une définition par les contraires: « N'en-»tendez pas par ce mot, Meſſieurs, une »hardieſſe vaine, indiſcrete, emportée, »qui cherche le danger pour le danger »même; qui s'expoſe ſans fruit, & qui »n'a pour but que la réputation & les »vains applaudiſſemens des hommes». C'eſt la valeur du Soldat, & non celle du Capitaine. « Je parle d'une hardieſſe »ſage & réglée, qui s'anime à la vue des »ennemis; qui dans le péril même pour-»voit à tout, & prend tous ſes avanta-»ges, mais qui ſe meſure avec ſes forces; »qui entreprend les choſes difficiles, & »ne tente pas les impoſſibles; qui n'a-»bandonne rien au haſard de ce qui peut »être conduit par la vertu; capable en-»fin de tout oſer, quand le conſeil eſt »inutile, & prêt à mourir dans la vic-»toire, ou à ſurvivre à ſon malheur, en »accompliſſant ſes devoirs». Ce brillant morceau n'eſt qu'un lieu commun. On dit quelquefois par mépris, *ce diſcours n'eſt rempli que de lieux communs*, on veut dire alors *de choſes communes*. Les lieux communs entrent néceſſairement dans tout diſcours quel qu'il ſoit, & ils y produiſent les plus grands effets, quand ils ſont traités par des hommes de génie. On a obſervé que c'étoit le mot de *prudence*

& non celui de *vertu* qu'il falloit opposer au *hasard*. L'Orateur l'a senti aussi-bien que ses critiques ; mais outre qu'il y a quelquefois de la grace à laisser un peu de vague dans les idées que l'Auditeur peut déterminer lui-même aisément, le mot *vertu* est plus ferme à l'oreille, & pouvoit être nécessaire pour soutenir la période après les trois finales féminines, *avantages*, *forces*, *impossibles*, qui le précedent. « J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet : » ce grand nombre d'actions dont je dois » parler m'embarrasse ». *M'embarrasse* est trop foible après *succombe*, M. Fléchier pouvoit dire *m'accable*.

» Il cherchoit à soumettre les ennemis, » non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire ; se défendre » sans offenser, & réduire au droit & à » la justice, ceux à qui il étoit obligé, par » devoir, de faire violence ». *Détruire* eût été plus juste ; mais peut-être moins vif. Tout ce petit article, étincelant plutôt que brillant, est au-dessous de la dignité du sujet.

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.

NOus n'avons rien dit jusqu'ici des qualités logiques du discours de M. Fléchier, & nous n'en dirons pas davantage ci-après. Notre objet est le style. Que dans un discours les pensées soient claires & justes, ce n'est pas encore un mérite, ce n'est qu'un défaut évité. Il en est de même de la disposition des matieres dans chaque partie; c'est l'affaire du jugement, du bon sens, du coup-d'œil: ce n'est point là ce qui fait l'orateur. C'est l'abondance & la richesse des pensées, jointes à la force & à la grace des expressions. Le nom d'éloquence n'est que celui de l'élocution, nous l'avons dit. Ce n'est donc que sur cet objet que doit rouler notre examen.

Seconde Partie. Elle commence d'un ton grave & sententieux: « La valeur » n'est qu'une force aveugle & impétueu- » se, qui se trouble & se précipite, si elle » n'est éclairée & conduite par la probité » & par la prudence »; mais cette gravité n'est que dans la pensée, & nullement dans le style; le travail s'y fait sentir par la symétrie apprêtée des rapports

des deux adjectifs, avec les deux verbes, les deux participes, & les deux substatifs. Cela est maniéré. « Et le Capitaine » n'est pas accompli, s'il ne renferme en » soi l'homme de bien & l'homme sage. » Quelle discipline peut établir dans un » camp celui qui ne sait régler ni son es» prit ni sa conduite » ? L'interrogation n'est qu'une nouvelle configuration donnée à la pensée qui précede, & qui est toujours la même dans ces trois périodes. Cela s'appelle amplification.

» Il prenoit des mesures presque infail» bles, & pénétrant non-seulement ce » que les ennemis avoient fait; mais en» core ce qu'ils avoient dessein de faire, » il pouvoit être malheureux, mais il » n'étoit jamais surpris ». On peut bien *pénétrer* les desseins des ennemis; mais peut-on dire de même qu'on *pénetre* ce qui a été fait ?

» Telle enfin étoit son habileté, que » lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en » attribuer l'honneur qu'à la prudence; » & lorsqu'il étoit vainqueur, on ne pou» voit en imputer la faute qu'à la fortu» ne ». Cette pensée a déja été employée, même avec l'antithese comme ici : il y a une petite inexactitude grammaticale dans l'omission du *que*, avant *lorsqu'il étoit vainqueur*. L'Orateur a voulu éviter le cliquetis des *que*.

Pour mieux juger de la période que nous allons citer, nous en séparerons les incises par des *alinea.*

»Mais rien n'étoit si formidable,
»que de voir toute l'Allemagne,
»ce grand & vaste corps,
»composé de tant de peuples
»& de nations différentes,
»déployer tous ses étendarts,
»& marcher vers nos frontieres,
»pour nous accabler par la force,
»après nous avoir effrayés par la mul-
»titude.

Voilà les nombres ; ils sont assez apparens. On peut remarquer les chutes ou cadences qui terminent chacun de ces nombres, *formidables*, *Allemagne*, *vaste corps*, *différentes*, *étendarts*, *frontieres*, *multitude* : tous ces mots remplissent l'oreille & frappent l'imagination chacun à leur maniere. On peut remarquer de même la liaison & la marche soutenue des idées, leurs gradations, leur tendance à la chute commune & finale, enfin l'harmonie des sons avec les idées, du style avec la pensée : *ce grand & vaste corps, composé*, &c. Il y a peu d'antithese, malgré le goût dominant de l'Orateur.

»A ce colosse immense on oppose un
»seul homme,
»d'un courage ferme & assuré,

» d'une capacité étendue,
» d'une expérience consommée;
» qui soutînt la réputation,
» & qui ménageât les forces du royau-
» me;
» qui n'oubliât rien d'utile
» & de nécessaire,
» qui ne fît rien de superflu,
» qui sût selon les occasions,
» profiter de ses avantages
» ou se relever de ses pertes,
» qui fût tantôt le bouclier
» & tantôt l'épée de son pays,
» capable d'exécuter les ordres qu'il au-
» roit reçus,
» & de prendre conseil de lui-même dans
» les rencontres.

On sent la différence de l'harmonie dans ces deux morceaux : celui-ci est tout en antithese ; les pensées se serrent & se pressent pour concentrer leurs forces ; dans l'autre elles semblent s'étendre pour présenter un plus grand front.

» Car, Messieurs, qu'est-ce qu'une ar-» mée ? C'est un corps animé d'une infi-» nité de passions différentes, qu'un hom-» me habile fait mouvoir pour la défense » de la Patrie ; c'est une troupe d'hom-» mes armés, qui suivent aveuglément les » ordres d'un chef, dont ils ne savent pas » les intentions ; c'est une multitude d'a-

»mes pour la plupart viles & mercenai-»res, qui, sans songer à leur propre ré-»putation, travaillent à celle des Rois »& des Conquérans; c'est un assemblage »confus de libertins qu'il faut assujettir »à l'obéissance; de lâches, qu'il faut me-»ner au combat; de téméraires, qu'il »faut retenir; d'impatiens qu'il faut ac-»coutumer à la constance. Quelle pru-»dence ne faut-il pas pour conduire & »réunir en un seul intérêt public, tant »de vues & de volontés différentes? Com-»ment se faire craindre, sans se mettre »en danger d'être haï, & bien souvent »abandonné? Comment se faire aimer, »sans perdre un peu de l'autorité, & re-»lâcher de la discipline nécessaire»? L'O-raison paroît bien ici un grand fleuve, qui roule ses flots avec majesté. C'est l'amplification qui lui donne cette majesté, en présentant toujours le même objet sous des aspects différens. Chaque partie de cette brillante description est frappée par la répétition du verbe, qui la chasse & l'anime: *c'est un corps, c'est une troupe, c'est une multitude.* Cette suite d'idées commençoit à paroître longue par son uniformité; l'interrogation vient donner à l'auditeur une secousse qui le réveille: *Quelle prudence? comment se faire craindre? comment se faire aimer?*

»On diroit qu'il va combattre des rois »confédérés avec ſa ſeule maiſon, com»me un autre Abraham». Alluſion heureuſe qui fait un double tableau. *Avec* peut donner l'exemple d'une équivoque grammaticale, qui ſe corrige par le ſens. Il y en a peu de cette eſpece dans M. Fléchier, quoiqu'il ſoit aſſez difficile de les éviter dans notre langue.

»Il ne m'appartient pas de pénétrer »jusqu'au fond de ce cœur magnanime.... »& d'en exprimer tous les mouvemens, »& toutes les inclinations intérieures». *Intérieures* eſt aſſez inutile au ſens; mais il étoit néceſſaire à l'oreille pour ſoutenir & achever le nombre.

»Pour récompenſer tant de vertus, »par quelque honneur extraordinaire, il »falloit trouver un grand roi, qui crût »ignorer quelque choſe & qui fût capa»ble de l'avouer». Tranſition adroite, parce qu'elle eſt naturelle.

»Loin d'ici ces flatteuſes maximes, »que les rois naiſſent habiles, & que les »autres le deviennent, &c.» L'Orateur qui ſe prépare à faire l'éloge du Roi, fait d'abord une ſortie contre les flatteurs, pour éloigner de lui tout ſoupçon de flatterie, & donner un ſel de plus à la louange qu'il médite. Il annonce un homme prêt à dire la vérité en face, même

aux Rois. « Nous vivons ſous un Prince, » qui, tout grand, & tout éclairé qu'il eſt, » a voulu s'inſtruire pour commander ; » qui, dans la route de la gloire, a ſu » choiſir un guide fidelle, & qui a cru » qu'il étoit de ſa ſageſſe de ſe ſervir de » celle d'autrui. Quel honneur pour un » ſujet, d'accompagner ſon Roi, de lui » ſervir de conſeil, &, ſi je l'oſe dire, » d'exemple, dans une importante con» quête ? Honneur d'autant plus grand, » que la faveur n'y put avoir part, qu'il » ne fut fondé que ſur un mérite recon» nu, & qu'il ne fut ſuivi de la priſe des » villes les plus conſidérables de la Flan» dre ». Cette période eſt d'un ſtyle *ſain*, noble, majeſtueux. C'eſt-là le vrai ton de l'éloquence : la vérité s'explique d'elle-même avec la ſimplicité magnifique qui lui convient, & qui lui ſuffit pour ſa preuve. Quelle différence entre cette noble gravité, & les facettes de l'antitheſe ? C'eſt d'un côté *pulchrè*, *benè*, *rectè* ; de l'autre *bellè*, *feſtivè*.

» Après cette glorieuſe marque d'eſti» me & de confiance, quels projets d'é» tabliſſemens & de fortune, n'auroit pas » fait un homme avare & ambitieux » ? *Etabliſſement*, *fortune*, idées trop petites pour un homme tel que M. de Turenne : il étoit même trop loin de toute

idée d'avarice, pour faire la moindre mention de ce vice bas dans ſon éloge.

»Cet honneur, Meſſieurs, ne diminua »point ſa modeſtie. A ce mot, je ne ſais »quel remords m'arrête ». Cette interruption ſert à renouveller l'attention de l'auditeur, qui demande auſſitôt dans ſa penſée, pourquoi des remords. « Je crains »de publier ici des louanges qu'il a ſi »ſouvent rejettées, & d'offenſer après ſa »mort une vertu qu'il a tant aimée pen»dant toute ſa vie ». On ſait gré à l'Orateur de ce mouvement de délicateſſe.

»Mais accompliſſons la juſtice & louons»le ſans crainte, en un tems où nous ne »pouvons être ſuſpects de flatterie, ni »lui ſuſceptible de vanité ! Qui fit ja»mais de ſi grandes choſes ? Qui les dit »avec plus de retenue ? Remportoit-il »quelque avantage ? A l'entendre, ce n'é»toit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi »s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une »bataille ? Il n'oublioit rien, ſinon que »c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit»il quelques-unes de ces actions qui l'a»voient rendu ſi célebre ? On eût dit »qu'il n'en avoit été que le ſpectateur ; »& l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trom»poit ou la renommée. Revenoit-il de ces »glorieuſes campagnes qui rendront ſon »nom immortel ? Il fuyoit les acclama-

»tions populaires ; il rougissoit de ses
»victoires, il venoit recevoir des éloges
»comme on vient faire des apologies, &
»n'osoit presque aborder le Roi, parce
»qu'il étoit obligé par respect, de souffrir
»patiemment les louanges dont Sa Ma-
»jesté ne manquoit jamais de l'honorer».
Il n'est peut-être point d'orateur depuis Cicéron qui ait eu l'oreille plus délicate que M. Fléchier ; je dis d'orateur, car je ne parle point des poëtes. S'apperçoit-on que notre langue, dont nous nous plaignons quelquefois, ait manqué à M. Fléchier ? Les sons, les mots, les constructions ne se trouvent-ils pas prêts au besoin, pour l'oreille, pour la clarté des idées, pour la couleur du style, pour la chaleur & la vivacité du sentiment ? Il s'agit ici d'action : par-tout les verbes sont à la tête des phrases : *Remportoit-il*, *rendoit-il*, *racontoit-il*, *venoit-il*. La répétition même de la lettre *r* à laquelle on ne prend point garde, a son effet, pour la force de la prononciation, parce qu'elle est ferme & retentissante. *A l'entendre*, *&c.* Le style de cette réponse a la simplicité du familier ; c'est M. de Turenne lui-même qui parle. La seconde est un peu plus relevée, parce que l'orateur y est de moitié avec le héros : *il n'oublioit rien*, *&c.* La troisieme appartient plus à

l'orateur qu'au héros, auffi eft-elle plus embellie. La quatrieme eft toute entiere à l'orateur, on le fent bien. Cependant il y a encore une certaine teinte de la modeftie qui femble fortir des idées qu'on exprime, & du héros qui en eft le fujet.

»Il fe cache, mais fa réputation le »découvre : il marche fans fuite & fans »équipage, mais chacun dans fon efprit »le met fur un char de triomphe. On »compte en le voyant, les ennemis qu'il »a vaincus, non pas les ferviteurs qui le »fuivent». (*Serviteurs* n'a pas le même fens que *domeftiques* pour lequel il eft employé ; peut-être auffi que *pas* eft de trop dans la même phrafe). « Il y a je ne fais »quoi de noble dans cette honnête fim»plicité, & moins il eft fuperbe, plus il »devient vénérable». *Honnête fimplicité* eft trop foible en parlant de M. de Turenne; *fuperbe* eft trop fort; *vénérable* ne convient point à fon état.

Douze lignes après on lit : « C'eft la »deftinée des grands hommes d'en être »attaqué ». Il s'agit d'une lâche & maligne paffion. Cette phrafe eft louche en ce qu'être attaqué d'une paffion, c'eft l'avoir dans fon cœur, & non pas en être l'objet.

»Le mérite l'avoit fait naître, (l'en-

»vie) le mérite la fit mourir». Nombres affectés : deux vers de huit syllabes. »Ceux qui lui étoient moins favorables». Il falloit *le moins*. Ce sont là de ces taches légeres dont parle Horace, qui échappent dans le feu de la composition *quas aut incuria fudit*, ou quelquefois par oubli, ou par foiblesse humaine, *aut humana parùm cavit natura*. Il en est de même du mot *misérable* joint à *consolation* dans la même phrase, qui semble au-dessous du style de cette oraison ; comme des trois *de* qui suivent : *de* se réjouir *de* quelqu'une *de* ses fautes : & peut-être de l'adverbe *noblement* dans cette phrase, *dont la Providence s'étoit si noblement servi* ; il semble que l'adverbe affoiblit l'expression plutôt que de la fortifier : il est des cas où l'on dit moins quand on veut dire plus.

»Il arriva ce moment heureux, ce point »où se rapportoit toute sa véritable gloi»re. Il entrevit des pieges & des précipi»ces que sa prévention lui avoit jusqu'a»lors entiérement cachés. Il commença à »marcher avec précaution & avec crain»te, dans ces routes égarées, où il se »trouvoit engagé .... Il n'étoit pas en»core éclairé, mais il commençoit à »être docile. Combien de fois consulta»t-il des amis savans & fidelles ? Com-

»bien de fois soupirant après ces lumie-»res vives & efficaces, qui seules triom-»phent des erreurs de l'esprit humain, »dit-il à J.C. comme l'aveugle de l'Evan-»gile, *Seigneur, faites que je voie*, *&c.*» Ce tableau philosophipue de l'inquiétude du cœur & de la perplexité de l'esprit, est d'un genre particulier. Tous les traits en sont fins, justes, profonds & nettement rendus. Les interrogations qui le terminent sont touchantes, & peignent très-bien le trouble & l'agitation de l'ame.

»Habitudes, prétextes, engagemens, »honte de changer, plaisir d'être regardé »comme le chef & le protecteur d'Israël, »vaines & spécieuses raisons de la chair »& du sang, vous ne putes le retenir». L'Orateur n'a fait qu'indiquer ces idées : parce qu'elles sont communes & usées, & que cependant étant nécessaires au sujet, elles ne pouvoient être omises entiérement. « *Ici un* nouvel ordre de cho-»ses se présente à moi ». C'est le passage qui conduit à la troisieme Partie, & qui s'annonce de maniere à renouveller l'attention de l'auditeur.

Troisieme Partie: « Si M. de Turenne »n'avoit su que combattre & vaincre; »s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus »humaines : si sa valeur & sa prudence

» n'avoient été animées d'un esprit de foi » & de charité, je le mettrois au rang » des Scipions & des Fabius ». L'Orateur semble jeter ici avec négligence, & presque avec dédain, les plus beaux noms de l'histoire Romaine, pour relever d'autant celui de son héros. « Je laisserois à la vanité le soin d'honorer la » vanité, & je ne viendrois pas dans un » lieu saint faire l'éloge d'un homme pro» fane ». On attend ici l'adversative ; mais l'Orateur adroit prolonge la suspension pour augmenter l'impatience & l'avidité de l'auditeur. « S'il avoit fini ses » jours dans l'aveuglement & dans l'er» reur, je louerois en vain des vertus que » Dieu n'auroit pas couronnées : je répan» drois des larmes inutiles sur son tom» beau, & si je parlois de sa gloire, ce » ne seroit que pour déplorer son mal» heur ». Arrive enfin le *mais* si long-tems attendu. « Mais graces à J. C. je parle » d'un chrétien éclairé .... & comme c'est » la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la » vérité qui le loue. Il crut que l'inno» cence de sa vie devoit répondre de la » pureté de sa créance ». *Créance* est le seul mot qui puisse avertir que cette oraison a été prononcée il y a quatre-vingt-huit ans. Aujourd'hui on diroit *croyance*.

» Il les convainc par ses expériences. »

Cet incise n'a pas la clarté suffisante pour l'oraison. « Et leur montre derriere lui, » selon le terme de S. Augustin, le pont » de la miséricorde de Dieu, par où il » vient de passer lui-même ». La métaphore eût paru trop hardie sans l'autorité de S. Augustin qui la justifie. « Il dé» couvre ces voies douces & insinuantes » qui gagnent le cœur.... » On ne peut justifier ces expressions que par la *catachrèse*, qui des défauts mêmes fait des beautés : *insinuantes* est un beau mot qui peint bien, mais qui ne va point avec *voies* : on sent bien que l'Orateur a voulu dire, *par lesquelles la vérité s'insinue.* On ne dit point non plus *une voie qui gagne*, mais *par laquelle on gagne.*

» Ce fut alors que notre héros reprit » les armes, & qu'*à la suite* de son maî» tre, & *à la tête* des armées, (ornement » trop petit) il exposa son sang, (on dit » *donner* son sang, *exposer* sa vie) dans » une guerre non-seulement heureuse mais » sainte » (guerre *sainte* est une expression consacrée aux Croisades, ou autres guerres, qui sont entreprises par un motif de religion) « où la victoire avoit pei» ne à suivre le vainqueur » : (assemblage de mots qui ne signifient rien. Peut-il y avoir un vainqueur où il n'y a point de victoires ?)

»Commencer ſes journées par la prie»re..... invoquer dans tous les dangers »le Dieu des armées; c'eſt le devoir & »le ſoin ordinaire de tous les capitaines.» C'eſt le devoir aſſurément, mais ce n'eſt pas le ſoin ordinaire de tous les capitaines: la penſée n'eſt pas vraie dans cette partie. « Il ſe regarde comme un ſimple »ſoldat de J.C. » M. de Turenne n'étoit point dans ſon armée comme *ſoldat* de J.C. & la penſée n'avoit pas beſoin du mot *ſimple*, qui ſe trouve là par ſimple concomitance.

»Quand il prête des mains pures au »Dieu des batailles qui les conduit» : *Les* ſe rapporte-t-il à *mains* ou à *batailles*? D'ailleurs on dit *conduire la main* & non *les mains*.

»Il marche trois jours.... joint les en»nemis, les combat, les charge». Un ſeul verbe ſuffiſoit pour le ſens; *les charge* n'eſt que pour le nombre. Nous ne faiſons ici toutes ces remarques, que pour faire ſentir aux jeunes gens combien l'art eſt difficile, & combien il demande d'application & d'étude. Chaque mot qu'on emploie doit être jugé avec réflexion, & peſé avec ſcrupule. Les Poëtes s'y accoutument & parviennent quelquefois, malgré la contrainte de leur art, à être plus exacts que les plus fameux écrivains en

prose. Racine, Despréaux, Moliere, Quinault, la Fontaine même, dans ses fables, sont plus exacts & plus rigides observateurs des loix de la langue que Fénelon & Fléchier, & d'autres qui ne sont pas moins célebres par leur éloquence : la raison est que moins on est contraint, moins on veille sur soi. Il faut s'accoutumer de bonne heure à être clair, exact & précis.

»C'étoit dans ces occasions » (ici commence le courant d'idées le plus rapide, le plus pressé, le plus majestueux, le plus soutenu, le plus varié, le plus riche, le plus brillant qu'il y ait dans toute l'éloquence françoise ;) «c'étoit en »ces occasions que M. de Turenne se dé»pouilloit de lui même, renvoyoit toute »la gloire à celui à qui seul elle appar»tenoit légitimement. S'il marche, il re»connoît que c'est Dieu qui le conduit & »qui le guide : s'il défend les places, il »sait qu'on les défend en vain, si Dieu »ne les garde : s'il se retranche, il lui »semble que c'est Dieu qui lui fait un »rempart, pour le mettre à couvert de »toute insulte : s'il combat, il sait d'où »il tire toute sa force : & s'il triomphe, »il croit voir dans le ciel une main invi»sible qui le couronne. Rapportant ainsi »toutes les graces qu'il reçoit à leur ori»gine, il en attire de nouvelles. Il ne

»compte plus les ennemis qni l'environ-
»nent, & ſans s'étonner de leur nombre
»ou de leur puiſſance, il dit avec le Pro-
»phête : *Ceux-là ſe fient au nombre de*
»*leurs combattans & de leurs chariots;*
»*pour nous, nous nous repoſons ſur la pro-*
»*tection du Tout-Puiſſant.* Dans cette fi-
»delle & juſte confiance, il redouble ſon
»ardeur, forme de grands deſſeins,
»exécute de grandes choſes, & commen-
»ce une campagne qui ſembloit devoir
»être ſi fatale à l'Empire». Voilà les reſ-
ſorts, les motifs de confiance, les vertus
de Turenne, c'eſt-à-dire, les cauſes acti-
ves des grands événemens dont on va voir
les tableaux; l'action commence.

»Il paſſe le Rhin, & trompe la vigi-
»lance d'un Général habile & prévoyant.
»Il obſerve les mouvemens des ennemis;
»il releve le courage des alliés; il ménage
»la foi ſuſpecte & chancelante des voi-
»ſins; il ôte aux uns la volonté, aux au-
»tres les moyens de nuire, & profitant
»de toutes ces conjonctures importantes
»qui préparent les grands & glorieux évé-
»nemens, il ne laiſſe rien à la fortune de
»ce que le conſeil & la prudence humai-
»ne peuvent lui ôter; (conſeil eſt pris ici
dans le ſens latin). Le moment arrive.
»Déja frémiſſoit dans ſon camp l'ennemi
»confus & déconcerté : déja prenoit l'eſ-

»sor pour se sauver dans les montagnes, »cet aigle, dont le vol hardi avoit d'a»bord effrayé nos provinces. Ces foudres »de bronze que l'enfer a inventés pour »la destruction des hommes, tonnoient »de tous côtés pour favoriser & pour »précipiter cette retraite; & la France »en suspens attendoit le succès d'une en»treprise, qui, selon toutes les regles de »la guerre, étoit infaillible ». Quel événement doit suivre de si terribles apprêts? La couleur des idées change tout-à-coup & devient noire.

»Hélas! nous savions tout ce que nous »pouvions espérer; & nous ne pensions »pas à ce que nous devions craindre. La »Providence divine nous cachoit un mal»heur plus grand que la perte d'une ba»taille. Il en devoit coûter une vie, que »chacun de nous eût voulu racheter de »la sienne propre, & tout ce que nous »pouvions gagner ne valoit pas ce que »nous allions perdre. O Dieu terrible! »mais juste en vos conseils sur les enfans »des hommes, vous disposez & des vain»queurs & des victoires.... Vous im»molez à votre grandeur de grandes »victimes, & vous frappez quand il vous »plaît, ces têtes illustres que vous avez »tant de fois couronnées ». Après des traits si forts & si sublimes, l'Orateur ne

pouvoit

pouvoit que descendre. Heureusement pour lui qu'il peut & qu'il doit prendre le ton de la douleur abatue.

» N'attendez pas, Messieurs, que j'ou» vre ici une scene tragique ; que je repré» sente ce grand homme étendu sur ses » propres trophées ; que je découvre ce » corps pâle & sanglant, auprès duquel » fume encore la foudre qui l'a frappé ; » que je fasse crier son sang comme celui » d'Abel, & que j'expose à vos yeux les » tristes images de la Religion & de la » Patrie éplorées ». L'Orateur présente ces images en disant qu'il ne les présentera pas ; c'est la réticence. Il offre trois tableaux peints fortement, qui font voir M. de Turenne étendu, pâle, la foudre fumante à côté de lui, & la France avec la Religion désolées.

L'imagination va se reposer quelques momens dans les réflexions tristes que l'Orateur lui présente, sans chaleur & sans image : « Dans les pertes médio» cres on surprend ainsi la pitié des au» diteurs, & par des discours étudiés, » on tire au moins de leurs yeux quelques » larmes vaines & forcées. Mais on dé» crit, &c. »

Après cette espece de silence causé par l'abattement & la douleur, l'Orateur revient aux détails de ce qui suivit

la mort de M. de Turenne. Les phrases seront courtes d'abord, les nombres multipliés offriront des repos fréquens, dont il semble qu'on a besoin dans la douleur extrême, qui laisse tomber ses mots. Insensiblement sa voix s'élevera pour finir par des cris de douleur. » Peu » s'en faut que je n'interrompe ici mon » discours. Je me trouble, Messieurs : » Turenne meurt, tout se confond, la » fortune chancelle, la victoire se lasse, » la paix s'éloigne, les bonnes inten- » tions des alliés se ralentissent, le cou- » rage des troupes est abattu par la dou- » leur & ranimé par la vengeance, tout » le camp demeure immobile ; les bles- » sés pensent à la perte qu'ils ont faite, » & non aux blessures qu'ils ont reçues : » les peres mourans envoient leurs fils » pleurer sur leur général mort. L'armée » en deuil est occupée à lui rendre les » devoirs funebres, & la Renommée » qui se plaît à répandre dans l'univers » les accidens extraordinaires, va rem- » plir toute l'Europe du récit glorieux » de la vie de ce prince, & du triste » regret de sa mort. Que de soupirs alors, » que de plaintes, que de louanges re- » tentissent dans les villes, & dans la » campagne. L'un voyant, &c. « L'O- rateur toujours conduit par le sentiment,

se complaît à considérer les différens effets que produisit la mort de son héros: car on aime la douleur, dont on hait la cause, & par conséquent on aime tout ce qui la nourrit. » L'un voyant croître » ses moissons, bénit la mémoire de » celui à qui il doit l'espérance de sa » récolte. L'autre qui jouit encore en » repos de l'héritage qu'il a eu de ses » peres, souhaite une éternelle paix à » celui qui l'a sauvé des désordres & » des cruautés de la guerre. Ici l'on of» fre le sacrifice adorable de Jesus-Christ » pour l'ame de celui qui a sacrifié sa » vie & son sang pour le bien public. » Là on lui dresse une pompe funebre, » où l'on s'attendoit de lui dresser un » triomphe.... Tous entreprennent son » éloge; & chacun s'interrompant lui» même par ses soupirs & par ses lar» mes, admire le passé, regrette le pré» sent, & tremble pour l'avenir. «

On pourroit reprendre dans ce morceau, *mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes* qui est un vers; l'allusion du sang d'Abel qui n'est pas juste, parce que M. de Turenne n'a point été assassiné: *on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte*, pensée trop recherchée & trop jolie dans un moment si triste; peut-être aussi qu'on ne peut pas dire *regretter le présent.*

Nous bornons ici notre examen, qui feroit de beaucoup trop long, si nous n'avions consulté que l'amusement & non l'instruction du jeune lecteur. Il falloit non-seulement observer l'art, mais le présenter plusieurs fois dans des exemples différens, afin d'en constater la pratique.

On a vu dans cette Oraison 1°. une suite de choses ou de faits qui forment un tissu serré & continu depuis le commencement jusqu'à la fin : c'est l'ordre même de la nature qui fait celui du discours. L'Orateur parle de la noble origine, de l'éducation, des actions, de la vie & de la mort de son héros, & il peint ces parties avec tous les détails & toutes les circonstances qui peuvent en relever l'éclat.

2°. Les idées, qui sont par-tout claires & distinctes ; par-tout revêtues d'expressions justes, souvent riches & brillantes, parce qu'elles sont en images ; souvent touchantes, parce qu'elles sont tournées en sentiment par les figures ; presque toujours vives, parce qu'elles sont courtes & précises, & qu'elles sont enchassées dans des nombres qui les emportent ou qui les entraînent.

Elles sont oratoires ; parce que les mêmes idées sont développées, amplifiées, présentées plusieurs fois sous des

faces différentes ; elles sont agréables enfin, parce qu'elles sont toutes naturelles, sortant du sujet, s'engendrant les unes des autres, & qu'elles sont rendues par des sons, par des mots, par des finales sonores, douces, souvent imitatives. Enfin il regne par-tout un esprit de religion & de piété, qui ajouté à la vertu & au talent de l'Orateur, embellit toute sa composition, & donne un nouveau poids & un nouveau charme à son autorité. Nous n'avons point en françois, ni peut-être ailleurs, un discours entier qui soit d'une éloquence plus fleurie, plus riche, plus ingénieuse, plus aimable. Cependant l'ouvrage n'est point parfait. Il y a une continuité de beautés dans des genres & des especes peu différentes qui le rendent monotone. L'antithese y brille par-tout. C'est un écho perpétuel d'idées qui se répondent, & qui se choquent pour se donner plus d'éclat. L'éloge funebre est un jour de triomphe pour la vertu ; c'est un chemin qui doit être semé de fleurs, on le fait ; mais il y a en tout des bornes, les larmes ne se mêlent point avec les jeux d'esprit. M. Fléchier a assujetti son sujet à sa maniere. Les grands peintres ne doivent point avoir d'autre maniere que celle qui appartient

non-seulement au sujet qu'ils traitent, mais à chaque objet qui se trouve dans le sujet. Un autre défaut moins considérable, qui peut-être suit de l'autre, c'est l'affectation des nombres : ils sont trop brillans, trop gradués & trop fréquens. Les nombres sont le luxe de l'éloquence. Si on les emploie sans discrétion, ils éteignent le feu de l'action, la sensibilité de l'acteur, & détruisent entiérement l'air & le ton de vérité. (a) Si on les pardonne ici à M. Fléchier, c'est parce que son sujet étoit surabondant en richesses, & qu'il pouvoit y prodiguer tous les trésors de l'art & du génie.

CHAPITRE XII.

Exemple du style grave & austere.

LA description que nous allons donner de ce style, est tirée du même auteur que celle du style fleuri. Nous ne ferons presque que le traduire.

Dans le style grave & austere, tous les mots sont comme établis sur une base large & solide, qui est la pensée. On

(a) *Si enim semper utare, cum satietatem affert, tum detrahit actionis dolorem, aufert humanum sensum actoris, tollit funditus veritatem & fidem.* Cicer. Orat. 62.

diroit qu'ils ſont détachés les uns des autres pour être plus apparens, comme ces rochers dont les pointes paroiſſent dans le lointain. Les voyelles & les conſonnes s'entrechoquent ſouvent & ſe repouſſent ; on peut les comparer à ces pierres brutes & non taillées, qu'on jette dans les fondemens des grands édifices. Il marche à grands pas ; il uſe de mots longs & lourds, & ne craint rien tant que les ſyllabes légeres, qu'il n'emploie que faute d'autres. Voilà ce qu'il fait pour les mots. Il a le même ſyſtême pour les phraſes ; il ne prend que des nombres forts & vigoureux ; ne s'embarraſſant jamais qu'ils ſoient égaux ou ſymétriques, ou gradués, pourvu qu'ils ſoient naturels & libres, plus propres à frapper un grand coup, qu'à plaire. Peu attentif à la marche cadencée des périodes, il n'uſe d'elles que par haſard, & parce qu'elles ſe ſont faites d'elles-mêmes. On ne le verra point ajouter des mots pour arrondir la phraſe, & rendre le nombre complet. Point de ces chutes brillantes qui attirent les applaudiſſemens ; point de figures trop ſoutenues, point de tranſitions ménagées, peu de liaiſons, point de fleurs : nulle friſure : ſouvent âpre, eſcarpé, hériſſé, informe, ne ſe parant jamais que de ſa

franchise, de sa fierté & de sa liberté. Ainsi parle Denys d'Halicarnasse.

Le lecteur en lisant ce tableau a pensé plus d'une fois à M. Bossuet, qui en effet est celui de nos Orateurs qui approcha le plus de ce caractere. Nous n'en citerons que deux ou trois morceaux assez courts, qui aideront infiniment à rendre nettes & distinctes les idées qu'on doit avoir des différens genres d'Eloquence.

Voici comment il peint le pouvoir de la mort sur les grandeurs humaines : »La voilà, malgré ce grand cœur, cette »princesse si admirée & si chérie «(Me. Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans) » la voilà telle que la mort »nous l'a faite : encore ce reste tel quel, »va-t-il disparoître : cette ombre de gloire »va s'évanouir, & nous l'allons voir dé»pouillée même de cette triste décora»tion. Elle va descendre à ces sombres »lieux, à ces demeures souterraines, »pour y dormir dans la poussiere avec »les grands de la terre, comme parle »Job ; avec ces rois & ces princes anéan»tis, parmi lesquels à peine peut-on la »placer, tant les rangs y sont pressés, »tant la mort est prompte à remplir ces »places. Mais ici notre imagination nous »abuse encore ; la mort ne nous laisse »*pas* assez de corps pour occuper quelque

»place ; & on ne voit là que des tom-
»beaux qui fassent quelque figure. Notre
»chair change bientôt de nature, notre
»corps prend un autre nom, même ce-
»lui de *cadavre*, dit Tertullien, parce
»qu'il nous montre encore quelque forme
»humaine, ne lui demeure pas long-tems;
»il devient un je ne sais quoi, qui n'a
»plus de nom dans aucune langue; tant
»il est vrai que tout meurt en lui, jus-
»qu'à ces termes funebres par lesquels
»on exprimoit ses malheureux restes....
»Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc
»désespéré pour nous? Dieu qui fou-
»droie toutes nos grandeurs jusqu'à les
»réduire en poudre; ne nous laisse-t-il
»aucune espérance? Lui, aux yeux de
»qui rien ne se perd, & qui suit (*a*) tou-
»tes les parcelles de nos corps, en quel-
»que endroit écarté du monde que la
»corruption ou le hasard les jette, verra-
»t-il périr sans ressource ce qu'il a fait
»capable de le connoître & de l'aimer?
»Ici un nouvel ordre de choses se pré-
»sente à moi : les ombres de la mort se
»dissipent, *les voies me sont ouvertes à la*
»*véritable vie.* « N'est-ce pas là ce qu'on
appelle un style robuste & nerveux? L'o-
reille ressent une certaine âpreté qui pour-

(*a*) Image sublime.

tant ne lui déplaît point. Les sons n'ont point été choisis ni assortis entr'eux : *Malgré ce grand cœur* est dur ; *cette princesse si* est sifflant : *si admirée & si*, hiatus ou choc de voyelles ; *la voilà telle que la mort nous l'a faite*, phrase dure, & séchement terminée. Encore *ce reste tel quel va-t-il dis...* voilà les pointes de rochers dont parle Denys d'Halicarnasse. *De cette triste décoration*, n'est gueres moins austere. Que dira-t-on de cette finale aride, *comme parle Job ?* Et de ces *p* multipliés, *parmi lesquels à peine peut-on les placer, tant la mort est prompte à remplir ces places*. Ailleurs ce sont les *q* qui dominent, pas assez de *corps pour occuper quelque place*, & on *ne voit là* que *des tombeaux qui fassent quelque figure*.

Les mots & les phrases ne présentent point plus d'art ni de soin que les sons ; on a pu le remarquer. M. Bossuet est satisfait, pourvu que son idée soit rendue ; *la voilà telle que la mort nous l'a faite*, est une phrase commune ; *tel quel* ne semble pas du style soutenu ; *à peine peut-on* est un tour très-familier ; *faire quelque figure* ne l'est pas moins ; un *je ne sais quoi* n'a pas plus de noblesse. Tout est simple, naturel, quelquefois même un peu antique. On ne voit point d'idées

concertées, point de pensées artistement graduées, point de nombres croissans, point de figures soutenues avec art. Si quelquefois il y en a, c'est la nature seule qui a ramené les idées.

» *Nous mourons tous*, disoit cette femme, » dont l'Ecriture a loué la prudence au » second livre des Rois, (cette citation » est encore un rocher au milieu de la » pensée) *& nous allons sans cesse au tom-* » *beau, ainsi que des eaux qui se perdent* » *sans retour*. En effet, nous ressemblons » tous à des eaux courantes. De quelque » superbe distinction que se flattent les » hommes, ils ont tous une même ori- » gine, & cette origine est petite, (quelle » chute! elle contraste cependant avec » superbe distinction.) Leurs années se » poussent successivement comme des » flots; ils ne cessent de s'écouler (les » flots) *tant qu'enfin après avoir fait un* » *peu plus* de bruit (phrase commune & » négligée) & traversé *un peu plus* de » pays les uns que les autres, ils vont » tous ensemble (également) se confon- » dre dans un abyme, où l'on ne recon- » noît plus ni princes, ni rois (ce ne » sont plus les flots) ni toutes ces autres » qualités (titres) superbes qui distin- » guent les hommes; de même que ces » fleuves tant vantés demeurent sans nom

» & sans gloire, mêlés dans l'Océan
» avec les rivieres les plus inconnues. «
Il faut juger ce tableau par la grandeur & la force, & non par la correction des traits. L'Orateur est plus occupé des objets qui le remplissent que de la maniere de les rendre. C'est le style des Catons, de Marius, c'est celui de Corneille, plein d'inexactitude & de traits sublimes.

Voici le portrait de Cromwel : *(a)*
» Que si vous me demandez comment
» tant de factions opposées, & tant de
» sectes incompatibles qui se devoient
» apparemment (selon toute apparence)
» détruire les unes les autres, ont pu si
» opiniâtrément conspirer ensemble con-
» tre le trône royal, vous l'allez ap-
» prendre. «

» Un homme s'est rencontré d'une
» profondeur d'esprit incroyable, hypo-
» crite rafiné autant qu'habile politique,
» capable de tout entreprendre & de tout
» cacher, également actif & infatigable
» dans la paix & dans la guerre, qui ne
» laissoit rien à la fortune de ce qu'il pou-
» voit lui ôter par conseil & par pré-
» voyance. « (M. Fléchier a dit *de ce que le conseil & la prudence pouvoient lui*

(a) Oraison funebre de la Reine d'Angleterre.

ster; ce qui anime ces deux vertus, & les fait contraster agréablement avec la fortune; le grand Bossuet ne vouloit point de ces agrémens) » mais au reste » si vigilant & si prêt à tout « (*prêt à tout* signifie plutôt une disposition de l'ame qui attend le malheur sans crainte, qu'une attention de l'esprit qui ne peut être ni surprise ni prévenue) » qu'il n'a jamais » manqué les occasions qu'elle lui a pré» sentées. Enfin un de ces esprits remuans » & audacieux, qui semblent être nés » pour changer le monde.... Il fut donné » à celui-ci de tromper les peuples, & » de prévaloir contre les rois. « C'est la seule antithese marquée de tout ce portrait. Un Orateur qui n'eût été qu'ingénieux, l'auroit rendu étincelant d'un bout à l'autre, & l'eût fait une fois plus long en doublant le nombre des traits par les oppositions d'idées & de mots antithétiques.

Quelques pages auparavant, il avoit découvert les causes des révolutions que l'Angleterre essuya sous la domination de Cromwel. » Si (l'esprit d'indocilité & » d'indépendance) s'est montré tout en» tier à l'Angleterre, & si sa malignité » s'y est déclarée sans réserve, les rois » en ont souffert; mais aussi les rois en » ont été cause: ils ont trop fait sentir

»aux peuples que l'ancienne religion se
»pouvoit changer. Les sujets ont cessé
»d'en révérer les maximes, quand ils
»les ont vu céder aux passions & aux
»intérêts de leurs princes; ces terres
»trop remuées, & devenues incapables
»de consistance, sont tombées de toutes
»parts, & n'ont fait voir que d'effroya-
»bles précipices. J'appelle ainsi tant d'er-
»reurs téméraires & extravagantes qu'on
»voyoit paroître tous les jours. Ne croyez
»pas que ce soit seulement la querelle
»de l'Episcopat, ou quelques chicanes
»sur la liturgie Anglicane qui ait ému les
»communes... Quelque chose de plus
»violent se remuoit dans le fond des
»cœurs : c'étoit un dégoût secret de tout
»ce qui a de l'autorité, & une déman-
»geaison d'innover sans fin, après qu'on
»en a vu le premier exemple. « Le parallele de l'éloquence de Fléchier & de celle de Bossuet peut se faire en deux mots; l'une est belle & parée comme Hélene, l'autre est nerveuse & armée comme Hercule.

Entre ces deux genres il est aisé de concevoir qu'il y a plusieurs milieux, selon qu'on approche plus ou moins de l'un ou de l'autre extrême. L'Orateur parfait est celui qui prend dans la composition toutes les nuances de son sujet;

il ne s'occupe point dans son enthousiasme d'éviter les syllabes dures, ni les bâillemens de voyelles, ni les chocs de consonnes ; il n'étudie point l'art des chutes finales, ni la gradation symétrique des nombres ; il écrit avec feu, avec force, avec rapidité, semblable à une source abondante qui jette ses flots. Ce ne sera que quand il reviendra sur sa production qu'il s'occupera de ces attentions menues. C'est alors qu'il songe à corriger les fautes, qu'il écarte les équivoques, qu'il éclaircit les obscurités, qu'il retranche les longueurs, qu'il rectifie les inégalités, qu'il enleve les impropriétés & les incorrections. Quelquefois même il fait plus : il supprime des beautés qui auroient trop d'éclat : il réduit une comparaison en métaphore pour serrer le style ; il abat un grand mot, il efface une image, il ôte une figure, il tronque une période, un nombre, une symétrie pour paroître plus vrai, & réveiller l'oreille par un écart ou une chute précipitée ; il laisse même des inexactitudes légeres qui pourront servir de pâture à la critique, mais qui n'arrêteront point les gens de goût. Pourquoi ? Parce qu'il sait que le sublime de tout art imitateur, est de disparoître entiérement pour ne laisser voir que la na-

ture, qui seule a droit de toucher, de plaire, de persuader.

CHAPITRE XIII.

Quelques observations sur la maniere de se former le style.

NOus terminerons cette section en disant un mot de la maniere dont on peut se former le style.

On sait qu'il faut premiérement lire beaucoup, & les meilleurs écrivains : secondement écrire soi-même ; Cicéron a dit que la plume étoit le meilleur maître en ce genre : *stylus optimus dicendi magister* : troisiémement, imiter. Je ne m'arrêterai que sur ce dernier article.

Il semble que la matiere dont on s'y prend pour former le style par l'imitation, ne peut produire que très-peu d'effet. On propose au jeune écrivain un morceau de Cicéron, ou de tel autre auteur fameux, dont on veut qu'il transporte le tour & la construction sur une autre pensée qu'on lui donne à habiller. Mais cette pensée est différente de celle de Cicéron, par conséquent elle sera habillée sur une autre mesure que la sienne propre. On voit tout d'un coup ce qui doit en résulter.

On a observé que toutes les fois que les jeunes gens imitent, ils défigurent leur propre ouvrage plutôt que de l'enrichir. Ils prennent toujours trop, ou trop peu de leur modele. Rarement ils ont l'estomac assez bon pour faire comme l'abeille qui tire de la rose, des lis, du thim, un suc dont elle compose un autre suc tout différent de celui qu'elle a tiré. Les imitateurs mal-adroits, rendent le thim, les lis, la rose, tels qu'ils les ont trouvés, avec cette seule différence, que ces fleurs ont été flétries en passant par leurs mains.

A la bonne heure, s'il s'agit de leur montrer le tour grammatical, qu'on leur présente une espece de moule, pour dresser leur phrase : qu'à l'imitation de celle-ci, par exemple : *Ad rivum eumdem lupus & agnus venerant siti compulsi* : » Le » loup & l'agneau pressés par la soif » étoient venus au même ruisseau, « on leur propose cette autre : Le frere & la sœur pressés par l'amour s'étoient approchés de leur pere ; *Ad patrem suum frater & soror venerant amore compulsi*. Ces opérations se pratiquent avec beaucoup de succès, & font sentir parfaitement le caractere des deux langues.

Mais quand il s'agit d'écrire un morceau de quelque étendue, de l'écrire aussi

bien qu'il peut être écrit, dans le ſtyle & le ton qui lui conviennent; ſi on veut y arriver par le ſecours de l'imitation, voici ce ſemble de quelle maniere on peut procéder.

Avant que de commencer un concert, les muſiciens montent chacun leur inſtrument ſur un même ton, qu'ils prennent d'un inſtrument sûr & invariable par lui-même.

Avant que de prendre la plume, l'écrivain imitateur doit de même choiſir un modele certain, & le prendre préciſément dans le genre où il veut travailler lui-même. S'il s'agit d'une oraiſon latine, il ne lira ni Sallufte, ni Tite-Live, encore moins Plaute & Térence. Il ne lira pas même les livres philoſophiques de Cicéron, ni ceux qui concernent la rhétorique, encore moins ſes lettres; mais il lira ſes oraiſons, & ſur-tout celles qui ſont dans le même genre que celui qu'il veut traiter. Ce ſera ſon diſcours pour Marcellus, pour la loi Manilienne, pour Ligarius, &c. s'il s'agit de louer. Il prendra les Verrines, les Catilinaires, les Philippiques, &c. s'il s'agit de blâmer. Si j'avois à compoſer un poëme héroïque, je m'attacherois à la lecture ſeule de Virgile, non dans ſes Paſtorales, ni dans ſes Géorgiques; mais dans les

endroits de son Enéïde qui auroient le plus de rapport à mon sujet ; & après avoir écouté quelque tems le son de sa trompette, après m'être rempli l'oreille de ses accords, quand je me sentirois échauffé par son génie ; alors je m'élancerois pour chanter les combats. Chaque fois que je reviendrois à mon ouvrage, je me préparerois au travail par la même précaution ; & s'il arrivoit que l'oracle fût sourd à ma demande, que je n'entendisse point sa voix, j'attendrois un moment plus favorable. Virgile par ce moyen seroit seul mon Apollon & mon Aristarque, mon génie & mon juge.

Quand mon ouvrage seroit achevé, & qu'il ne s'agiroit plus que de le polir, allant sans cesse au modele, & revenant de même à mon travail, j'essayerois si l'impression seroit continue en passant de l'un à l'autre. Quelle satisfaction si du moins en quelques endroits je retrouvois le même nerf, la même dignité, la même naïveté, la même harmonie ! On prend insensiblement les mœurs de ceux avec qui on vit. Cela se fait même sans qu'on s'en apperçoive. Qu'arrivera-t-il si on tâche, si on s'efforce de ressembler ?

Quiconque lit dans l'intention d'imiter, doit pendant quelques jours se don-

ner tout entier à l'auteur qu'il veut imiter. Il doit obſerver exactement ſes penſées, ſes expreſſions, ſes tours; revenir ſur les mêmes endroits, s'y arrêter, tâcher d'en exprimer le ſuc. Il ne ſe contentera pas d'avoir lu; il prononcera à haute voix; il chantera les vers, il déclamera la proſe; il entrera dans la paſſion; il s'échauffera. Voilà le moment des muſes. Il eſt tems alors de prendre la palette & les pinceaux. S'il arrive que la mémoire fourniſſe au génie des expreſſions étrangeres au modele qu'on ſuit, elles ſeront entraînées par le courant général, & prendront la même direction que le reſte. Ce ne ſera pas un ſtyle rapetaſſé de lambeaux de toutes couleurs; on n'y verra point de périodes bigarrées d'Horace, de Juvénal, de Cicéron. L'imitation d'un ſeul modele réduira tout à la même forme, & rendra l'ouvrage, quant à l'élocution, auſſi parfait qu'il peut l'être, eu égard au talent de l'auteur.

SECTION QUATRIEME.

DE LA PRONONCIATION.

COMME notre travail a pour objet principal les jeunes gens, on me permettra de leur présenter ici quelques observations, pour leur aider à se montrer convenablement dans leurs exercices publics. Ce qu'ils disent n'étant point ordinairement de leur propre fond; il est de leur intérêt de se faire honneur par la maniere de le dire, en faisant voir qu'ils sentent eux-mêmes, & qu'ils comprennent ce qu'ils disent.

CHAPITRE I.

De la Prononciation des jeunes Gens dans les exercices publics.

LA premiere chose que les Jeunes-gens ont à observer, est que leur prononciation soit nette. Pour cela, il faut parler doucement, distinguer les sons, soutenir les finales; séparer les mots, les syllabes, quelquefois même certaines lettres qui pourroient se confondre, ou produire par le choc un mauvais son: s'arrêter aux points & aux vir-

gules, & par-tout où le ſens & la netteté l'exigent. La prononciation eſt au diſcours, ce que l'impreſſion eſt à la lecture. Un ouvrage élégamment imprimé, ſur beau papier, exactement ponctué, juſtement eſpacé dans les lignes & dans les mots, acquiert un nouveau mérite. Il ſéduit les yeux. De même on entend avec plaiſir une prononciation nette, qui porte à l'oreille les mots, ſans confuſion, ſans embarras : l'eſprit en voit mieux l'ordre & le détail des penſées.

2°. Que la prononciation ſoit aiſée & coulante. Dès que l'Orateur peine, l'Auditeur eſt gêné. Il vaudroit mieux faire quelque faute en galant homme, que d'être ſcrupuleux en pédant.

3°. Ce n'eſt point aſſez que la prononciation ſoit exacte & aiſée, (c'eſt déja un grand point, & aſſez rare dans la Jeuneſſe françoiſe) il faut encore prendre le ton convenable à ce qu'on dit. Comme ces tons varient à l'infini, il eſt très-difficile d'en marquer les différences, & d'en donner des regles. Cependant il ſemble qu'on peut les réduire à trois eſpeces : le ton familier, le ſoutenu, & un troiſieme, qui tient le milieu entre les deux, & que pour cela on peut appeller ton *moyen*.

Le ton familier eſt celui de la con-

versation ordinaire. Il n'est ni chantant, ni monotone. Il consiste dans des inflexions douces & simples. Il est plus facile de l'apprendre par imitation, en choisissant quelque modele, que par regles. J'ai dit *en choisissant un modele*, car il y a un certain choix à faire : il y a le familier des honnêtes gens : & il ne seroit pas sûr de faire parler les Jeunes-gens comme ils parlent avec ceux de leur âge.

Le ton soutenu est celui qu'on emploie dans la déclamation des discours graves, ou lorsqu'on lit des ouvrages très-sérieux. La voix est toujours pleine, les syllabes prononcées avec une sorte de mélodie demi-chantante : on ne varie les inflexions qu'avec dignité.

Le ton moyen a un peu plus d'apprêt que le familier, & un peu moins que le soutenu. Ces trois especes de tons ont chacun leurs degrés, ou il y a du plus ou du moins, selon les sujets, les acteurs, les auditeurs, & les lieux.

Il semble qu'on doit dire, dans un exercice public, d'un ton familier toutes les définitions, les remarques, les réflexions, les récits : c'est un entretien littéraire.

D'un ton un peu élevé, toutes les citations, soit en vers, soit en prose, quand

elles ne ſeront point dans le genre noble ; quand ce ſera, par exemple, quelque morceau de Diſſertations, ou de Comédies, ou un Apologue : car on ne dira pas du même ton, *la Cigale* ou *la Grenouille*, & les remarques qui ſeront faites ſur cette fable. Celles-ci ſeront dites d'un ton plus uni, plus négligé. La Fable ſe ſentira un peu de l'art, on lui donnera un air plus gracieux, plus riant.

Enfin, on dira d'un ton ſoutenu, les morceaux d'Oraiſons ou de haute Poéſie. Je mets ici la haute Poéſie avec l'Oraiſon, quoiqu'elle ait encore un degré au-deſſus. On doit chanter les vers & non les lire. Ainſi on dira d'un ton noble : *Turenne meurt, tout ſe confond : la Paix s'éloigne : la Victoire ſe laſſe* : mais ce ton ſera plus grand encore quand on dira :

Mânes des grands Bourbons, brillans foudres de guerre,
Qui futes & l'exemple & l'effroi de la terre, &c.

Ce ton ſoutenu conſiſte principalement, au moins pour les Jeunes-gens, 1°. à baiſſer la voix au commencement de chaque période. Il eſt d'obſervation qu'on ne manque jamais de remonter inſenſiblement au ton qu'on a quitté. Cela fait une variété qui termine les phraſes, &

& dont il n'eſt pas difficile à l'oreille de ſe contenter. Peut-être même qu'il ſeroit ridicule d'en demander davantage dans un exercice. Veut-on qu'un enfant faſſe tour-à-tour mille rôles différens ; qu'il ſe plie à mille caracteres qu'on lui fait paſſer dans la mémoire ? Qu'il déclame comme Bourdaloue, & qu'une ligne après il faſſe le Criſpin ? Il conſiſte 2°. à prononcer d'un ton d'intérêt : c'eſt-à-dire, en appuyant ſur certaines ſyllabes, pour faire ſortir l'ame & exprimer la verve : 3°. à faire ſentir la rime, ſur-tout la féminine, dans la haute poéſie, ſans néanmoins s'arrêter qu'aux points & aux virgules. Car c'eſt une faute de s'arrêter à la rime quand le ſens ne l'exige point.

Quant au Geſte, on croit communément que faire des geſtes, c'eſt remuer, ſur-tout les mains. Faire des geſtes, c'eſt montrer par le maintien ou le mouvement du corps, qu'on ſent, ou qu'on penſe. C'eſt un langage qui ne s'adreſſe qu'aux yeux. Au lieu que les mots & les tons s'adreſſent aux oreilles.

Il ſeroit auſſi ridicule de demander aux enfans les grands geſtes, que les tons paſſionnés de la chaire ou du théâtre. Qu'ils ſe tiennent bien, qu'ils aient un air gracieux & conforme à ce qu'ils diſent, qu'ils paroiſſent ſentir, c'eſt aſſez.

S'ils font quelque mouvement des mains, que ce ſoit des naiſſances de geſtes, plutôt que des geſtes formés. Ils n'en plairont pas moins. Ils auront l'air d'être retenus par une certaine honte, qui, à leur âge, fait une grande partie des graces.

Pour leur occuper les yeux, il faut leur faire imaginer les perſonnes à qui ils ſont cenſés parler, leur ſituation, leur attention. Par exemple, s'ils récitent la fable du Chêne & du Roſeau, & que ce ſoit le Chêne qui parle, il faut leur faire imaginer un Roſeau, qui écoute, dans un lieu, vers lequel leurs yeux, & le peu de geſtes qu'ils feront, puiſſent ſe porter.

Pour les mains, comme elles les embarraſſent fort, la gauche, ſur-tout, qu'on leur donne d'abord un livre, un papier roulé, un dos de chaiſe qui les cache à moitié & leur ôte une partie de leur embarras; cela vaut mieux qu'un bras qui fait la pagode, avec une monotonie dégoutante. Dans les choſes qui doivent ſe faire avec goût, le premier point eſt de mettre l'acteur à ſon aiſe. Il y a des caracteres plus ſouples les uns que les autres : on voit des enfans qui ont des graces dès le berceau. D'autres, au contraire, ſont gauches dans tous

leurs mouvemens. Les premiers n'ont presque pas besoin de maîtres : il suffit de leur montrer le chemin & de les laisser aller à cette aimable liberté, qu'une autorité sombre ne manqueroit pas d'éteindre. Quant aux autres, si on leur donne des leçons, il faut qu'elles soient toujours gaies & riantes. Il n'y a guere qu'une mere tendre & sensée qui puisse heureusement corriger ce défaut ; ou si un autre l'entreprend, il faut qu'il en prenne les sentimens.

J'oubliois de dire qu'il faut bien se garder de laisser faire d'eux-mêmes aux Jeunes-gens les premiers essais. Ils prendroient des habitudes qu'il seroit presque impossible de réformer. Il faut leur donner l'exemple, & dire devant eux comme on veut qu'ils disent : leur répéter plusieurs fois les tons, les airs de tête, &c. puis les engager à s'essayer sur le champ. S'ils n'osent le faire en présence de leurs maîtres, il faut leur dire de s'exercer seuls, vis-à-vis d'un miroir. Là, ils s'écouteront, se regarderont à leur aise, & pour peu qu'ils aient un commencement de sens & de goût, ils sauront bien retrouver les gestes du modele, ou les remplacer. Après cela, ils reparoîtront avec plus de confiance, & par conséquent avec plus de succès. Les hommes sont

hommes à tout âge. Il faut toujours respecter leur amour propre devant les autres : *Hæc omnia magis monitoris non fatui, quàm magistri eruditi.*

CHAPITRE II.

Importance de la Prononciation Oratoire.

MAINTENANT on me permettra d'adresser ici un mot aux Orateurs, & de leur faire sentir la liaison qu'il y a entre l'élocution du geste & du ton de voix, & celle des mots ; & de quelle importance il est que les mots, les tons de voix, les gestes soient parfaitement d'accord dans celui qui parle.

Notre objet ici n'est nullement de donner des regles. Nous nous bornerons à un seul point : c'est de faire entrevoir au moins l'étendue & le nombre des choses que comprend l'art de déclamer ; afin que si quelqu'un s'avisoit de l'étudier pour son propre usage, il connût à-peu-près son objet. Nous conviendrons même, si on veut, que chacun doit presque être son propre maître dans ce genre, & que les avis donnés, sur-tout par écrit, sont, pour ainsi dire, en pure perte.

Les Anciens avoient sur les gestes & sur les tons de voix une collection de pré-

ɔtés qui faisoit un Art, & qui servoit regle à ceux qui devoient parler en blic. Ils croyoient même que cette par- étoit une des plus considérables de rt de persuader & de toucher.

Pour nous, nous avons cru qu'il étoit s court de croire & de dire sans cesse, il faut s'abandonner à l'instinct dans la clamation, qu'il n'y a point de regles ur cette partie, & que, si on vouloit viser d'y en mettre, ce seroit un moyen aillible de détruire la nature, ou au oins de la gâter. Si ce raisonnement oit juste, il ne faudroit point de regles n plus pour l'élocution; parce que l'é- cution naturelle est toujours celle qui se plus de charmes & le plus de forces. en seroit de même de tous les autres ts, dont l'objet est de régler, de polir, fortifier les facultés naturelles, pour porter plus sûrement à leurs fins.

Tout le monde a entendu parler des fis que se faisoient entr'eux Ciceron & ɔscius. L'Orateur exprimoit une pensée r des mots. Le Comédien sur le champ xprimoit par des gestes. L'Orateur chan- oit les mots, en laissant la pensée: le ɔmédien changeoit les gestes, & ren- it encore la pensée. Voilà donc deux ɔyens de s'exprimer, qui se suffisent à x-mêmes pour représenter les pensées, parole & le geste.

Les Pantomimes repréſentoient des piéces entieres avec le ſeul geſte. Ils en faiſoient un diſcours ſuivi, que les ſpectateurs écoutoient pendant pluſieurs heures. Qu'eût-ce été, s'ils euſſent encore employé l'autre partie de la déclamation, qui eſt le ton de voix ?

La Muſique qui n'a pour elle que cette derniere expreſſion, exprime par ce langage une infinité de choſes. Elle peint la joie, la triſteſſe, la langueur. Elle imite la force, la foibleſſe, la fierté, un orage, la terre qui mugit. Elle nous échauffe, nous tranſporte, quoiqu'elle ne nous parle que par des ſons. Que ſeroit-ce ſi elle étoit unie au geſte, qui remue l'ame, en paſſant par les yeux, & à la parole, qui ſe porte en même tems à l'eſprit & au cœur ?

Démoſthene interrogé quelle étoit la premiere, la plus excellente partie de l'Orateur, répondit, l'action : quelle étoit la ſeconde, l'action encore ; la troiſieme, encore l'action, juſqu'à ce qu'on eût ceſſé de l'interroger : voulant faire entendre par-là que ſans l'action, toutes les autres parties qui compoſent l'Orateur, doivent être comptées pour peu de choſe.

Il l'avoit trop ſenſiblement éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Cet Orateur le plus éloquent qui fut jamais, mal-

gré la force de ſon génie, & la vigueur de ſon élocution, fut toujours mal accueilli tant qu'il ne ſut point l'art de manier ſes armes. La leçon que lui donna un Comédien, fut pour lui un trait de feu qui l'éclaira; & qui lui fit voir clairement que ſans l'action, les plus belles choſes ne ſont qu'un cadavre ſans vie, plus propre à morfondre l'auditeur, qu'à l'échauffer. Il s'y appliqua donc de toutes ſes forces: & les efforts prodigieux qu'il fit, joints à la gloire immortelle qu'il s'eſt acquiſe en conſéquence, feront une juſtification plus que ſuffiſante pour ceux qui voudront ſuivre ſon exemple, & ſe livrer tout entiers à l'art de déclamer.

L'étude de cet art ne ſert pas ſeulement aux orateurs, aux acteurs de profeſſion, à tous ceux qui ſont obligés de paroître quelquefois en public. Comment, ſans lui, quiconque veut lire les bons Auteurs, en pourra-t-il ſentir les beautés? Reprenons notre comparaiſon du cadavre, toute hideuſe qu'elle eſt. Les livres que nous liſons, ne ſont que des ombres vaines, des phantômes vuides de ſang, que le lecteur doit ranimer, s'il veut en retrouver les traits. Il faut qu'il leur prête ſa voix, ſes geſtes: qu'il voie Œdipe ſe frappant le front, & hurlant de douleur: qu'il entende les éclats de Démoſthene:

qu'il s'enflamme comme Cicéron contre les Clodius, les Catilina, & qu'il entende autour de lui les auditeurs qui frémissent. Sans cela, les plus beaux écrits ne sont que des figures glacées, des desseins ébauchés, demi-effacés, des traces légeres d'un pinceau célebre.

Et l'Auteur qui compose, comment pourra-t-il animer son style, s'il ne s'imagine dans son cabinet apostropher le ciel, ouvrir les enfers ? Où prendra-t-il la grace, la force, l'énergie, s'il n'essaye, au moins à demi-voix, les tons de la nature ?

Puisque l'art de déclamer est également utile à celui qui compose, qui écrit, qui parle en public ; il est au moins raisonnable de s'arrêter un moment pour voir ce qu'il contient.

CHAPITRE III.

Combien il y a de choses à considérer dans la prononciation Oratoire.

LA Déclamation, ou comme parlent les Rhéteurs, l'action, est une sorte d'éloquence du corps, une expression qui consiste dans les gestes & dans les tons de voix : *Est actio quasi corporis quædam eloquentia, cùm constet motu atque voce.*

Cette espece d'élocution a, aussi bien

que le langage des mots, ses élémens. Elle a sa naïveté, sa richesse ; elle a son harmonie particuliere avec chaque objet, & générale avec tout le sujet ; elle a sa mélodie, ses nombres, ses variations, sa décence ; enfin elle a ses défauts & ses excès.

Il y a des tons & des gestes simples dont les autres sont composés. Il y en a qui sont composés plus ou moins, & dont les combinaisons sont plus ou moins aisées. On peut même dire qu'il y a pour le langage d'action, non-seulement les périodes & les phrases, mais les mots, les syllabes, les lettres. Mais ce qui est très-singulier dans ce langage, c'est que d'un côté tous les hommes, de quelqu'âge & de quelque condition qu'ils soient, en ont l'intelligence ; & que d'un autre côté chaque homme en particulier a le sien qui lui est aussi propre, aussi personnel que sa propre existence. Oui, nous avons chacun nos gestes, nos tons, comme nous avons notre extérieur, nos traits, notre taille, notre voix ; & nous les avons aussi différens de ceux des autres hommes, que nous sommes nous-mêmes différens d'eux ; par ce caractere de propriété qui fait que Pierre n'est pas Paul, & que Paul n'est pas Pierre. Ainsi le langage d'action de Pierre n'est nullement

celui de Paul ; celui de Paul n'est point celui de Pierre, & quoique fondés sur des élémens communs, ces deux langages sont aussi différens au moins, que la langue Françoise, l'Italienne, l'Espagnole le sont de la Latine, dont elles ont tiré la plupart de leurs mots.

Tout Orateur a donc son geste qui est à lui & à lui seul. Cette propriété d'expression lui fait parler d'une maniere propre la langue qui appartient à tout le monde, & le met en état de s'exprimer avec une sorte de nouveauté, en se servant de mots qui n'ont rien de nouveau. C'est ce charme de nouveauté qui nous attache quelquefois à un Prédicateur plutôt qu'à un autre, à cet Acteur plutôt qu'à celui-ci. Donnez les mêmes choses à dire & le même rôle à jouer à deux hommes différens. L'un nous charme, l'autre nous ennuie. C'est que l'un joint au langage des mots un langage d'action qui est clair, précis, naïf, & que l'autre n'a que des gestes vagues, faux, ou d'un sens peu énergique.

Il y a trois sortes de Gestes : les uns qui représentent par imitation, comme quand on contrefait la démarche de quelqu'un ou ses tons : on peut les nommer *imitatifs*. Il y en a d'autres qui ne font que désigner un lieu, une chose, une person-

ne ; ils sont *indicatifs*. Enfin il y en a qu'on pourroit appeller *affectifs*, parce qu'ils peignent les affections de l'ame, & qu'ils en portent l'impression dans ceux qui les voient.

Le Geste imitatif est plus souvent dans le comique, que dans le tragique. Il n'est pas d'un homme grave & décent de contrefaire les gestes, ni les tons de qui que ce soit ; parce que dans ces imitations il y a toujours quelque trait qui décéle le défaut de gravité, & qui avertit de la parodie.

Le Geste indicatif n'exprime que la pensée : il ne fait que montrer l'objet sur lequel il veut que le spectateur porte son attention.

Enfin le Geste affectif est le tableau de l'ame. C'est lui qui sert la nature, quand elle veut se développer elle-même, & qu'elle se livre toute entiere aux impressions qu'elle reçoit. C'est ce geste qui est la vie du discours, & qui seul fait triompher l'Eloquence. Il contient toutes les attitudes du corps & tous ses mouvemens, sans nulle exception. Un Orateur en chaire ne doit pas être indifférent, même sur l'arrangement de ses pieds qu'on ne voit pas. C'est de leur disposition que dépendent souvent la fermeté, la noblesse, la grace de tout son maintien.

Il en eſt de même des Tons de voix, qui ſe nuancent & ſe graduent par les plus petites différences, par les demi-tons, les quarts de tons, quelquefois par des diviſions que le calcul muſical ne ſauroit atteindre. Ordinairement la voix de l'Orateur ſe renferme dans la quinte. Elle n'en ſort que dans les éclats, lorſqu'il s'agit de porter les plus grands coups. C'eſt ce que les Latins appelloient, *vocis contentio*. Que d'art & de ſoin pour ſaiſir toutes ces différences! Il y a plus : chaque Orateur a ſa voix qui demande un art particulier, ſoit pour l'adoucir quand elle eſt trop dure, ſoit pour la ſoutenir quand elle eſt foible, pour la redreſſer quand elle eſt fauſſe, pour la modérer quand elle a trop d'éclat.

Enfin il n'y a pas une paſſion, pas un mouvement de chaque paſſion, pas une ſeule partie de ce mouvement, qui n'ait ſon geſte & ſon ton particulier, ſa modulation, ſes degrés de geſtes & de tons : il n'y a aucun homme qui n'ait pour exprimer ce mouvement, ſes geſtes propres, & ſes tons, que j'appelle individuels; &, ce qui doit encore plus effrayer ceux qui parlent en public, c'eſt qu'il n'y a pas un auditeur, s'il eſt homme, qui ne ſoit en état de ſaiſir cette expreſſion, & d'en ſentir la juſteſſe.

C'est même sur cette facilité de l'Auditeur qu'est fondée l'énergie de l'action. Il y a entre l'Orateur & lui une sympathie, une proportion naturelle, qui fait que l'un saisit vivement & exactement tout ce qui est exprimé par l'extérieur & par les tons de voix de l'autre. Quand nos oreilles & nos yeux suivent l'action de celui qui déclame, leurs fonctions s'exercent sur leur objet naturel. Nous ne perdons rien. C'est la nature même qui parle à nos organes; c'est-à-dire, aux facultés qu'elle a faites exprès pour elle-même, & de maniere que ces facultés pussent l'entendre & la comprendre quand elle leur parle.

Une Langue, quelqu'énergique, quelque riche qu'elle soit en mots & en tours, reste en une infinité d'occasions au-dessous de l'objet qu'elle veut exprimer. Il y a des choses qu'elle ne rend qu'en partie, qu'avec obscurité, qu'avec des longueurs. Souvent elle ne fait que dessiner ce qui devroit être peint, ou même profondément gravé. Un seul cri nous émeut jusques dans les entrailles; tout notre être s'intéresse à l'objet dont le ressort nous emporte & brise tous les autres liens. Il en est de même des gestes. Un coup d'œil dit plus vîte & mieux que tous les discours. Une attitude, un maintien nous

convainc, nous explique à la fois mille choses que nous débrouillons nous-mêmes avec plaisir. Combien de scenes charmantes qui doivent tout à l'art & au génie de l'acteur, & qui, si elles n'avoient que les paroles, ne seroient qu'une ébauche à peine dégrossie! (a)

Le langage de la déclamation est aussi fécond & aussi riche qu'il est énergique. Il a des expressions pour figurer avec les paroles & les tours de quelqu'espece qu'ils soient. Dans la métaphore, la métonimie, l'antonomase, l'hyperbole, le ton, & le geste sont plus forts, plus foncés. La répétition, la conversion, la complexion, les différencient dans les commencemens, dans les chutes, ou dans l'un & dans l'autre. La gradation les fait monter ou descendre, la subjection les fait concerter en basses & en dessus; l'antithese & la comparaison les coupent & les tranchent par des symétries tantôt croisées, tantôt paralleles, dans un sens, tantôt direct & naturel, tantôt renversé. En un mot, il n'y a pas une seule figure de pensée à laquelle il ne réponde aussi une figure de geste & de ton, avec cette seule différence que les figures de gestes & de tons ne se tra-

(a) *Acuta exclamatio vocem & fauces vulnerat, eadem lædit auditorem.* Ad Heren. III. 12.

cent point sur le papier ; au lieu que celles de pensées & de mots se présentent nettement dans des exemples.

La flexibilité des gestes & des tons qui suivent les figures de pensées & de mots, ne se trouve pas moins sensiblement dans les périodes.

Il y a des périodes simples, d'un seul membre. Il y en a de composées, qui sont de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six membres & quelquefois davantage. Il n'y en a pas une qui ne demande un certain ton & une certaine maniere de geste qui les accompagne depuis le commencement jusqu'à la fin, qui termine les membres par quelque inflexion, sépare les incises, annonce les membres suivans, & enfin indique le repos absolu.

Il y a un ton qui annonce le premier membre, un autre ton qui annonce le second, un autre le troisieme ; un enfin qui fait sentir le *dénique*, & qui avertit l'esprit & l'oreille que le repos final & absolu va venir. Enfin de même que dans une belle période, il y a mélodie, harmonie, nombre, variation de mélodie, de nombre, & d'harmonie ; il y a aussi dans les gestes & dans les tons, la mélodie qui les ajuste & les unit entr'eux : car dans le geste qui se fait actuellement, il doit y avoir un reste de celui qui a précé-

dé, & une naissance de celui qui va suivre.

Il y a le nombre, qui regle les intervalles & les repos, qui prépare les finales, qui préside aux intonations.

Il y a l'harmonie. Comme tout le monde est connoisseur, si l'acteur fait un geste discordant ou estropié, un ton faux, s'il manque une chute; on le siffle. Si au contraire un geste, un ton est d'une vérité exquise; on bat des mains. Mais si on ramene éternellement les mêmes inflexions, les mêmes finales, les mêmes mouvemens, l'inattention se peint dans les yeux du spectateur, les muscles se relâchent, il s'endort.

Il y a la variété. La variété qui fait les délices du genre humain est sur-tout nécessaire dans la déclamation. Il faut varier, non-seulement quand les choses varient, (ce qui est d'une nécessité indispensable) mais encore quand on répete les mêmes choses: *Le pauvre homme* du Tartuffe de Moliere, le *sans dot*, le *que diantre alloit-il faire dans cette galere*: *c'est votre létargie*, *&c.* tous ces retours de mots, s'ils amenent avec eux les mêmes retours de tons & de gestes deviennent fades & dégoutans.

Enfin il y a la justesse, la clarté, la vérité. Cette derniere qualité semble ren-

fermer les deux autres. Car quand il s'agit de gestes & de tons, dès que l'expression est vraie, comme elle ne contient rien d'artificiel, ni qui suppose des connoissances acquises, elle est de soi claire & juste. La justesse n'est qu'un accord exact de l'expression avec la chose exprimée. Or la vérité n'est autre chose que ce même accord. Ainsi le geste & le ton, quand ils sont vrais, doivent l'un ou l'autre, souvent tous deux, sortir avec la pensée, croître avec elle, se plier à toutes ses inégalités & à tous ses degrés : or c'est ce qu'on nomme justesse.

Ils doivent être vifs & libres. Tout ce qui sent l'étude & l'embarras, a un air de fausseté & d'artifice; ce qui est timide, marque la foiblesse ou la défiance : par conséquent la franchise & l'aisance, & une juste hardiesse doit se montrer dans l'action de l'Orateur. Toutes ces qualités sont renfermées dans la vérité.

C'est cette vérité que nous avons appellée ailleurs naïveté; & qui, si elle doit être dans les mots & dans les tours qu'emploie l'Orateur, en se servant d'une Langue qui est d'invention humaine, se trouvera, à plus forte raison, dans le langage de la nature même.

Mais dans ce genre, comme dans la Peinture, il y a le vrai, & le beau vrai.

Car s'il y a deux genres qui se ressemblent, c'est la Peinture & la Déclamation : puisque l'une est le modele, & l'autre la copie. Je dis l'une, sans distinguer, parce que si la nature est le modele des peintres, les peintures à leur tour doivent être les modeles de la belle déclamation. Que de leçons pour un excellent acteur dans les tableaux de Le Brun, de Le Sueur, du Poussin, où toutes les figures sont des especes de pantomimes d'autant plus admirables, que pour s'exprimer, elles ont, non une suite de gestes qui s'entr'aident réciproquement, mais seulement un geste qui est unique ! C'est dans ce point indivisible qu'il a fallu renfermer toute l'ame d'Alexandre, toute la douleur de la mere de Darius ; l'art l'a fait, & a trouvé le secret de nous arracher des larmes.

Que n'éprouverions-nous pas, si dans un sujet vrai, réel, existant, un orateur représentoit en soi, c'est-à-dire, sur un modele vivant & animé, ce qui n'est que peint sur la toile, ou même crayonné sur le papier, & qu'à ces gestes il joignît la parole, & les accens de la nature ?

A toutes ces qualités ajoutez la décence qui s'étend sur toutes les autres parties, & regle la maniere & les bornes dans tout ce qui se fait ou se dit. Elle mon-

tre à celui qui parle ce que demande de lui le ſujet qu'il traite, le lieu où il eſt, l'auditoire qui l'écoute, la penſée qu'il exprime, enfin ce que demandent ſon âge & ſa qualité, &c. C'eſt elle ſur-tout qui regle le mouvement.

La plupart de ceux qui ſe mêlent de parler en public, n'ont aucune idée de ce mouvement, ou du moins ils n'y font pas attention. C'eſt néanmoins du mouvement, que les Anciens appelloient quelquefois rythme, que dépend la force, ou la douceur de l'impreſſion.

Il y avoit chez les Grecs deux ſortes de mouvemens: l'un doux, tel qu'il eſt dans la vie d'un paiſible citoyen, dont le cœur eſt en action; mais ſans trouble: ils l'appelloient ἦθος. L'autre étoit vif & emporté, lorſque la paſſion eſt allumée; c'étoit le πάθος, d'où eſt venu le terme *pathétique*.

Ces deux mouvemens doivent regner tour à tour dans la tribune, tantôt pour s'inſinuer doucement, tantôt pour faire breche & entrer d'aſſaut. Les orateurs imbécilles n'ont qu'une façon d'aller, fondée ſur une habitude priſe ſottement d'après quelque modele, célebre, peut-être, par quelqu'autre endroit, mais vicieux à coup ſûr par celui-là. Ils débitent avec la même précipitation l'exorde &

la divifion, le récit & les preuves. C'eſt un rouet démonté que rien n'arrête. Si par hazard, ils changent de mouvement; cela ſe fait ſi mal-adroitement qu'ils trahiſſent chaque fois leur mauvais goût. Comme leur objet unique eſt de décharger leur mémoire d'un fardeau importun, ils verſent ſans interruption les flots qui arrivent; ne ſongeant pas qu'ils doivent repréſenter en eux-mêmes les paſſions qu'ils veulent émouvoir; & que ces paſſions ſont, comme le feu, d'une nature ſi ſubtile & ſi légere, que l'impreſſion du moindre ſouffle, de la moindre idée qui paſſe par l'eſprit, en change la couleur, le mouvement, la direction.

De tous les mouvemens, le plus décent & le plus éloquent eſt celui qui marque l'aſſurance de l'orateur ſur la bonté de ſa cauſe, & la certitude où il eſt, de la préſenter de maniere à en perſuader ceux à qui il parle. C'eſt ce mouvement qui fait ce qu'on appelle le *ton d'autorité*, quand l'orateur maître de ſon ſujet, maître de lui-même, paroît aſſuré ſans orgueil, & ſe répondre de ſes ſuccès. Ce ton inſpire du reſpect à l'auditeur, & double le crédit des preuves. Un homme qui ſe laiſſe emporter par ſa matiere, nous donne une idée déſavantageuſe de ſa légereté ou de ſa foibleſſe. Je le compare à

un cavalier qui ne peut retenir les rênes d'un cheval fougueux. Tout ce qui peut lui arriver de mieux dans la carriere, c'est de détruire la bonne opinion qu'on avoit de lui, & de céder la victoire à ses rivaux.

D'autres croient avoir un ton décent & digne de la chaire où ils parlent, quand ils donnent à leur voix toute son étendue, & qu'ils chantent tout ce qu'ils disent. Ce ton criard n'est qu'une distraction pour l'auditeur. Sa tête est comme étonnée par le bruit ; & son esprit est dans une agitation toute passive, à-peu-près telle que celle qu'on éprouve dans ces momens de rêverie où on entend sans écouter, où on voit plusieurs objets, sans en regarder aucun. Quelquefois le lieu trop petit tourmente la voix, laquelle refluant sur elle-même, fait une sorte de cacophonie qui étourdit l'auditeur, & qui l'oblige, s'il veut entendre, à un effort d'attention, dont le travail le distrait, & affoiblit d'autant l'impression qu'il auroit prise.

On ne veut point renouveller ici les observations satyriques du P. Sanlec. On se contente de remarquer qu'il n'y a point d'Art où il y ait plus de parties que dans l'éloquence ; & qu'il n'y en a presque point que nous étudions moins, & par conséquent où nous fassions plus de fautes.

L'ame de l'auditeur feroit une table rafe, fans préjugés, fans prévention; elle feroit une cire molle prête à toutes les formes, qu'elle n'obéiroit pas à la vérité, propofée de la maniere dont on la propofe tous les jours, avec toutes les apparences de la fauffeté.

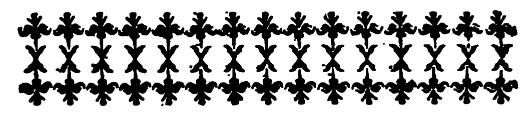
Et le plus fouvent l'auditeur vient couvert de fa cuiraffe, pour parer tous les traits qu'on veut lui lancer. Il défie l'orateur, il l'attend, il juge de fon art, de fon adreffe, bien réfolu de détourner les coups, ou de les renvoyer. Le moindre défaut frappe d'abord l'efprit, ôte à l'argument fa portée, & ruine toute l'entreprife de l'orateur.

On voudroit qu'un orateur, & fur-tout un orateur évangélique, rempli parfaitement de fon fujet & de l'importance de fon miniftere, portant, comme on dit, la république dans le cœur, préfentât la vérité fortement & fimplement, & feulement avec le feu & la lumiere qui ne manquent jamais de l'accompagner. Mais au lieu de cette vigueur mâle, qui fuppofe des Démofthenes, de médiocres artiftes mefurant l'Eloquence à leurs forces, croient que tout confifte à donner des chofes jolies, des phrafes qu'ils appellent faillantes, de petits mots, des bluettes; & quand ils font venus à bout de coudre ces

miseres sur un gros canevas, ils les jettent à l'auditeur selon que leur instinct en ordonne, ou l'imitation manquée de quelque modele choisi au hasard.

Les difficultés qu'on vient de faire entrevoir sur l'art de déclamer, pourront étonner quelques personnes. Mais on n'adresse ces observations qu'à ceux qui ont compris toute la grandeur de leur art, & qui se proposent d'y remporter le prix.

Il n'y a point d'art qui ne demande de l'effort : & s'il y en a quelqu'un qui en mérite, c'est celui-ci. On donne pendant des années entieres des maîtres aux jeunes gens, pour leur apprendre à entrer, à sortir, à saluer, à se présenter : & on veut abandonner à la seule nature, au seul instinct, de régler la décence & les graces, dans les occasions où l'homme est en spectacle à tout un peuple, qui juge à la rigueur de tous ses mouvemens & de tous ses sons. Ce naturel qu'on vante tant dans la déclamation, & qu'on s'imagine devoir être inculte, pour être vrai, ne perdroit rien de ce qu'il a, quand il seroit cultivé : & il acquerroit sûrement une force & des charmes qu'il n'a pas.



SECONDE PARTIE.

DU RÉCIT HISTORIQUE.

CHAPITRE I.

De la nature du Récit historique & de ses différentes especes.

LE Récit est un exposé exact & fidelle d'un événement : c'est-à-dire, un exposé qui rend tout l'événement, & qui le rend comme il est. Car s'il rend plus ou moins, il n'est point exact ; & s'il rend autrement, il n'est point fidelle. Celui qui raconte ce qu'il a vu, le raconte comme il l'a vu, & quelquefois comme il n'est pas ; alors le Récit est fidelle, sans être exact.

Tout Récit est le portrait de l'événement qui en fait le sujet. Le Brun & Quinte-Curce ont peint tous deux les batailles d'Alexandre. Celui-ci avec des signes arbitraires & d'institution, qui sont les mots ; l'autre avec des signes naturels & d'imitation, qui sont les traits & les couleurs. S'ils ont suivi exactement la vérité, ce sont deux historiens. S'ils ont mêlé

mêlé du faux avec le vrai, ils ſont poëtes; du moins en la partie feinte de leur ouvrage. Car le caractere du poëte eſt de mêler le vrai avec le faux, avec cette attention ſeulement, que tout paroiſſe de même nature.

Quoiqu'il n'en ſoit pas de même de l'hiſtorien, cependant il eſt auſſi placé entre la vérité & le menſonge. Il ſouhaite naturellement d'intéreſſer. Comme l'intérêt du Récit dépend de la grandeur & de la ſingularité des choſes, il eſt bien difficile à l'homme qui raconte, ſur-tout quand il a l'imagination vive, qu'il n'a pas de titres trop connus contre lui, & que l'événement qu'il a en main ſe prête juſqu'à un certain point, de s'attacher à la ſeule vérité, & de ne s'en écarter en rien. Il voit ſa grace écrite dans les yeux d'un auditeur, qui aime preſque toujours mieux un vraiſemblable touchant qu'une vérité ſéche. Quel moyen de s'aſſervir alors à une ſcrupuleuſe exactitude? Si on reſpecte les faits où on pourroit être convaincu de faux, du moins ſe donnera-t-on carriere ſur les cauſes. On ſe fera un plaiſir de tirer les plus grands effets, les plus éclatans, d'un principe preſque inſenſible, ſoit par ſa petiteſſe, ſoit par ſon éloignement. On montrera des liaiſons imperceptibles, on ouvrira des ſouter-

rains ; une légere circonſtance tirée de la foule, deviendra le dénouement des plus grandes entrepriſes. Par ce moyen on aura la gloire d'avoir eu de bons yeux, d'avoir fait des recherches profondes, de connoître bien les replis du cœur humain, & par-deſſus tout cela la reconnoiſſance & l'admiration de la plupart des lecteurs. Ce défaut n'eſt pas, comme on peut le croire, celui des têtes légeres. Mais pour être proche de la vertu, ce n'en eſt pas moins un vice.

Le Récit a toute ſa beauté & ſa perfection, quand à la fidélité & à l'exactitude il joint la briéveté, la naïveté & la ſorte d'intérêt qui lui convient.

Il faut être court dans le Récit : nous l'avons dit en parlant de l'Apologue *(a)*, & nous avons ajouté qu'on n'eſt jamais long, quand on ne dit que ce qui doit être dit. C'eſt à celui qui parle à ſentir les bornes de ſon ſujet. Nous dirons dans le dixieme Traité ce que c'eſt que la naïveté du diſcours, *(b)* & par conſéquent celle du Récit. Quant à l'intérêt, nous en avons défini la nature, & diſtingué les eſpeces dans le ſecond volume en traitant de l'Epopée. Nous obſerverons ſeulement ici que l'intérêt du Récit véritable eſt in-

(a) Tome II.
(b) Part. I. chap. IV.

finîment plus grand que celui du Récit fabuleux ; parce que la vérité hiſtorique tient à nous, & qu'elle eſt comme une partie de notre être : c'eſt le portrait de nos ſemblables, & par conſéquent le nôtre. Les fables ne ſont que des tableaux d'imagination, des chimeres ingénieuſes, qui nous touchent pourtant, parce que ce ſont des imitations de la nature, mais qui nous touchent moins qu'elle, parce que ce ne ſont que des imitations : *In omni re procul dubio vincit imitationem veritas.* Quint.

Il y a en général trois ſortes de Récits : le Récit oratoire, le Récit hiſtorique, & le Récit familier. Nous avons parlé du premier en traitant de l'Oraiſon ; & du dernier en parlant de l'Apologue. Nous nous bornons ici au Récit hiſtorique.

Le Récit hiſtorique a autant de caracteres qu'il y a de ſortes d'hiſtoires. Or il y a l'hiſtoire des hommes conſidérés dans leurs rapports entr'eux : c'eſt l'hiſtoire profane ; & l'hiſtoire naturelle, qui a pour objet les productions de la nature, ſes phénomenes, ſes variations.

L'hiſtoire de la religion ſe ſous-diviſe en deux eſpeces, dont l'une eſt l'hiſtoire ſacrée, écrite par des hommes inſpirés ; l'autre l'hiſtoire eccléſiaſtique, écrite par des hommes aidés de la ſeule lumiere naturelle.

CHAPITRE II.

Caractere de l'Histoire Sacrée.

SI on veut connoître l'Histoire dans toute sa grandeur & toute sa noblesse, c'est dans les Livres saints qu'il faut l'envisager. L'auteur dépouillé de tout sentiment étranger à son objet, livré entiérement, uniquement à la vérité qu'il peint, la présente telle qu'elle est; avec la naïveté, la force, la candeur qui lui sont propres. Nul penchant pour un parti contre un autre, nul artifice pour exciter l'amour, l'envie, l'étonnement, l'admiration. La vérité lumineuse opere par elle-même sur les esprits, sans le secours artificiel de l'éloquence. Quelle sublimité dans le récit de la création de l'Univers! Mais quelle simplicité! C'étoit en commençant l'histoire du Monde une belle occasion pour étaler toutes les richesses du génie & de l'art. On pouvoit peindre Dieu marquant un point dans l'immensité, pour être le lieu des corps, & dans l'éternité un autre point, pour être l'époque des tems. On l'auroit vu franchir par une puissance incompréhensible, l'espace qui sépare l'être & le néant; disposer ensuite toutes les parties de la substance,

créée, avec une ſageſſe, un ordre, une magnificence dignes de lui. Mais tout cet appareil d'idées brillantes auroit rendu ſuſpecte la foi de l'écrivain. On auroit pu croire qu'il s'occupoit de lui-même, auſſi bien que de la choſe. Quel beſoin a Dieu pour ſa gloire, après avoir fait le monde, & l'avoir marqué du ſceau de ſes attributs, quel beſoin a-t-il de ces éloges emphatiques qui décelent la foibleſſe ou l'ignorance de l'admirateur? C'étoit lui-même qui dictoit à Moïſe, & la ſimplicité devoit être le caractere de ſon expreſſion : *In principio Deus creavit cœlum & terram* : « Dans le commencement » Dieu créa le ciel & la terre ». La même ſimplicité regne dans l'expoſition des détails : *Que la lumiere ſoit, & elle fut.* Que la terre produiſe toutes ſortes de plantes & d'animaux, l'air toutes ſortes d'oiſeaux, l'eau toutes ſortes de poiſſons, *& cela fut.* . . . . . .

Falloit-il exprimer de quelle maniere les êtres ſe formoient, tracer des commencemens de ſyſtêmes ſur l'organiſation des germes & la conſervation des eſpeces, ſur le principe de vie répandu dans la nature, & communiqué en différens degrés aux différentes eſpeces de végétaux & d'animaux, pour amuſer la vaine curioſité d'un eſprit orgueilleux & in-

quiet, qui oublie son objet principal, la fin à laquelle il est destiné, pour des spéculations stériles? Dieu ne l'a point voulu; parce que ces connoissances n'appartiennent qu'à l'Ouvrier; & comme l'homme n'est point chargé de combiner les parties, ni d'entretenir ou de distribuer le mouvement qui détruit & répare tout dans la nature, ni d'organiser aucun germe, il étoit inutile de lui donner la science des principes. Il semble qu'il étoit de la grandeur & même de la bonté de *Dieu*, de se réserver à lui seul le mot de cette grande énigme, & de ne laisser à l'homme que le soin de jouir, & de rendre graces à son bienfaiteur.

Les récits touchans sont traités avec la même simplicité que les récits sublimes. La vie de Joseph qui est un modele en ce genre, doit tout à la naïveté & aux situations qu'elle présente. Vraies beautés, que l'art ne peut remplacer par aucun effort.

La narration du nouveau Testament a le même caractere: on n'y affecte point de montrer de la science ou de l'érudition, d'appuyer avec une sorte d'affectation sur les faits, d'aider par des réflexions le lecteur à sentir l'étendue & le poids des choses: le même esprit qui dicte le *texte*, en sera l'interprête pour les lec-

teurs de bonne foi. Y voit-on jamais cette inquiétude qui accompagne l'auteur, lorſqu'il n'eſt guidé que par ſa propre critique dans le choix des faits & des circonſtances ? On ſent, au contraire, la ſécurité de la plume qui retrace les événemens. Ils ſauront ſe défendre par eux-mêmes contre l'incrédulité. Qui peut nier qu'il ne ſoit né en Bethléhem un enfant extraordinaire, annoncé par les Prophêtes ? Des ſages d'Orient ſont venus pour lui rendre hommage. A qui ſe ſont-ils adreſſés ? Au roi Hérode, qui n'étant pas en état de leur indiquer les lieux, aſſemble les Docteurs de la Loi, pour apprendre d'eux ce que les Prophêtes ont annoncé à ce ſujet. Cette notoriété ne ſuffit pas. Les Mages ſe rendent à Bethléhem: le roi ſoupçonneux attend leur retour: & ſe voyant trompé dans ſon attente, il explique l'oracle du ciel à ſa maniere : il craint que cet enfant ne lui ôte un jour le diadême, il veut le faire périr ; mais ne ſachant point ce qu'il eſt devenu, il commande qu'on égorge tous les enfans des environs de Bethléhem, qui pouvoient être du même âge, afin que l'enfant perſécuté fût enveloppé dans le maſſacre général. Des cris aigus s'élevent contre cette inhumanité, tout l'Empire Romain les a entendus, & il a frémi d'horreur.

Qu'avoit besoin l'historien de cet événement, de rien joindre du sien à la simple vérité, pour la rendre plus vraisemblable ?

Dans les autres Histoires il y a des vuides à remplir, où la vérité manque, des liaisons à ménager, des causes à mettre en jeu ; l'écrivain ne peut faire un pas que les mémoires à la main : mémoires dont l'autorité a eu besoin d'être appuyée par d'autres monumens, quelquefois incontestables à la vérité, mais aussi quelquefois équivoques, obscurs, énigmatiques, qui semblent se contredire réciproquement. Dans l'histoire inspirée, on voit que l'auteur a tout présent devant les yeux, & que le récit s'arrange conformément à ce qui est.

Quoique l'Histoire sacrée ne soit point faite pour servir de modele aux écrivains, mais pour apprendre à l'homme ce qu'il est, ce qu'il doit faire, & à quoi il doit tendre selon les vues de Dieu ; il est certain cependant qu'il n'y a rien de plus parfait dans le genre de l'Histoire. Elle est exacte, fidelle, sûre, simple, sans passion : c'est la vérité même qui se montre naïvement & sans apprêts.

Nous ne parlons point de l'intérêt qui tient au fond des choses ; il n'en est point de plus grand, de plus noble, de plus

vif, de plus varié dans aucune autre histoire. Elle est à l'égard des autres récits historiques, qu'on nous pardonne cette comparaison, ce qu'est l'Epopée à l'égard des autres poëmes : puisqu'elle seule a le droit de présenter le merveilleux, c'est-à-dire, de montrer l'action de Dieu sur l'homme, les loix de sa justice, l'étendue de son pouvoir, les trésors de sa sagesse, & la sublimité de ses desseins. Elle contient les principes & les dévelopemens de la vraie Religion ; elle expose dans le plus grand jour les maximes fondamentales de la Loi naturelle ; elle apprend aux hommes dans tous les états, dans tous les âges, dans toutes les conditions, les moyens de s'assurer un bonheur solide ; elle renferme les titres de tous les peuples, montre leur origine, leurs établissemens divers ; elle éclaire les ténebres de plus de trente siécles d'obscurité ; elle nous présente le fil pour nous tirer du labyrinthe des tems fabuleux ; elle nous donne l'explication de ces monumens précieux dont le genre humain avoit perdu le sens, quoiqu'il en fût toujours le dépositaire ; enfin ce Livre des Livres est l'histoire du ciel & de la terre, & de ce qu'ils contiennent ; & tout ce qui n'y est pas renfermé n'est, ou qu'une répétition des mêmes faits & des mêmes

exemples, ou qu'incertitude, erreur, érudition vaine & inutile au bonheur de l'homme.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique ne differe de l'Hiſtoire Profane que par l'objet. L'écrivain y eſt abandonné à lui-même, il n'a de reſſources que dans ſes connoiſſances & ſes talens pour reconnoître le vrai, & l'expoſer aux autres. Mais comme il traite des matieres qui appartiennent au Chriſtianiſme, il eſt obligé plus qu'un autre hiſtorien d'animer ſon récit de cet eſprit de ſimplicité, de naïveté, convenable à une Religion qui renonce ſpécialement à tout ce qui n'eſt que pompe vaine & oſtentation frivole. M. de Fleuri a ſaiſi parfaitement ce caractere dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique. Quand on le lit, on croit entendre la dépoſition d'un témoin ſage & fidelle, qui rend avec candeur ce qu'il a vu ſans prévention, & qui le rend par conſéquent comme il eſt. Il y a dans ſon ſtyle quelque choſe de cette nobleſſe & de cette onction qu'on ſent en liſant les hiſtoires ſacrées. Il parle des deſſeins de Dieu avec dignité, de ſes miniſtres avec circonſpection; il blâme & loue par les actions; par-tout il laiſſe voir le bon eſprit, la piété éclairée, le cœur droit. S'il préſente quelquefois en paſſant le germe d'une ré-

flexion, il rentre auſſitôt dans ſon caractere & ſes fonctions d'hiſtorien & de témoin déſintéreſſé.

Comme notre objet n'eſt point ici de donner une notice de tous les hiſtoriens célebres, ni de tracer des regles ſur la maniere d'étudier l'Hiſtoire, mais ſeulement de caractériſer les différens genres d'hiſtoire, leurs qualités, leurs objets différens, on ne doit pas être étonné de nous voir paſſer rapidement d'un genre à l'autre. Il nous ſuffit de définir, & quelquefois de citer un modele.

CHAPITRE III.

De l'Hiſtoire Profane.

L'Histoire profane eſt le portrait des ſiecles paſſés préſenté aux ſiecles à venir, pour leur ſervir d'inſtruction. C'eſt, dit M. de la Mothe qui la définit en orateur, un ſpectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naiſſances & de chutes d'empires, de moeurs, d'opinions, qui ſe ſuccedent inceſſamment; enfin de tout ce mouvement rapide, quoiqu'inſenſible, qui emporte tout & change continuellement la face de la terre.

On la divise en Histoire générale & en Histoire particuliere.

L'Histoire générale feroit l'histoire du Genre-humain répandu sur la terre habitable depuis le commencement du monde. Quoiqu'il n'y ait rien dont les hommes ne puissent venir à bout, en réunissant leurs forces pendant le tems nécessaire, eu égard à l'entreprise; il paroît cependant impossible de composer une Histoire universelle qui comprenne tous les peuples, dans tous les tems, dans tous les lieux. Nous *disons* une Histoire, non une chronologie accompagnée de quelque détail : ce qui a été exécuté plus d'une fois. Une Histoire universelle comprendroit le fonds de toutes les Histoires des peuples, *réduites* à une étendue proportionnée au corps entier de l'ouvrage. L'histoire d'une grande monarchie y figureroit à-peu-près comme celle d'une province dans celle d'un royaume. Tous les objets taillés, mesurés, placés selon leurs rapports symétriques entr'eux & avec le tout, y seroient dans un état perpétuel de comparaison : & de même que le tems qui coule, emporte dans le même flot toutes les générations qui existent ensemble; le courant de cette histoire présenteroit dans le tableau universel du genre humain,

non seulement les rapports contemporains des causes & des effets qui occupent la scene du monde, mais encore les germes plus ou moins développés, des catastrophes réservées aux siecles suivans.

Avant que de prendre le pinceau, il faudroit rassembler les fastes de tous les Empires, les monumens de tous les faits, être sûr de les avoir authentiques, de les entendre dans leur véritable sens; alors il ne s'agiroit plus que de former une société nombreuse de Savans, de leur communiquer la même ame, & de la faire passer par une sorte de métempsycose, dans les continuateurs jusqu'à la perfection entiere de l'entreprise. M. de Thou a donné l'Histoire générale d'un siecle: mais sa carriere se borne à l'Europe & aux événemens du dehors qui ont eu des rapports avec cette partie du monde.

M. Bossuet, qui a tracé l'esquisse d'une Histoire universelle, en borne le projet par le point de vue digne d'un Evêque philosophe, & d'un Théologien enrichi de la plus précieuse érudition.

Dieu a fait tout pour sa gloire; c'est-à-dire pour lui-même: & tous les êtres créés trouvent leur propre perfection dans le rapport qui les ramene à leur auteur. Ainsi tous les changemens qui

arrivent au genre humain font fubordonnés aux vues de la providence : & une de ces vues, depuis la chute & l'égarement de l'homme, eft de le rétablir dans fon premier état, par le moyen de la Religion révélée. La chaîne des caufes fecondes eft compofée d'une infinité d'anneaux, qui fe tiennent & qui remontent à ce principe, qui leur fert d'appui.

De ces réflexions avouées de la faine Philofophie auffi-bien que de la Foi, M. Boffuet prend fon vol ; & *fe plaçant* dans le fein de la Divinité, il confidere la terre & les habitans qui la couvrent : il obferve les mouvemens qui les approchent, ou les éloignent de la fin qui leur eft marquée. Le premier deffein de Dieu avoit été de rendre l'homme heureux par l'innocence & la liberté. L'homme s'eft rendu efclave par le crime. Le fecond deffein de Dieu eft de le délivrer de fes chaînes, & de le remettre dans la voie de l'innocence & du bonheur. Et c'eft à ce deffein qu'il fubordonne toutes les révolutions du genre-humain.

Dans ce raifonnement de M. de Meaux, il y a deux parties : Dieu veut établir une Religion pour rétablir l'homme dans fes droits, c'eft la premiere partie : Dieu veut qu'il y ait des révolutions dans les affaires humaines, c'eft la feconde.

Ou il y a ſubordination entre ces deux décrets, ou il n'y en a point. S'il y en a, le plan de M. Boſſuet qui ſubordonne les révolutions du genre-humain à l'établiſſement de la Religion ſurnaturelle, eſt admirable. Et pour prouver qu'il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en ait, il ſuffit de penſer qu'on ne peut enviſager l'ame de l'homme, qui eſt proprement l'homme, ſans un rapport actuel à ſon bonheur; qui eſt d'être réunie avec Dieu, & par conſéquent, que toutes les ames qui operent les mouvemens du genre-humain, quelque éloignées qu'elles ſoient du but qui leur eſt marqué, ſont toutes rappellées par la Providence à la ſeule fin qu'elles devroient ſe propoſer dans tous leurs mouvemens; enfin que toutes les actions de l'homme, tant celles qui ſont dans l'ordre de la grace, que celles qui ſont dans l'ordre de la nature, entrent néceſſairement dans le ſyſtême de la ſageſſe de Dieu ſur la deſtination des hommes.

D'ailleurs, ſi, comme on ne peut en douter, il y a des cauſes finales dans les révolutions qui s'operent dans le genre-humain; quel objet plus raiſonnable ces révolutions peuvent-elles avoir, que de tourner le genre-humain vers ſon auteur, ſon bienfaiteur, ſon bonheur; & par conſéquent, de l'amener à la connoiſſance

d'une Religion hors de laquelle il n'y a point de félicité pour l'homme ?

Cette idée sublime est l'ame de l'ouvrage de M. Bossuet ; elle s'y répand dans toutes les parties, & présente ainsi le plus grand tableau, le plus magnifique, le mieux ordonné que l'Histoire ait jamais conçu : c'est le rapport de toutes les révolutions des empires, des royaumes, de tous les changemens arrivés aux nations, avec l'établissement de l'Eglise de Jesus-Christ.

C'est dans l'exécution de ce dessein sublime, qu'on voit la force & la hardiesse du pinceau de l'auteur. Il avoit pu le concevoir, il pouvoit le remplir. Tout y est digne du grand Bossuet, de la haute idée qu'il avoit de la Religion, & de son ministere auprès d'un jeune Prince, à qui il falloit faire sentir profondément que les Rois qui se croient souvent des Dieux, ne sont que des instrumens *dont* la Divinité se sert, pour punir ou récompenser les peuples, & les ramener par-là, ou les confirmer de plus en plus dans la voie où il les appelle.

CHAPITRE IV.

Des Histoires particulieres.

L'HISTOIRE qu'on appelle particuliere, par opposition à l'Histoire générale du monde, peut être générale par opposition à d'autres histoires dont l'objet est moins étendu. Par exemple, l'histoire d'un royaume par rapport à celle d'une province ; celle d'une province par rapport à celle d'une ville, peuvent être, quoiqu'improprement, appellées générales.

On sent que plus le champ de l'histoire est vaste, plus les objets doivent y paroître petits ; en se plaçant au centre des choses, les objets décroissent à mesure qu'ils s'éloignent. Il y en a, qu'on verroit dans une moindre étendue, qu'on n'apperçoit point du tout par le coup d'œil général ; il y en a d'autres qui seroient frappans, qu'on ne fait qu'appercevoir ; d'autres enfin, qui auroient toute l'attention du spectateur, & qui n'en ont qu'une partie. C'est à l'écrivain à se placer dans le vrai point de vue de son ouvrage, & à graduer, comme il convient, les proportions de chaque objet, dans son tableau, selon les regles de la perspective. S'il s'agit de l'histoire d'un

royaume ou d'un empire, il faudra dessiner correctement, & peindre avec soin, tout ce qui a influé sur les affaires publiques, & qui pourra servir à quiconque sera chargé du ministere public dans le même royaume. Il y a eu des fêtes somptueuses, des spectacles brillans, des ouvrages, des inondations : c'est, dit Tacite, la matiere d'un Journal : tout ce qu'on peut exiger de l'Histoire, c'est qu'elle les indique en passant.

Les Histoires des empires & des royaumes ne devroient être écrites que par des Philosophes ou par des Ministres, ou plutôt par des Philosophes qui auroient rempli les fonctions du ministere; alors on y développeroit avec un succès égal les jeux des passions & ceux de la politique, & les rapports de ces causes avec leurs effets. On verroit en même tems les ressorts qui tiennent à l'humanité, & qui agissent dans toutes les especes de gouvernement, & ceux qui tiennent au gouvernement particulier des peuples, selon leurs caracteres propres. On verroit que telle force remue tous les hommes, quels qu'ils soient; que telle autre remue seulement les esprits républicains, ou ceux qui sont accoutumés à la monarchie ; que telle voie affoiblit, éteint les vertus, l'honneur, le respect dû au gouvernement, &c.

Xenophon, Thucydide, Tite-Live, Tacite, avoient ces provisions quand ils entreprirent d'écrire l'Histoire. Elle retient encore chez eux une partie de son caractere originaire, qui étoit d'envelopper la morale & la politique sous l'écorce des faits. A l'exemple des poëtes qui couvroient du voile de la fiction tous les mysteres de la philosophie, ils ne se sont point contentés de donner une liste des événemens, selon l'ordre des tems & des lieux, mais ils ont écrit des traités complets de politique, tirés de la conduite bonne ou mauvaise des peuples dont ils ont fait l'histoire. Et sans paroître avoir d'autre dessein que de raconter des faits, ou d'intéresser le lecteur par des tableaux suivis d'entreprises importantes, ils trouvent le moyen d'instruire l'esprit, de former le cœur, & de développer toute la Philosophie morale.

Il y a des Histoires qui se bornent à un seul événement important, comme la conjuration de Catilina, celle de Valstein, la révolution de Portugal, le siege de Dunkerque. Il est nécessaire dans ces sortes d'histoires de faire quelque préambule pour introduire le lecteur dans le récit. Un poëte épique a le droit de se jeter tout d'un coup au milieu des choses qu'il doit raconter ; souvent même il

commence fort près de la fin, se réservant certains détours agréables pour apprendre au lecteur ce qu'il ne sait pas, & qu'il désire de savoir. Mais l'Histoire toujours sage, toujours mesurée, ne se permet point ces libertés. La Chronologie est son flambeau : elle la suit scrupuleusement, pas-à-pas. Ainsi dans ces histoires séparées, il faut que l'historien mette d'abord le lecteur au fait des tems, des lieux, des mœurs, des intérêts, des caracteres ; qu'il présente ensuite au milieu de toutes ces circonstances, le genre de l'événement à raconter ; qu'il en suive les développemens & les progrès, & qu'il le conduise jusqu'à sa fin. Ces morceaux sont très-agréables, parce qu'avec le mérite de la vérité, ils ont une partie des qualités de la poésie. Il y a unité d'action, commencement, milieu, fin. C'est un corps qu'on peut tailler réguliérement, & proportionner dans tous ses membres ; il n'y manque que la poésie du style, le merveilleux, & quelque désordre de l'art, pour en faire une Epopée.

Il y a des histoires qui se bornent à la vie d'un seul homme. Si c'est un Prince, elle est la matiere d'une *juste* histoire ; telle est l'HISTOIRE de Louis XIV, de Louis XI, d'Alexandre le grand ; pourvu cependant qu'on y considere

l'homme d'Etat plus que l'homme privé : car si on s'arrête autant sur les détails de sa conduite particuliere, que sur le maniment des affaires publiques, c'est proprement ce qu'on appelle une Vie.

Les anciens avoient un goût particulier pour écrire des vies. Pleins de respect & de reconnoissance pour les hommes illustres, & considérant d'ailleurs que le souvenir honorable que les morts laissent après eux, est le seul bien qui leur reste sur la terre qu'ils ont quittée, ils se faisoient un plaisir & un devoir de leur assurer ce foible avantage. Je prendrois les armes, disoit Cicéron, pour défendre la gloire des morts illustres, comme ils les ont prises pour défendre la vie des citoyens. Ce sont des leçons immortelles, des exemples de vertus consacrés au genre-humain. Les portraits & les statues qui représentent les traits corporels des grands hommes sont renfermés dans les maisons de leurs enfans, & exposés aux yeux d'un petit nombre d'amis ; les éloges tracés par des plumes habiles, représentent l'ame même, & les sentimens vertueux. Ils se multiplient sans peine ; ils passent dans toutes les langues, volent dans tous les lieux, & servent de maîtres dans tous les tems.

Cornelius Nepos, Plutarque, Suetone,

ont préféré ce genre de récit aux histoires de longue haleine. Ils peignent leurs héros dans tous les détails de la vie, & attachent particuliérement ceux qui cherchent à connoître l'homme. Quel besoin a le citoyen paisible, l'homme de Lettres, de Robe, d'avoir toujours devant les yeux des guerriers qui prennent des villes, qui livrent des batailles, qui donnent la paix aux pays qu'ils ont dépeuplés? Ces traits sont bons pour les esprits qui aiment les événemens bruyans. Mais pour quiconque veut connoître *l'homme* en lui-même; les menues occupations de César, d'Auguste, des traits d'Henri IV, de Louis XIV, sont infiniment plus touchans & plus agréables, que des victoires & des triomphes.

Suétone, & Cornelius Nepos, se sont contentés de présenter un seul homme à la fois. Plutarque s'est fait un plan plus étendu & plus intéressant pour un esprit philosophique. Il met en parallele les hommes qui ont brillé dans le même genre. Chez lui, Cicéron figure à côté de Démosthene, Annibal à côté de Scipion. Le lecteur se portant tour-à-tour sur ces pieces de comparaison, juge les degrés de vice & de vertu, & s'exerce, malgré qu'il en ait, ne croyant que suivre l'écrivain qui l'entraîne. Il y a des

personnes qui préferent cet historien à tous les autres, à cause du grand sens qu'on y trouve par-tout, d'une philosophie solide qui ne tend qu'à la vertu; enfin parce qu'il peint l'homme, & qu'il le peint fortement.

CHAPITRE V.

Style de l'Histoire.

LE texte de l'Histoire doit être naturellement dans la forme indirecte, c'est-à-dire, que l'historien doit raconter ce qui a été dit ou fait par les acteurs qu'il introduit sur la scene; & ne point les faire parler eux-mêmes. Cependant, comme on a observé que plus les acteurs parlent eux-mêmes, plus le récit est vif & animé; les historiens, à mesure qu'ils ont été plus rafinés dans l'art, ont emprunté quelque chose de le maniere des poëtes, & ont changé en dramatique la forme trop monotone de leur récit.

Quelquefois ils citent les paroles même de leurs personnages; & alors c'est un titre original qu'ils inserent dans l'Histoire. Pour être insérées de la sorte, il faut qu'elles le méritent par leur importance. Toutes les paroles d'Alexandre, d'Auguste, de Louis le Grand, quand

même elles auroient toujours été dignes de ſi grands Princes, ne ſont pas toujours dignes de l'Hiſtoire. Tite-Live rapporte les termes mêmes des premieres déclarations de guerre, & des traités faits avec les peuples voiſins de Rome; Salluſte copie la lettre de Catilina à Mallius, & le diſcours de Caton auſſi-bien que celui de Céſar. Ces morceaux plaiſent toujours, quand ils ne ſont pas trop longs, & qu'ils ſont aſſez nerveux pour n'avoir pas beſoin d'être réduits & reſſerrés par une analyſe.

Quelquefois les hiſtoriens ſe chargent de faire eux-mêmes les diſcours qui ont été faits, ou même d'en faire, quoiqu'il n'y en ait point eu de faits; & cela pour préſenter plus nettement les cauſes qui ont déterminé les entrepriſes. L'auteur alors, à l'imitation du poëte, ſe place dans les circonſtances où il voit ſes acteurs: il prend leur caractere, leur eſprit, leurs ſentimens: & dans cet enthouſiaſme purement artificiel, il tâche de parler comme ils auroient parlé eux-mêmes. C'étoit le goût dominant de Tite-Live. Plein de génie & de verve, il ne pouvoit ſe défendre contre la tentation de haranguer, toutes les fois que l'occaſion ſe préſentoit. C'étoit preſqu'un beſoin; mais un beſoin, que nous ſerions bien

fâché qu'il n'eût point satisfait. Tous les historiens qui ont imité son exemple, ont remporté les mêmes applaudissemens que les poëtes, lorsqu'ils ont bien peint les mœurs. Pourvu que l'histoire seule fournisse tout le fond de cette sorte de drame, il semble que le lecteur ne peut que savoir gré à l'historien d'un artifice qui anime le récit, sans faire tort à la vérité.

Quand les historiens ont craint que cette forme dramatique ne donnât l'air de fiction à leur récit, ils ont pris la forme indirecte, qui tient une sorte de milieu entre le récit & le drame. Le peuple de Rome s'étant retiré sur le Mont Aventin, on lui envoya Menenius Agrippa, qui se contenta de lui dire, (*a*) » Que » dans le tems que les membres de l'hom- » me n'étoient pas soumis à une seule » volonté, comme ils le sont à présent, » & qu'ils avoient chacun la leur propre, » aussi-bien que leur langage ; ils s'é- » toient offensés de ce que leurs soins, » leurs travaux, n'étoient que pour l'es- » tomac, qui, tranquille au milieu

(*a*) *Tempore quo in homine non, ut nunc, omnia in unum consentiebant, sed singulis membris suum cuique consilium, suus sermo fuerit, indignatas reliquas partes suâ curâ, suo labore, ac ministerio ventri omnia quæri : ventrem in medio quietum, nihil aliud quàm datis voluptatibus frui ; conspirasse indè ne manus ad os cibum ferrent, &c.* Liv. 2.

» d'eux, n'avoit qu'à jouir des biens qu'on » lui apportoit. Qu'ils étoient convenus » que la main ne porteroit plus à *la bou-* » che, que la bouche ne recevroit plus » les alimens, que les dents cesseroient » de les broyer ; qu'ayant voulu par ce » moyen réduire l'estomac, ils étoient » tombés eux-mêmes en langueur. « L'historien dans ce récit ne disparoît pas, il se montre avec l'acteur.

A cet ornement du style historique, se joint celui qui naît des pensées. Il n'est pas possible qu'en maniant long-tems des faits, & en les considérant dans toutes leurs faces, il ne vienne aux auteurs quantité d'idées de toutes especes, qui ne viennent pas au lecteur qui passe légerement sur les objets. Il y a plus, selon le caractere & le goût dominant de chaque écrivain, ces idées sont ou morales ou politiques, pleines d'humanité, ou mêlées d'aigreur, tournées vers la subordination légitime, ou vers l'indépendance. Il semble que les faits passant par l'esprit de l'historien, y prennent la couleur de l'homme. On sent que ces beautés sont bien voisines du vice. Quel besoin a le lecteur de vos réflexions, si elles ne sont que de vous ; si elles ne naissent point du sujet ? Elles en naissent. Contentez-vous de m'en avertir ; & tout

au plus de me montrer le germe de ma réflexion. Si vous m'étalez trop ſouvent des maximes, des ſentences; ſi vous prêchez à chaque page, comme l'ont fait quelques modernes; quelque bien écrite que ſoit votre Hiſtoire, je m'ennuie de recevoir la leçon; je prends peu à peu congé du maître, & je le laiſſe ſeul dans ſa chaire.

Ce défaut n'eſt en général que celui d'une ame vraiment vertueuſe, qui avec beaucoup d'imagination a fait proviſion de philoſophie. Il y a par-tout des rapports avec les principes de morale. On les ſaiſit vivement, on ne peut ſe réſoudre à perdre une maxime, une réflexion, qui ſéduit par ſon tour heureux.

Les images vives figurent avec plus d'éclat encore que les penſées dans l'Hiſtoire: elles reviennent plus ſouvent, & tiennent plus de place dans le diſcours.

On peint les faits: c'eſt le combat des Horaces & des Curiaces; c'eſt la peſte de Rome, l'arrivée d'Agrippine avec les cendres de Germanicus, ou Germanicus lui-même au lit de la mort.

On peint les traits du corps, le caractere de l'eſprit, les mœurs: c'eſt Caton, Catilina, Piſon, &c. Les maîtres rigides en éloquence, veulent cependant qu'on peigne les hommes par leurs ac-

tions plutôt que par des mots. Auſſi Homere & Virgile, qu'on peut regarder comme les modeles du beau en fait de récits, ſont-ils extrêmement réſervés ſur ces tableaux d'attache, où l'écrivain s'amuſe à crayonner les idées que le lecteur doit ſe donner d'après les faits, s'il eſt intelligent. Car c'eſt à lui à tirer par induction, le caractere des acteurs qu'on lui a préſentés. Faut-il le tenir par la main, ou même le porter dans toute la route ? Le moyen de le tenir éveillé, eſt de l'exercer, de lui donner une tâche. Pourvu qu'elle ne ſoit pas trop forte, il la remplira avec un retour de ſatisfaction ſur lui-même ; & ſaura gré à l'auteur de la bonne opinion qu'il a eue de lui.

Après tout ce que nous avons dit ci-devant ſur l'élocution, ce qui reſte de détail par rapport au ſtyle de l'Hiſtoire, ſe réduit à peu de choſes. On ſent qu'il ne doit s'y trouver aucune figure oratoire, parce que ces figures ſont faites pour exprimer les paſſions ; or un hiſtorien n'en a point : il n'a ni amis, ni ennemis, ni parens, ni patrie. Il n'a rien à prouver, ni à détruire ; il n'accuſe ni ne défend. Tout ſon office eſt d'expoſer la choſe comme elle eſt. *Nihil iratum habet, nihil invidum, nihil atrox, nihil mirabile, nihil aſtutum ; caſta, verecunda, virgo*

incorrupta quodam modo. Cicéron, Tacite & Salluste semblent avoir eu cette partie plus que Tite-Live. On sent en lisant celui-ci qu'il étoit Romain ; chez lui on estime Annibal, on l'admire ; mais on a peur de lui, parce qu'on aime Rome. Après tout, ce défaut étoit une beauté pour les Romains. Qui est assez philosophe pour ne dédier son ouvrage qu'au genre humain, ou à la postérité ?

Nous ne parlons pas de Quinte-Curce qui n'a fait proprement qu'un éloge d'Alexandre ; ni de Xenophon qui n'a prétendu que donner le modele du parfait Monarque. Ce dernier est le plus simple, le plus naïf de tous les historiens, si on en excepte César, qui s'est montré en ce genre comme dans les autres, le premier homme de son siecle. Il n'est point frisé, dit Cicéron, ni paré, ni ajusté, mais il est plus beau que s'il l'étoit. Les tours recherchés, les expressions fortes, les pensées brillantes conviennent plus à un Rhéteur, qui veut attirer sur lui une partie de l'attention qui n'est due qu'au sujet, qu'à un homme de bon sens. Tout cet appareil déguise l'histoire plutôt qu'il ne l'embellit.

La principale qualité du style historique, est d'être rapide : l'historien se hâte d'arriver à l'événement ; & c'est pour lui

sur-tout qu'est vraie la maxime d'Horace:

> Et brevitate opus, ut currat sententia neu se
> Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Il doit être proportionné au sujet. Une histoire générale ne s'écrit point du même ton qu'une histoire particuliere ; c'est presque un discours soutenu : elle est plus périodique, & plus nombreuse. Tite-Live & Tacite ont une maniere plus élevée que Cornelius Nepos. Quoique le caractere même de l'écrivain contribue souvent autant que le sujet à lui donner plus ou moins d'élévation ; quelqu'effort qu'on fasse, on ne peut s'oublier assez soi-même pour ne pas assaisonner les choses à son goût. Et après tout, quelle autre loi y a-t-il pour guider un écrivain ? Il s'agit de l'avoir bon.

CHAPITRE VI.

De l'Histoire Naturelle.

LE Chancelier Bacon dans cet ouvrage admirable, où il présente le tableau de la perfection possible des sciences, divise l'Histoire naturelle en trois branches, dont la premiere concerne les ouvrages réguliers de la nature, c'est-à-dire, ceux où il nous semble que les loix

ordinaires de la nature ont été ſuivies ; la ſeconde ſes égaremens, c'eſt-à-dire, les ouvrages où la nature ſemble s'être écartée de ſa marche ordinaire ; la troiſieme, les arts, c'eſt-à-dire, les ouvrages où la nature eſt employée ou imitée par l'induſtrie des hommes ; en trois mots, la liberté, les écarts & les chaînes de la Nature, ou les productions conſtantes qui ſe renouvellent chaque jour dans la même eſpece ; les phénomenes extraordinaires qui de tems en tems frappent les yeux & étonnent l'imagination ; les ouvrages que l'adreſſe & l'effort de l'eſprit humain tirent du fonds de la nature : voilà l'objet de l'Hiſtoire Naturelle.

Quiconque entreprend de l'étudier ou de l'écrire, doit ſonger que l'Univers eſt le temple de la Divinité. Si, comme l'a dit un Payen, lorſque nous nous préſentons devant les autels, nous abaiſſons nos regards, ſi nous prenons tout l'extérieur de la modeſtie & du reſpect ; à plus forte raiſon, devons-nous être réſervés & reſpectueux, lorſque nous entreprenons de reconnoître les aſtres, le ciel, les dieux. Défions-nous de nous-mêmes, craignons d'aſſurer ce que nous ne ſavons pas, ou de diſſimuler ce que nous ſavons. C'eſt Ariſtote qui nous donne cet avis important. Platon, pénétré de

ce ſentiment, commence ſa diſſertation ſur la Nature par l'invocation de Dieu. Jamais la vraie philoſophie n'a rougi de montrer de la piété & du reſpect pour l'Etre ſuprême ; lors même que les Philoſophes ne le connoiſſoient qu'imparfaitement.

Le plan, ni l'objet de cet ouvrage n'exigent point de nous un grand détail dans cette partie. Il nous ſuffira d'avertir les jeunes-gens que cette étude eſt auſſi utile qu'elle eſt agréable.

Eſt-il rien de plus ſatisfaiſant pour l'homme, que de reconnoître tous les biens dont il a été environné, & de ſaiſir les rapports de tous les êtres, ſoit entr'eux, ſoit avec lui-même ? Alors, dit Seneque, je rends graces aux Dieux ; alors je trouve la vie précieuſe, quand je contemple la Nature, que je la conſidere dans ſon intérieur. Par quelle autre raiſon pourrois-je me féliciter d'être du nombre des vivans ? Seroit-ce pour faire filtrer ſans ceſſe le boire, le manger ; pour adminiſtrer chaque jour le pain à un corps fragile, qui dépérit à chaque inſtant, & faire auprès de lui pendant cinquante ou ſoixante ans, les fonctions d'un garde-malade ? Non, non : c'eſt pour connoître la Nature, & nous élever par cette connoiſſance, juſqu'à l'Etre infini

qui a fait & arrangé toutes choses, qui les maintient, qui les gouverne. (*a*)

Seneque n'est pas le seul qui ait parlé de la sorte des fins qu'on doit se proposer dans l'étude de la Nature; Cicéron l'avoit fait avant lui, d'après tous les philosophes de l'antiquité. Il n'est pas même nécessaire d'être instruit par la révélation pour sentir cette vérité :

Les Cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enserre
Célebre un Dieu créateur.
De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révele,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mystérieux.
Son admirable structure
Est la voix de la Nature,
Qui se fait entendre aux yeux. *Rouss.* Ode 2.

Les attributs de Dieu, sa sagesse, sa puissance, sa bonté, sa providence, sont

(*a*) *Tunc naturæ rerum gratias ago, cùm illam non ab hac parte video quæ publica est, sed in secretiora ejus intravi: cùm disco, universi quis auctor sit, quis custos, quid sit Deus.... Nisi ad hæc admitterer, non fuerat operæ pretium nasci. Quid enim erat cur in numero viventium, me positum esse gauderem? An ut cibos & potiones percolarem? Ut hoc corpus casurum, & fluidum, periturumque, nisi subindè impleatur, farcirem, & viverem ægri minister?* 6. Quæst. Nat.

gravés par-tout ; on les voit non-seulement dans les cieux, dans les météores, dans les élancemens de la mer : on les voit dans un insecte :

O toi, qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle ?
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance ?
Racine, Poëme de la Religion, *Chant I.*

C'est dans l'étude de l'Histoire naturelle, qu'on découvre les causes finales, & les vues du Créateur par rapport à l'homme ; qu'on apprend à connoître les bienfaits de l'Etre suprême, & à lui payer le tribut de reconnoissance qui lui est dû. Est-il un objet plus grand & plus capable de relever le mérite de l'Histoire naturelle ? Ce n'est pas le seul.

Elle fournit les plus grands secours à l'Agriculture, au Commerce, à la Médecine, à tous les Arts. Elle fait connoître les productions des différens climats ; elle nous donne de nouvelles idées sur l'emploi des matériaux que nous avons ; elle lie les peuples entr'eux par la communication réciproque de leurs richesses ; elle nous rend habitans de tous les lieux,

comme l'Hiſtoire civile nous rend contemporains de tous les ſiecles.

Ariſtote avoit fait ſentir à ſon éleve Alexandre le Grand de quelle beauté & de quelle importance ſeroit un ouvrage ſur la nature, le caractere & les mœurs des différentes eſpeces d'animaux. Ce Prince au milieu de ſes triomphes, malgré l'éclat bruyant de ſa fortune, n'oublioit pas de faire conduire au Philoſophe toutes les eſpeces inconnues à la Grece, pour étendre les limites des ſciences auſſi-bien que celles de ſon empire. Il y joignoit des mémoires détaillés ſur la formation, la nourriture, la maniere de vivre, l'induſtrie de ces animaux. Ariſtote en faiſoit l'anatomie comparée avec la ſtructure de l'homme ; & d'un coup d'œil en partant de ce que nous ſommes, il faiſoit voir les conformités ou les différences, dans le nombre, la ſtructure, la poſition, l'uſage des parties. Il avoit écrit ſur cette matiere quarante livres, dont les dix qui nous reſtent, font regretter aux connoiſſeurs la perte ineſtimable des autres : « Cet ouvrage, » dit M. de Buffon dans ſa préface ſur » l'Hiſtoire naturelle, s'eſt préſenté à mes » yeux comme une table des matieres, » qu'on auroit extraite avec le plus grand » ſoin de pluſieurs milliers de volumes de

»toutes eſpeces : c'eſt l'abrégé le plus »ſavant qui ait jamais été fait, ſi la »ſcience eſt en effet l'hiſtoire des faits : & »quand même on ſuppoſeroit qu'Ariſtote »auroit tiré de tous les livres de ſon tems »ce qu'il a mis dans le ſien ; le plan de »l'ouvrage, ſa diſtribution, le choix des »exemples, la juſteſſe des comparaiſons, »une certaine tournure dans les idées, »que j'appellerois volontiers le caractere »philoſophique, ne laiſſent pas douter »un inſtant qu'il ne fût lui-même bien »plus riche que ceux dont il auroit em»prunté ».

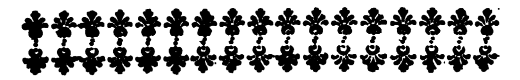
Théophraſte, diſciple d'Ariſtote, avoit recueilli ce qu'on ſavoit de ſon tems de l'hiſtoire des plantes ; il nous reſte encore un morceau de ſon ouvrage, par lequel on peut juger de la maniere dont il traitoit cette partie.

Pline l'Ancien, ainſi ſurnommé pour le diſtinguer de Pline le Jeune ſon neveu, dont nous avons les lettres, a fait un plan d'Hiſtoire naturelle qui ſemble ſurpaſſer les forces humaines. « Son Hiſtoire, dit »le Naturaliſte moderne que je viens de »citer, comprend, indépendamment de »l'hiſtoire des animaux, des plantes & »des minéraux ; l'hiſtoire du ciel & de la »terre ; la médecine, le commerce, la »navigation ; l'hiſtoire des Arts libéraux

» & méchaniques ; l'origine des uſages, » enfin toutes les ſciences naturelles & » tous les arts humains ; & ce qu'il y a » d'étonnant, c'eſt que dans chaque par- » tie Pline eſt également grand .... Son » ouvrage eſt auſſi varié que la Nature ».

Ces ſecours qui nous ſont offerts par l'antiquité, joints aux recherches des Naturaliſtes modernes, les collections immenſes du Cabinet du Roi, & celles de quelques particuliers riches dont le goût s'eſt tourné vers cet objet ; les mémoires recueillis des Savans & des Voyageurs, mettront bientôt notre ſiecle en état de jouir d'une Hiſtoire naturelle plus riche, plus raiſonnée & plus complette, que tout ce qui a paru juſqu'ici.





TROISIEME PARTIE.

DU GENRE ÉPISTOLAIRE.

LE Genre épiſtolaire n'eſt autre choſe que le Genre oratoire rabaiſſé juſqu'au ſimple entretien ; par conſéquent il y a autant d'eſpeces de lettres qu'il y a de genres d'oraiſons.

On conſeille dans une lettre, on détourne, on exhorte, on conſole, on demande, on recommande, on réconcilie, on diſcute : & alors on eſt dans le genre délibératif. On accuſe, on ſe plaint, on menace, on demande que les torts ſoient réparés : c'eſt le genre judiciaire. On loue, on blâme, on raconte, on félicite, on remercie, &c. c'eſt le genre démonſtratif.

Il y a deux ſortes de Lettres : les unes qu'on peut appeller philoſophiques, où on traite d'une maniere libre quelque ſujet littéraire ; les autres familieres, qui ne ſont autre choſe qu'une eſpece de converſation entre des abſens : *abſentium mutuus ſermo*. Le ſtyle de celles-ci doit reſſembler à celui d'un entretien tel qu'on l'auroit avec la perſonne même, ſi elle

étoit présente. Dans les Lettres philosophiques, qui sont proprement des dissertations, ou des discours adressés à un ami, on s'éleve quelquefois avec la matiere, selon les circonstances.

Le style simple & le style familier, ne sont pas une même chose. On écrit d'un style simple, aux personnes les plus élevées au-dessus de nous, mais non pas d'un style familier. Tout ce qui est familier est simple, tout ce qui est simple n'est pas familier (a).

La familiarité suppose une certaine liaison d'amitié, un usage libre & fréquent avec les personnes, une espece d'égalité, en vertu de laquelle on ne se gêne point dans le discours; parce qu'on est sûr que tout ce qu'on dit sera bien reçu, ou qu'on fera grace à ce qui pourroit y être défectueux. Les personnes qui sont au-dessus de nous ont le tact si fin, en fait d'égards, qu'il est bien difficile de leur échapper quand on leur manque. Un mot, un ton, un geste, un semblant, tout est remarqué, senti & jugé.

Bien sentir qui on est, & à qui on parle, est la premiere chose nécessaire

(a) Nous avons décrit ci-dessus, d'après Cicéron, le Caractere du style simple. Il ne s'agit ici que de faire quelques observations sur le style épistolaire en général.

pour bien parler ; & par conséquent pour bien écrire. C'est ce sentiment qui regle ce qu'on doit dire, & la maniere dont on doit le dire. C'est lui qui dicte les choses, les tours, les expressions. La moindre dissonance avec lui fait difformité, d'autant plus que l'amour propre de ceux à qui on écrit, fait toujours quand on lui fait tort, ou grace, ou justice : ainsi avant tout il faut se mettre en présence de ceux à qui on écrit.

On a avec eux des rapports de toutes especes : rapports d'égalité, de supériorité. Dans la supériorité il y a des degrés variés à l'infini, & combinés de devoirs, de respects, d'amitié, de tendresse, de reconnoissance, d'intérêts, de passé, de présent, d'avenir, de réel, de possible, de crainte, d'espérance, en un mot des rapports de tout ce qui tient à l'être, à la fortune, à l'état des deux personnes dont l'une écrit à l'autre. Un de ces rapports manqué, vous êtes un sot, ou un fat. Un supérieur fait trop sentir ce qu'il est ; sa lettre lui vaut un ennemi ; un inférieur s'abaisse trop, on l'écrase ; un égal prend des airs, on l'humilie : on demande avec hardiesse ; voilà un homme qui a trop de confiance : avec timidité ; il se défie de lui-même ; peut-être est-ce orgueil. Ceux qui ont l'esprit juste

saisissent le point unique, & tâchent de s'y tenir.

Quant il ne s'agit que de louer, d'applaudir, de féliciter, de rendre de très-humbles actions de graces, on peut laisser courir la plume ; on ne risque gueres de blesser ceux à qui on parle. Les délicats, il est vrai, souhaitent que le tour soit fin, l'impression légere, faite comme en passant à un autre objet, & de maniere qu'on puisse voir ou ne pas voir la louange, la refuser ou l'accepter, y répondre, ou la passer sous silence, en avouer une partie & savourer le reste en secret. Mais quand même cette finesse ne s'y trouveroit pas, on le pardonne aisément en faveur de la bonne intention.

Il faut être sur-tout d'une extrême réserve sur l'article de la plaisanterie, parce qu'elle n'est bonne que quand elle est placée, & qu'il est difficile dans les lettres de frapper juste. On tire de loin. Souvent un mot qui auroit besoin d'être accueilli avec gaieté arrive dans un moment noir, & se trouve au milieu des chagrins & des douleurs. Il en est de même de la tristesse. *Vous en êtes encore à pleurer M. de... On n'y pense plus en ce pays-ci; il faut expédier.* Les lettres ainsi hasardées dans des circonstances douteuses ont, dit

Madame de Sévigné, l'air d'une dame de Province qui dans un cercle de Paris confie des intrigues d'Avignon. Le plus sûr, à moins qu'on ne soit dans la plus grande intimité, est de s'en tenir au bon sens, qui est de tous les momens & de tous les lieux, & qui n'a que faire de l'assaisonnement des circonstances.

Quant aux bons mots, il est encore plus dangereux de les laisser aller; parce que le plus souvent ils ont une teinture de malignité. A la bonne heure qu'on raconte les bons mots des autres; qu'on tire parti de quelque aventure, pour en égayer une lettre; mais que ce soit toujours de maniere à rejeter loin de soi tout soupçon de méchanceté. Peut-être que dans l'instant nous serons jugés bénignement; mais qui sait si dans un autre moment il n'y aura pas quelque retour secret? Qui sait si ce trait dans quelque circonstance moins favorable, ne sera point rapproché de quelqu'autre, pour en conclure un vice de caractere? Il ne faut jamais donner d'armes contre soi.

Lorsqu'il s'agit d'affaires, la broderie est dangereuse : souvent on s'empêtre soi-même dans ses périodes. Les termes propres, les tours simples, & sur-tout la briéveté sont là de saison. Madame de Maintenon est un modele excellent dans

cette partie : elle dit ce qu'il faut dire, le dit bien, & ne dit que cela.

Madame de Sévigné, qu'on ne peut trop citer dans cette matiere, étoit avec sa fille dans une position excellente pour bien écrire. Le cœur & la liberté faisoient tout l'ouvrage. Elle étoit toujours en présence de sa fille : elle en avoit fait, comme on le disoit, sa pensée habituelle. Joignez à cela le grand usage du monde, l'expérience des choses de la vie, la lecture des livres d'agrément, beaucoup d'esprit & de gaieté : tout cela devoit produire des choses merveilleuses. Mais quand elle écrivoit à d'autres qu'à sa fille, elle avoit des graces de moins, parce qu'elle avoit moins de liberté ou d'amitié. « Je vous donne le dessus de tous les » paniers, c'est-à-dire, la fleur de mon » esprit, de ma tête, de mes yeux, de » ma plume, de mon écritoire, & puis » le reste va comme il peut ». Elle avoit du plaisir en écrivant à cette fille si chere, elle *labouroit* avec les autres. Il n'est personne qui ne l'ait éprouvé comme elle. Quand le cœur dicte, il va plus vîte que la plume. Mais quand il y a de la contrainte, l'esprit ne fournit qu'à regret : on est stérile, rien n'arrive.

Lorsqu'on est dans ces momens de disgrace, il faut recourir à l'art, s'arrêter,

considérer en gros ce qu'on veut écrire, se représenter la personne à qui on écrit, se monter au ton qu'on sait qu'il lui faut, & ensuite *labourer*.

Chacun connoît ses forces & sent ses besoins. Ceux qui ne peuvent écrire d'un trait font sagement de jeter d'abord leurs idées sur le papier. Il est même à propos que les jeunes gens qui commencent, corrigent leurs lettres, jusqu'à ce qu'ils ayent pris l'habitude d'être exacts. On pardonne à leur âge de laisser paroître de l'art & de la timidité dans leur style : défaut toujours préférable aux longueurs, aux redites, aux obscurités, aux vices de construction & de grammaire. Nous les avertissons qu'il ne faut souvent qu'un mot pour donner une mauvaise idée de leur esprit, de leurs sentimens, de leur éducation : « Il m'est venu voir »un Président, dit Madame de Sévigné, »& avec lui un fils de sa femme, qui a »vingt ans, & que je trouvai, sans ex»ception, la plus agréable & la plus jo»lie figure que j'aie jamais vue : j'allai »dire que je l'avois vu à cinq ou six ans; »& que j'admirois qu'on pût croître en »si peu de tems; sur cela il sort une voix »terrible de ce joli visage, qui me plante »au nez d'un air ridicule, que *mauvaise »herbe croît toujours*. Voilà qui fut fait,

» je lui trouvai des cornes ; & s'il m'eût » donné des coups de massue sur la tête, » il ne m'auroit pas plus affligée. » Cependant ce n'étoit qu'un mot échappé, que le vent emportoit ; qu'eût-ce été si on l'eût attaché au papier, & signé de sa propre main ? Une jeune personne qui écrit envoie son portrait.

La lecture des lettres de Cicéron à ses amis, de celles de Pline, & sur-tout de celles de Madame de Sévigné, peut aider beaucoup à se faire un bon style. Mais il est bon d'avertir encore qu'il ne faut point s'attacher trop servilement à aucun modele. Chacun a ses graces propres & naturelles, qui valent toujours mieux que celles qu'il emprunte. Que Madame de Sévigné soit un modele parfait pour les femmes, & encore plus pour les meres tendres, & trop tendres ; il y a pourtant chez elle des expressions & des tours, qui ne sieroient pas à d'autres ; peut-être même qu'on les trouveroit hasardées dans tout autre qu'elle, & sur-tout dans un homme de lettres. Mais elle se montre par-tout si aimable, qu'on aime tout ce qu'elle dit, & qu'on ne peut pas s'empêcher de le trouver bien. C'est à chacun à lui dérober ce qui lui convient, & ce qu'il pourra. Je ne crois pas qu'on puisse faire une lettre par regle :

c'est le sentiment seul qui doit faire loi; & le sentiment & les regles ne sont pas toujours bien ensemble, à moins que celles-ci ne plient.

Un des plus grands défauts des lettres sont les longueurs. Il y a des gens qui marchent toujours, & qui n'arrivent jamais. « Le chevalier de Nantouillet »étoit tombé de cheval, il va au fond »de l'eau, il revient, il retourne, il re»vient encore; enfin il trouve la queue »d'un cheval, il s'y attache; ce cheval »le mene à bord, il monte *le cheval*, se »trouve à la mêlée, reçoit deux coups »dans son chapeau, & revient gaillard», *Lettre* 152. Voilà ce qui s'appelle, dans la langue de Madame de Sévigné, gagner pays. Il vaut mieux être trop court, que languissant.

Les esprits accoutumés aux choses fines sont quelquefois trop rafinés; la métaphysique s'en mêle. Les pensées n'y perdent jamais, quand on leur donne un peu de corps. Le chevalier de Sévigné a pris quelquefois la liberté d'en avertir sa mere.

Les lettres des Savans sentent quelquefois l'étude & l'érudition; tout y est exact & régulier: mais cette exactitude est souvent accompagnée de roideur & de sécheresse.

Les jeunes gens ſont pleins de détails inutiles, ils écrivent comme pour eux, ſans preſque ſonger à celui à qui ils écrivent. C'eſt une diſtraction preſque continue.

Les gens de cour, accoutumés à repréſenter, parlent dans leurs lettres avec aiſance & dignité. Tout prend chez eux un certain agrément qui eſt comme l'air du pays qu'ils habitent. Ils ſont les ſeuls à qui la contrainte donne des graces.

On dit qu'il faut écrire comme on parle; mais c'eſt à condition qu'on parlera bien. Peut-être même eſt-on obligé d'écrire un peu mieux qu'on ne parle, même quand on parle bien. On a le tems de choiſir & d'arranger un peu ſes idées. Que riſque-t-on d'avoir bonne opinion de ſon ami, & de lui donner bonne opinion de ſoi? C'eſt mon ami, je ne fais point de façons avec lui : c'eſt-à-dire, que vous réſervez les égards, les attentions polies, pour les étrangers, pour vos ennemis, ou pour ceux qui vous ſont indifférens. Il ſemble que la part des amis devroit être faite avant celle des autres. En fait d'amitié, ce n'eſt pas trop de tout. Et ſouvent dans ce commerce les vertus ſervent moins que les attentions.

Je ſens qu'il eſt tems de quitter ce ton

dogmatique, que notre plan nous a obligé de prendre quelquefois, & sur-tout dans ce petit article, où nous donnons quelques avis aux jeunes gens sur un des sujets les plus importans de l'éducation. Pour les délivrer de moi, je leur présenterois volontiers quelques Lettres de Cicéron, de Pline, & même de Séneque, si ces ouvrages n'étoient point aisés à trouver; & s'il étoit nécessaire d'entrer encore dans des détails, après tous ceux que nous avons donnés. C'est dans cet ouvrages & dans l'école du monde qu'on apprendra à écrire, & non dans un livre de préceptes, qui ne peut donner ni l'organe, ni l'exemple du sentiment.

Pour rendre les volumes à-peu-près égaux, sans trancher les matieres, nous plaçons ici la Traduction de l'Oraison de Cicéron, pour le poëte Archias, qui est proprement l'éloge des Lettres. Ce morceau peut bien faire partie d'un volume destiné à faire connoître l'éloquence. On sentira, en le comparant avec M. Fléchier, la différence des goûts, des génies, des styles, selon les peuples, les tems & les mœurs.

M. Patru qui, selon le P. Bouhours, étoit *l'homme du royaume qui savoit le mieux notre langue; qui la savoit, non pas en grammairien seulement, mais en orateur,*

teur, a publié une traduction de cette Oraiſon dès l'an 1638.

Cette traduction parut avec celle de ſept autres oraiſons, dont quatre étoient de M. d'Ablancourt. « Ce fut, dit M. » Péliſſon, (*a*) après avoir lu ces traduc» tions, (& quelques autres livres fran» çois qu'il cite) que je commençai non» ſeulement à ne plus mépriſer la Lan» gue françoiſe, mais encore à l'aimer » paſſionnément, & à croire qu'avec du » génie, du tems & du travail, on pou» voit la rendre capable de toutes choſes ».

Quarante ans après, M. Patru donna une nouvelle traduction de cette même oraiſon : je dis nouvelle, parce que ſi on la compare avec la premiere, « on n'y » trouvera preſque point de tours qui ſe » reſſemblent, preſque point de phraſes » qui ſoient entiérement les mêmes (*b*) ». La Langue françoiſe avoit fait dans cet intervalle ſes plus grands pas vers la perfection. La France avoit produit, ou poſſédoit les Corneilles, les Racines, les Quinaults, La Fontaine, Moliere, Deſpréaux, Paſcal, Boſſuet, Fénélon, Péliſſon, &c. Cette ſeconde traduction peut fournir dans l'Eloquence françoiſe une

---

(*a*) Hiſtoire de l'Académie.

(*b*) Ibid.

seconde époque, d'autant plus aisée à marquer, que l'élocution, portant sur le même sujet & sur les mêmes pensées, le choix des termes & des tours oratoires y fait la seule différence à reconnoître.

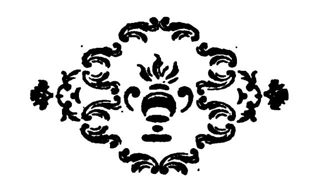
Celle que je donne aujourd'hui arrive quatre-vingts ans après la seconde de M. Patru. Je déclare que je l'ai faite sur le texte latin seul, il y a plus de vingt-cinq ans, ne connoissant ni l'une ni l'autre des traductions dont je viens de *parler*. Je l'ai revue & retravaillée depuis peu, conformément à des principes que j'ai établis dans le Traité de la Construction Oratoire : (*a*) j'ai choisi les tours qui m'ont paru les plus énergiques : je puis m'être trompé souvent, mais il m'a toujours semblé que c'étoient ceux qui approchoient le plus du texte latin.

J'avois eu dessein d'imprimer ces trois traductions vis à-vis du texte, & d'offrir ces pieces de comparaison à ceux qui voudroient connoître le génie de notre langue par opposition au génie de la langue latine, ou en étudier soit les variations, soit les acquisitions, pendant près d'un siecle & demi. Mais de quel droit fournirois-je moi-même une de ces pie-

---

(*a*) Tome V. 2 Part.

de comparaiſon ? Je me ſuis reſtreint
›ter de tems en tems au bas des pages
›lques morceaux de M. Patru, avec
›lques légeres remarques, laiſſant au
teur inſtruit à juger lui-même les dif-
ences : ce qui lui ſera beaucoup plus
le que de juger mes obſervations.



M. T. CICERONIS
Pro A. Licinio Archia poëta.

ORATIO.

SI quid est in me ingenii, Judices, quod sentio quàm sit exiguum; aut si qua exercitatio dicendi, in qua me non inficior mediocriter esse versatum; aut si hujusce rei ratio aliqua, ab optimarum artium studiis, ac disciplina profecta, à qua ego nullum confiteor ætatis meæ tempus abhorruisse: earum rerum omnium vel in primis hic A. Licinius fructum à me repetere propè suo jure debet. (*a*)

Nam quoad longissimè potest mens mea respicere spatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriam recordari ultimam, indè

(*a*) 1. *Trad. de M. Patru.* « Si j'ai quelque esprit; » ou si l'exercice du barreau m'a pu apprendre quelque » chose en l'art de parler; ou si ce peu de connoissance » que j'en ai me vient de l'étude des bonnes Lettres, » que je confesse avoir été tout l'entretien de ma vie; » c'est, sans doute, pour cet Archias que je suis parti» culiérement obligé d'employer toutes ces choses. »

M. Patru a conservé l'ordre des membres de cette période, mais il en a supprimé le premier incise, *quod sentio quàm sit exiguum*; il a affoibli le second, *in qua non inficior*, *&c.* au point de le rendre presqu'imperceptible; enfin il a changé la couleur du troisieme, en mettant l'affirmatif à la place du négatif.

2. *Trad. de M. P.* « Si j'ai quelque intelligence & » quelque esprit; ou si un long exercice a pu m'ins-

TRADUCTION

De l'Oraiſon de Cicéron pour le poëte Archias.

S'IL y a en moi, Meſſieurs, quelque foible talent, dont je ſens toute la médiocrité; ſi j'ai quelque uſage d'un art, dans lequel je ne diſconviens pas que je me ſuis aſſez long-tems exercé; enfin ſi l'étude des Lettres, pour leſquelles j'avoue que je n'eus d'éloignement dans aucun tems de ma vie, a produit en moi quelque avantage du côté de la parole: c'eſt à Licinius qu'il appartient ſur-tout d'en recueillir le fruit.

Du plus loin que je puis me rappeller le ſouvenir de mes premieres années, en remontant juſqu'à ma plus tendre jeuneſſe,

---

» truire en l'art de parler; ou ſi ce peu de connoiſſance » que j'en ai, je la dois à la culture des bonnes Lettres, » qui certainement ont été tout l'entretien de ma vie: » il n'y a perſonne qui puiſſe prétendre plus juſtement » qu'Archias tout le fruit qu'on peut eſpérer de toutes » ces choſes. »

La ſeconde traduction eſt plus moëlleuſe, plus nourrie, plus arrondie, plus françoiſe: il ne dit point, *que je confeſſe avoir été*, qui ſent le latiniſme, ni *cet Archias*, qui nous paroîtroit aujourd'hui mépriſant, & qui peut-être répond plus au pronom *iſte*, qu'au pronom *hic* des latins. On peut obſerver encore qu'aujourd'hui on ne finiroit pas une période à quatre membres par *toutes ces choſes*, qui eſt une chute traînante.

usquè repetens, hunc video mihi principem & ad suscipiendam, & ad ingrediendam rationem horum studiorum extitisse. (b)

Quòd si hæc vox hujus hortatu, præceptisque conformata, nonnullis aliquandò saluti fuit : à quo id accepimus, quo cæteris opitulari, & alios servare possemus, huic profectò ipsi, quantum est situm in nobis, & opem & salutem ferre debemus. (c)

(b) 1. *Trad.* « Car lorsque je considere le passé, & » qu'à le prendre du plus loin qu'il me souvienne, je » rappelle en mon esprit la mémoire de ma plus tendre » jeunesse, je trouve qu'en effet, *il est le premier* de » mes maîtres, & que c'est lui principalement qui m'a » donné du courage & des lumieres pour mes études. »

2. *Trad.* « En effet, quand je considere le passé, & » que remontant presque à mon enfance, je rappelle » en ma mémoire la conduite ou les occupations de » ma plus tendre jeunesse ; je trouve qu'il est, à vrai » dire, le premier de mes maîtres, & que c'est lui » principalement qui m'a donné du courage & des lu» mieres pour mes études. »

Quand je considere le passé, ne rend ni le sens ni la force du *quoad longissimè*. D'ailleurs il s'agit ici de remonter d'année en année pour chercher une époque, & non de jeter les yeux sur des événemens antérieurs. *Du plus loin qu'il me souvienne*, est une phrase qui seroit aujourd'hui populaire. *Premier de mes maîtres*, l'expression de Cicéron est plus délicate, *principem ad suscipiendam. Du courage & des lumieres* : ces idées sont trop éloignées de celles de Cicéron : *studiorum* ne répond pas au mot *études*, sur-tout quand on dit, *mes études*.

Dans la seconde traduction, *en effet* est plus vif que *car. La conduite* & *les occupations* sont difficiles à retrouver dans le latin. Est-ce la *conduite* que j'ai tenue, ou le conseil qui m'a guidé ? On dit bien *occuper un enfant*, mais je ne sais si on dira aussi bien *les occupations* d'un enfant. Ce mot semble signifier une suite d'affaires graves, & qui ne sont point celles d'un enfant. *A vrai dire*, est plus familier que simple. On ne

je le vois qui m'introduit & qui me guid dans la carriere des Lettres.

Si cette voix formée par ses leçons, animée par ses conseils, a quelquefois servi utilement quelques-uns de nos citoyens : celui qui m'a mis en état de défendre & de secourir les autres, n'a-t-il pas droit d'exiger que je le défende lui-même, si je le puis?

---

dit gueres en françois, *donner des lumieres pour des études* : c'est une phrase peu naturelle.

(*c*) 1. *Trad.* « Que si cette voix animée par ses per- » suasions, & formée par ses enseignemens, a été sa- » lutaire à quelques-uns ; il est, certes, très-raison- » nable qu'aujourd'hui nous défendions de toute notre » puissance, celui qui nous a donné de quoi défendre » les autres. »

On diroit aujourd'hui *exhortations* & non *persuasions*. *Quelques-uns* est une chute trop vague & trop seche. Un Roi pourroit dire *de toute notre puissance* : un Orateur doit dire *de tout notre pouvoir. De quoi défendre*, il semble qu'il faudroit ici *les moyens de défendre* : je ne parle point de *certes*, qui a vieilli : ce n'est point la faute de M. Patru.

2. *Trad.* « Que si cette voix animée par ses persuasions, & formée par ses doctes enseignemens, a pu » quelquefois tirer du péril l'innocence persécutée, que » ne devons-nous point faire pour défendre un homme » qui nous a donné de quoi protéger, de quoi défendre » tous les autres? »

Cette traduction est plus oratoire & plus nombreuse que la premiere : cependant *doctes*, épithete *d'enseignemens*, semble être de trop, parce que *persuasions* n'en a point. L'idée de *protéger* n'est point dans le latin, & marque peut-être trop de confiance de la part de l'Orateur, sur-tout dans un exorde entiérement consacré à la modestie. *Tous les autres* : *tous* n'est point dans le latin, & il est de trop dans le françois par la même raison. J'ajouterai que *tirer de péril l'innocence persécutée*, en dit beaucoup plus que le latin. C'est le nombre oratoire qui a séduit M. Patru, & qui l'a fait sortir du ton simple que l'Orateur devoit avoir dans cet endroit.

2. *Ac ne quis à nobis hoc ita dici fortè miretur, quòd alia quædam in hoc facultas sit ingenii, neque hæc dicendi ratio, aut disciplina; ne nos quidem huic cuncti studio penitùs unquàm dediti fuimus. Etenim omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quasi cognatione quâdam inter se continentur (d).*

3. *Sed ne cui vestrûm mirum esse videatur, me in quæstione legitima, & in judicio publico, cùm res agatur apud Prætorem Populi Romani lectissimum virum & apud severissimos Judices, tanto conventu hominum ac frequentiâ, hoc uti genere dicendi, quod non modò à consuetudine judiciorum, verùm etiam à forensi sermone abhorreat; quæso à vobis, ut in hac causa mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vo-*

(*d*) 1. *Trad.* « Et il ne faut point s'étonner si je parle » de lui en ces termes, bien que sa profession soit au- » cunement éloignée de la nôtre; car nous n'avons pas » nous-mêmes toujours donné tout notre tems au mé- » tier que nous faisons, & d'ailleurs toutes les sciences » humaines ont entr'elles comme une espece d'alliance, » & se tiennent toutes, pour ainsi dire, par la main. »

2. *Trad.* « Et bien que sa profession soit en apparence » différente de la nôtre, il ne faut point s'étonner si je » parle de lui en ces termes: car nous n'avons pas » nous-mêmes toujours donné tout notre tems à la » science de la parole: & d'ailleurs toutes les belles » disciplines ont entr'elles comme une espece d'al- » liance, & se tiennent toutes, s'il faut ainsi dire, par » la main. »

Je ne m'arrête point sur les mots qui ont vieilli, comme *bien que*, *aucunement*; ni sur les façons de parler qui sont devenues basses, & qui surement ne l'étoient point du tems de M. Patru, comme *le métier que nous*

2. Et afin que vous ne ſoyez point étonnés de m'entendre parler de la ſorte, d'un homme qui a travaillé dans un genre différent de celui-ci; je vous dirai, Meſſieurs, que l'objet de mon travail & de mes études n'a pas toujours été le même. D'ailleurs tous les arts qui ont rapport aux ſentimens & à l'humanité ont entr'eux des liaiſons mutuelles, & ſe tiennent, pour ainſi dire, comme les enfans d'une même famille.

3. Mais comme cette affaire eſt une queſtion d'état, une cauſe de droit public, qui eſt portée au tribunal du Préteur du peuple Romain, devant nos Juges les plus reſpectables, en préſence d'une aſſemblée ſi nombreuſe, & qu'on pourroit être ſurpris de me la voir traiter d'une maniere peu conforme à l'uſage du Barreau; j'ai, Meſſieurs, à vous demander une grace, que vous ne pouvez me refuſer, eu égard à la condition de celui que je défends, & dont j'eſpere que vous ne vous repentirez pas vous-mêmes : c'eſt qu'ayant à parler pour

---

faiſons; ni ſur les latiniſmes de mots, comme *belles diſciplines*, qu'il me ſemble pourtant qu'on ne trouve point dans d'autres écrivains du même tems. J'obſerve ſeulement que dans la ſeconde traduction le ſecond membre de la premiere période a été mis à la place du premier, ſans doute par quelque raiſon d'harmonie; mais la liaiſon des idées en paroît moins naturelle. *En apparence* n'eſt point ſi prononcé dans le latin, & il l'eſt trop dans le françois. Il eſt quelquefois de l'art de l'Orateur de laiſſer dans le vague certaines idées qu'il ne doit point omettre; mais qu'il ne pourroit amener à la préciſion, ſans faire quelque tort à ſa cauſe.

bis, quemadmodùm spero, non molestam: ut me pro summo poëta, atque eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hâc vestrâ humanitate, hoc deniquè Prætore exercente judicium, patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulò loqui liberiùs; & in ejusmodi persona, quæ propter otium ac studium, minimè in judiciis periculisque tractata est, uti propè novo quodam & inusitato genere dicendi (e).

(e) 1. *Trad.* « Mais afin que personne ne trouve » étrange, si dans une cause publique, où *il s'agit* de » l'état & de la condition d'un homme, devant un Pré- » teur du Peuple Romain, devant des Juges graves & » féveres, en une audience si célebre, je parle d'un » style un peu éloigné du style des plaidoiries & du » langage ordinaire de ce lieu; je vous supplie, Mes- » sieurs, de me faire cette grace, qui ne vous sera » point à charge, comme j'espere, & qui semble être » due en quelque sorte à celui que je défends; qu'ayant » ici à parler pour un poëte très-excellent, & pour une » personne de grande littérature, dans une assemblée » de tant de savans, à des Juges pleins de douceur & de » bonté comme vous êtes, & devant un tel Préteur; il » me soit permis de dire quelque chose de l'excellence » & de l'utilité des Lettres, & de plaider d'une façon » quasi toute nouvelle & inconnue au barreau, pour » un homme que ses études & ses Livres ont éloigné » du commerce du Palais. Que si, Messieurs, vous me » faites cette faveur, je me promets de faire en sorte, &c.

2. *Trad.* « Mais afin qu'on ne trouve point étrange, » si dans une audience célebre, en une cause publique » où il s'agit de l'état & de la condition d'un illustre » personnage, devant un Préteur du Peuple Romain, » devant des Juges graves & féveres, je quitte en » quelque façon le style des plaidoiries & le langage » ordinaire de ce lieu; je vous demande, Messieurs, » une grace. Qu'il me soit permis en défendant aujour- » d'hui un poëte admirable & de grande littérature, » dans une assemblée où je vois tant de savans, où le

un poëte célebre, pour un savant illustre, en présence de tant de gens de Lettres, devant des Juges si instruits & un Préteur si éclairé, vous me permettiez de m'étendre avec quelque liberté sur le mérite des Lettres; & que, comme je représente un homme tout-à-fait étranger dans les affaires, & qui ne connoît que son cabinet & les livres, vous trouviez bon que je m'exprime moi-même d'une maniere nouvelle, & qui pourra paroître étrangere dans le Barreau.

» Préteur, où les Juges qui nous écoutent n'ont pas » moins d'érudition que de vertu; il me soit, dis-je, » permis de parler un peu de l'utilité & de l'excellence » des Lettres, & de plaider d'une maniere presque nou- » velle & inconnue au barreau, pour un homme que » ses études, que ses livres ont éloigné du Palais & du » tumulte des affaires. Si, Messieurs, vous m'accordez » cette faveur, dont peut-être vous ne vous repentirez » point, & qui semble comme due à Archias, j'espere » faire voir, &c. »

La seconde traduction est plus libre que la premiere; mais elle est moins fidelle, & moins vive. Souvent l'on prend pour liberté de la traduction ce qui n'est que liberté du traducteur. *Tanto conventu hominum ac frequentiâ* devoit remplir un troisieme espace pour la progression du nombre. *Accommodatam huic reo, vobis quemadmodùm spero, non molestam*, ne devoit point être séparé de *veniam*, parce que ces mots contiennent une partie des raisons qui doivent faire obtenir la grace dont il s'agit, & que d'ailleurs ils soutiennent la marche nombreuse de l'oraison. La période ayant été coupée dans la seconde maniere, on a été obligé de répéter, *qu'il me soit permis*, & d'y ajouter, *dis-je*, qui est lâche. *Parler un peu*, l'exactitude littérale n'eût fait qu'ennoblir l'élocution oratoire. *Plaider d'une maniere nouvelle* sent plus l'Avocat que l'Orateur. *Le palais* n'est point dans le costume; on plaide à Paris au Palais, mais à Rome c'étoit au barreau: ces deux mots ne sont synonimes que parmi nous. *Tumulte des affaires*, est ici une expression plus nombreuse que juste. Le ve-

4. *Quòd si mihi à vobis tribui concedique sentiam, perficiam profectò, ut hunc A. Licinium non modò non segregandum, cùm sit civis, à numero civium: verùm etiam si non esset, putetis adsciscendum fuisse.*

Nam ut primùm ex pueris excessit Archias, atque ab iis artibus, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet, se ad scribendi studium contulit: primùm Antiochiæ, (nam ibi natus est loco nobili; & celebri quondam urbe, & copiosâ, atque eruditissimis hominibus liberalissimisque studiis affluenti) celeriter antecellere omnibus ingenii gloriâ contigit.

Post in cæteris Asiæ partibus, cunctæque Græciæ sic ejus adventus celebrabatur, ut famam ingenii expectatio hominis, expectationem ipsius adventûs, admiratioque superaret.

5. *Erat Italia tunc plena Græcarum artium ac disciplinarum, studiaque hæc & in Latio vehementiùs tùm colebantur, quàm nunc iisdem in oppidis, & hìc Romæ propter tranquillitatem Reipublicæ non neglige-*

---

sais d'ailleurs si les termes *d'illustre personnage*, *de poëte admirable & de grande littérature*, ne sont pas en françois plus emphatiques qu'en latin *lectissimum virum*, *summus poëta*, *homo eruditissimus*; les superlatifs ne coûtoient rien aux latins, sur-tout à Cicéron qui les

4. Si vous daignez m'accorder cette grace, je vous ferai voir, non-ſeulement que vous ne devez point ſéparer de vous Licinius, puiſqu'il eſt véritablement citoyen : mais que s'il ne l'étoit pas, vous devriez l'adopter.

I. Partie. Dès qu'Archias fut ſorti des premieres études, & qu'ayant achevé les exercices qu'on emploie ordinairement pour former la jeuneſſe, il ſe livra à la compoſition : il ſurpaſſa auſſitôt par la force & la facilité de ſon génie, tout ce qu'il y avoit de beaux eſprits à Antioche : (car c'eſt-là, Meſſieurs, qu'il eſt né de parens nobles, dans une ville riche, célebre de tout tems ; & remplie de ſavans & de gens de goût dans tous les genres.)

Dans les autres parties de l'Aſie, dans toute la Grece, on l'attendoit avec une ſi haute idée de ſon eſprit, que l'attente ſurpaſſoit même ſa réputation : & quand il étoit arrivé, on le trouvoit encore au-deſſus de ce qu'on avoit attendu.

5. L'Italie étoit alors remplie d'hommes qui cultivoient les ſciences & les Lettres grecques. Ce goût avoit paſſé dans les pays des Latins, & y étoit beaucoup plus animé & plus vif qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Il avoit pénétré même juſqu'à Rome, dans la profonde paix dont on y jouiſſoit. Ceux de Tarente, de Regge, lui firent part de leur

---

employoit pour l'harmonie autant que pour le ſens : en françois la valeur en eſt calculée avec préciſion.

bantur. Itaque hunc & Tarentini, & Rhegini, & Neapolitani, civitate, cæterisque præmiis donârunt: & omnes qui aliquid de ingeniis poterant judicare, cognitione atque hospitio dignum existimârunt.

Hæc tantâ celebritate famæ cùm esset jam absentibus notus, Romam venit, Mario Consule, & Catulo. (a) Nactus est primùm Consules eos, quorum alter cùm res gestas, tùm etiam studium, atque aures adhibere posset.

Statim Luculli, cùm prætextatus etiam tùm Archias esset, eum domum suam receperunt. Sed enim hoc non solùm ingenii ac litterarum, verùm etiam naturæ atque virtutis fuit, ut domus quæ hujus adolescentiæ prima fuerit, eadem esset familiarissima senectuti.

6. *Erat temporibus illis jucundus Q. Metello illi Numidico, & ejus Pio filio: audiebatur à M. Æmilio: vivebat cum Q. Catulo, & patre, & filio: à L. Crasso colebatur: Lucullos verò, & Drusum, & Octavios, & Catonem, & totam Hortensiorum domum devinctam consuetudine cùm teneret, afficiebatur summo honore, quod eum non solùm colebant qui aliquid percipere, aut audire studebant, verùm etiam si-qui fortè simulabant.*

(a) L'an de Rome 652, 120 ans avant J. C.

droit de bourgeoisie, & de leurs autres privileges : tous ceux qui dans ces villes savoient juger & apprécier le mérite, se firent un honneur de le connoître & de le recevoir chez eux.

Avec une réputation si brillante qui l'avoit fait connoître de ceux mêmes qui ne l'avoient jamais vu, il arriva à Rome sous le Consulat de Marius & de Catulus, deux hommes, dont l'un pouvoit fournir la plus ample matiere à son génie, & l'autre non-seulement de la matiere, mais une oreille délicate & un goût éclairé.

Aussitôt les Lucullus lui donnerent un appartement chez eux, lorsqu'il avoit à peine dix-huit ans. Mais ce fut moins à son talent, qu'à la bonté de son caractere & à sa vertu, qu'il fut redevable d'avoir conservé jusque dans l'âge avancé, la protection & la bienveillance d'une maison où il avoit été reçu dès sa jeunesse.

6. Il avoit su plaire dans ce tems-là au grand Métellus le Numidique, & à Pius son fils. M. Emilius se faisoit un plaisir de l'entendre. Il vivoit avec les deux Catulus, le pere & le fils. L. Crassus l'honoroit d'une façon toute particuliere ; enfin étant lié étroitement avec les Lucullus, avec Drusus, avec les Octaves, avec Caton, avec toute la Maison des Hortensius, il jouissoit de la plus grande considération, étant recherché non-seulement de ceux qui vouloient réellement l'entendre & s'instruire, mais encore de ceux qui feignoient de le vouloir.

Interim ſatis longo intervallo , cùm eſſet cum L. Lucullo in Siciliam profectus , & cùm ex ea provincia cum eodem Lucullo diſcęderet , venit Heracleam : (a) quæ cùm eſſet civitas æquiſſimo jure ac fœdere , adſcribi ſe in eam civitatem voluit : idque cùm ipſe per ſe dignus putaretur , tùm auctoritate & gratiâ Luculli ab Heracleinſibus impetravit.

7. *Data eſt civitas Silani lege & Carbonis* : Si qui fœderatis civitatibus adſcripti fuiſſent ; ſi tùm cùm lex ferebatur , in Italia domicilium habuiſſent ; & ſi ſexaginta diebus apud Prætorem eſſent profeſſi. *Cùm hic domicilium Romæ multos jam annos haberet , profeſſus eſt apud Prætorem Q. Metellum familiariſſimum ſuum.*

8. *Si nihil aliud , niſi de civitate ac lege dicimus , nihil dico ampliùs : cauſa dicta eſt. Quid enim horum infirmari , Gracche , poteſt ? Heracleæne eſſe eum adſcriptum negabis ? Adeſt vir ſummâ auctoritate , & religione , & fide L. Lucullus , qui ſe non opinari , ſed ſcire : non audiviſſe , ſed vidiſſe : non interfuiſſe , ſed egiſſe dicit. Adſunt Heraclienſes legati nobiliſſimi homines , qui hujus judicii cauſâ , cum mandatis & cum*

(a) La ville d'Héraclée dont il eſt ici parlé étoit ſur le golfe de Tarente , au royaume de Naples.

Assez long-tems après, ayant suivi L. Lucullus en Sicile, & quitté cette province avec lui, il s'arrêta à Héraclée : comme cette ville jouissoit des plus beaux privileges & des plus étendus, (1) il désira d'en être citoyen : ce qu'il obtint aisément tant par son mérite personnel que par le crédit & la protection de Lucullus.

7. Arrive la Loi de Silanus & de Carbon, qui accordoit le droit de citoyen à ceux *qui seroient inscrits dans quelqu'une de nos villes confédérées ; qui seroient domiciliés en Italie dans le tems de la publication de la Loi ; qui enfin auroient fait leur déclaration chez le Préteur dans les soixante jours.* Archias, étant domicilié à Rome depuis plusieurs années, il alla faire sa déclaration chez Q. Métellus son ami.

8. S'il n'est question ici que de la loi & du droit de citoyen, je n'ai plus rien à dire, la cause est plaidée. Qu'avez-vous à nous opposer, Gracchus ? Direz-vous qu'Archias n'est point inscrit à Héraclée ? Je vous cite l'autorité la plus respectable, celle de Lucullus, qui ne dit point, je crois, j'ai oui dire, j'étois présent : mais je sais, j'ai vu, c'est moi qui l'ai fait. Je vous cite les députés d'Héraclée, les citoyens les plus distingués de cette ville qui sont venus exprès avec des témoignages revêtus de l'autorité

(1) Qui approchoient le plus de ceux des citoyens Romains.

publico testimonio venerunt, qui hunc adscriptum Heracliensem dicunt. (f)

Hìc tu tabulas desideras Heracliensium publicas, quas Italico bello, incenso tabulario, interisse scimus omnes. Est ridiculum ad ea quæ habemus nihil dicere : quærere quæ habere non possumus : & de hominum memoria tacere, litterarum memoriam flagitare : &, cùm habeas amplissimi viri religionem, integerrimi municipii jusjurandum fidemque, ea, quæ depravari nullo modo possunt, repudiare : tabulas, quas idem dicis solere corrumpi, desiderare. (g)

(f) 1. *Trad.* « Car de tout ce qui vient d'être dit, » qu'est-ce, Gracchus, que vous en pouvez détruire ? » Nierez-vous pas qu'il ait été fait citoyen d'Héraclée ? Lucullus qui est ici présent, & dont le témoignage, la probité & la foi sont irréprochables, dit » qu'il en parle de science certaine, non par opinion, » non qu'il ne l'a pas simplement oui dire, mais qu'il » l'a vu ; qu'il n'y a pas seulement assisté, mais que » c'est par son moyen que ces choses ont été faites. » Les députés d'Héraclée, personnes de qualité, qui » sont en cette audience, &c.

2. *Trad.* « Car, Gracchus, de toutes ces choses, » qu'est-ce que vous en pouvez détruire ? Direz-vous » que notre poëte ne fut jamais citoyen d'Héraclée ? » Lucullus qui nous entend, Lucullus dont la probité, » dont la vertu est si connue, dit non-seulement qu'il » le sait, non-seulement qu'il l'a vu, mais que ce fut » lui qui demanda & qui obtint cette grace. Les députés d'Héraclée parlent ce même langage : ce sont des » hommes de condition, &c. »

M. Patru a rendu les incises symétriques dans sa premiere traduction ; mais ayant trouvé la période trop alongée, il a abandonné la symétrie dans la seconde. Il n'a rendu ni dans l'une ni dans l'autre, ni l'*adest*, ni l'*adsunt*, qui donnent du feu & de la force à la preuve employée. *Des hommes de condition*, il y a des mots françois qui, quoiqu'ils expriment précisé-

publique, & qui atteſtent qu'il eſt inſcrit à Héraclée.

Vous nous demandez les regiſtres de cette ville, que tout le monde ſait qui ont été brûlés avec les archives pendant la guerre Italique. Il eſt ridicule de ne rien oppoſer à des preuves évidentes que nous avons, & d'en demander qu'on ſait que nous ne pouvons avoir; de ſe taire ſur les dépoſitions de vive voix, & d'exiger des témoignages par écrit; & tandis que nous avons l'autorité d'un citoyen du plus grand poids, & le ſerment d'une ville municipale, qui ne peuvent être falſifiés, de demander des regiſtres, qui, ſelon vous-même, le ſont tous les jours.

---

ment la même idée, ne doivent pas toujours être mis à la place de certains mots latins. On ne dira point les *bataillons Romains*, ce ſont des *cohortes*: ni des *brigades*, ce ſont des *légions*: ni des *échevins*, ce ſont des *édiles*: ni des *bourgeois* de Rome, ce ſont des *citoyens*: ou ſi cela eſt permis quelquefois, c'eſt en tranſportant l'antique au moderne, plutôt que le moderne à l'antique.

(g) 1. *Trad.* « Ici vous voulez qu'on montre les re» giſtres publics de la ville d'Héraclée, que nous ſa» vons tous avoir été brûlés avec les archives pendant » la guerre d'Italie. Il eſt ridicule de ne rien dire con» tre les preuves que nous avons, & de demander » celles que nous ne pouvons avoir, de ne rien ré» pondre au témoignage des hommes, & d'exiger de » nous des témoignages par écrit; & tandis qu'un per» ſonnage digne de foi, tandis que toute une ville » ſans reproche parle pour nous, de demander des » actes ſi ſujets, comme vous dites vous-mêmes, à » être falſifiés, & de mépriſer des ſuffrages qu'on ne » peut corrompre. »

2. *Trad.* « Vous nous demandez des regiſtres de la » ville d'Héraclée, qui furent tous, comme chacun

9. *At domicilium Romæ non habuit, is, qui, tot annis ante civitatem datam, ſedem omnium rerum ac fortunarum ſuarum Romæ collocavit.*

At non eſt profeſſus. Immò verò iis tabulis eſt profeſſus, quæ ſolæ ex illa profeſſione, collegioque prætorum, obtinet publicarum tabularum auctoritatem. Nam cùm Appii tabulæ negligentiùs aſſervatæ dicerentur: Gabinii, quamdiù incolumis fuit, levitas, poſt damnationem calamitas, omnem tabularum fidem reſignaſſet: Metellus homo ſanctiſſimus, modeſtiſſimuſque omnium, tantâ diligentiâ fuit, ut ad L. Lentulum Prætorem, & ad Judices venerit, & unius nominis liturâ ſe commotum eſſe dixerit. His igitur tabulis nullam lituram in nomen A. Licinii videtis.

10. *Quæ cùm ita ſint, quid eſt quòd de ejus civitate dubitetis? Præſertim cùm aliis*

» fait, brûlés avec les archives pendant les guerres » d'Italie. Il eſt ridicule d'exiger des titres que nous ne » pouvons avoir, & de demeurer muet ſur les preuves » que nous rapportons; d'exiger des enſeignemens par » écrit, & de rejeter des dépoſitions ſi préciſes, ſi au- » thentiques, ſi convaincantes: & tandis qu'un grand » perſonnage, tandis que toute une ville parle pour » nous, il eſt ridicule encore un coup, d'inſiſter ſur » des regiſtres, ſur des actes ſuſceptibles par votre pro- » pre confeſſion, de toutes ſortes de fauſſetés, & de » rebuter au même tems les ſuffrages de tant de té- » moins illuſtres, & dont la foi ne peut recevoir ici » d'atteinte ni de reproches. »

La premiere traduction eſt plus vive & plus préciſe que la ſeconde. Dans celle-ci, M. Patru a évité l'infinitif, *que nous ſavons avoir été brûlés*. Il a ajouté *confuſions*, qui ſemble donner de l'enflure & diminuer la

9. Il n'étoit point domicilié à Rome ; lui qui, tant d'années avant la loi, avoit fait de Rome le centre de toutes ses affaires, & de tous ses biens ?

Il n'a point fait sa déclaration. Il l'a faite dans les seuls registres de ce tems-là qui soient regardés & reconnus pour authentiques. Ceux d'Appius passoient pour être tenus avec assez peu de soin. La négligence de Gabinius, tant qu'il resta en place, & le désordre de ses affaires après sa condamnation, avoient ôté aux siens toute espece d'autorité. Métellus, le plus exact de tous les hommes, poussa si loin l'attention & le scrupule, qu'il vint trouver le Préteur Lentulus & les Juges, pour leur dire qu'il y avoit sur un nom une rature qui lui caussoit de l'inquiétude. Qu'on feuillette ces registres, on ne trouvera point de rature sur le nom de Licinius.

10. Peut-on après des faits si clairs révoquer en doute le droit de Licinius, sur-

---

force. Il a changé l'ordre des membres de l'antithese, sans nécessité, & peut-être avec quelque déchet de force pour la pensée. *Demeurer muet* n'a pas le même sens que *ne rien dire*. On diroit aujourd'hui *renseignemens*. La gradation des trois épithetes dans une chute qui n'est point finale est ampoulée, & ne répond à rien dans le latin. *Sans reproche* ne peut gueres se dire en parlant d'une ville. *Par votre propre confession*, le mot *aveu* a une nuance de moins & seroit plus juste. *Toutes sortes de faussetés* : cette phrase dit plus que *solere corrumpi*. *Les suffrages de tant de témoins illustres dont la foi ne peut recevoir ni d'atteinte ni de reproche* : cette phrase est trop longue pour ces quatre mots, *quæ depravari nullo modo possunt*. Les idées trop délayées perdent leur force comme les couleurs.

quoque in civitatibus fuerit adscriptus ? Etenim cum mediocribus multis, aut nulla, aut humili aliquâ arte præditis gratuitò civitatem in Græcia homines impertiebantur, Rheginos credo, aut Locrenses, aut Neapolitanos, aut Tarentinos, quòd scenicis artificibus largiri solebant, id huic summâ ingenii prædito gloriâ noluisse. Quid ? cùm cæteri non modò post civitatem datam, sed etiam post legem Papiam, (*a*) *aliquo modo in eorum municipiorum tabulas irrepserint : hic, qui nec utitur quidem illis in quibus est scriptus, quod semper se Heracliensem esse voluit, rejicietur ?*

11. *Census nostros requiris scilicet. Est enim obscurum, proximis censoribus, hunc cum clarissimo Imperatore, L. Lucullo, apud exercitum fuisse, superioribus, cum eodem quæstore fuisse in Asia : primis, Julio Crasso, nullam populi partem esse censam. Sed quoniam census, non jus civitatis confirmat, ac tantummodò indicat eum, qui sit census, ita se jam tùm gessisse pro cive ; iis temporibus, quæ tu criminaris, ne ipsius quidem judicio in civium R. jure esse versatum, & testamentum sæpè fecit nostris legibus, & adiit hæreditates civium R. & in beneficiis ad ærarium delatus est, à L. Lu-*

(*a*) Par la Loi Papia tous les étrangers furent chassés de Rome. Cette loi avoit été publiée deux ans avant que Cicéron plaidât cette cause.

tout quand on le voit citoyen de plusieurs autres villes de nos alliées ? Des talens médiocres, des hommes d'une profession peu estimable, ou même qui n'en avoient point, ont obtenu chez les Grecs le droit de bourgeoisie ; & des villes telles que Rhegge, Locres, Naples, Tarente, n'auroient point fait pour un homme d'un mérite si éclatant, ce qu'elles faisoient pour de simples acteurs de théâtre ? Tant de gens, non-seulement après la loi de Silanus, mais même après la loi Papia, se sont glissés, on ne sait comment, dans les registres de nos villes municipales ; & Archias qui n'a pas voulu faire valoir les titres qu'il a dans les différentes villes, parce qu'il s'est contenté d'être d'Héraclée, ne pourra jouir de ses droits ?

11. Vous demandez nos rôles de dénombrement : comme si on ne savoit pas que dans le dernier qui se fit, Archias étoit à l'armée de Lucullus ? que dans le précédent il étoit avec le même Lucullus, alors Préteur en Asie ; & que dans le premier, sous Julius Crassus, le peuple n'y fut pas compris. Mais comme le dénombrement n'établit point le droit de bourgeoisie, & qu'il ne fait que l'indiquer, ou prouver que celui qui y a été compris se comportoit alors comme citoyen ; dans ce tems-là même où vous prétendez qu'Archias ne se donnoit point pour tel, il a fait des testamens selon nos loix, il a recueilli des successions de citoyens Romains, il a été mis sur l'état des graces au trésor public. Cherchez des preu-

cullo prætore & consule. Quære argumenta si qua potes : nunquàm enim hic neque suo, neque amicorum judicio revincetur.

12. *Quæres à nobis, Gracche, cur tantoperè hoc homine delectemur ? Quia suppeditat nobis, ubi & animus ex hoc forensi strepitu reficiatur ; & aures convicio defessæ conquiescant. An tu existimas aut suppetere nobis posse, quod quotidiè dicamus in tanta varietate rerum, nisi animos nostros doctrinâ excolamus : aut ferre animos tantam posse contentionem, nisi eos doctrinâ eâdem relaxemus ?* Ego *verò fateor, me his studiis esse deditum.*

Cæteros pudeat, si qui ita se litteris abdiderunt, ut nihil possint ex his neque ad communem afferre fructum, neque in aspectum, lucemque proferre. Me autem quid pudeat, qui tot annos ita vivo, Judices, ut ab illis nullo me unquàm tempore aut commodum, aut otium meum abstraxerit, aut voluptas avocârit, aut deniquè somnus retardârit ?

13. *Quare quis tandem me reprehendat, aut quis mihi jure succenseat, si quantùm cæteris ad suas res obeundas, quantùm ad festos dies ludorum celebrandos, quantùm ad*

ves,

ves, si vous le pouvez, vous n'en découvrirez ni dans la conduite d'Archias, ni dans celle de ses amis.

12. *II. Partie.* Mais quels charmes si grands pouvons-nous trouver dans la personne de cet étranger ?

Nous y trouvons un délassement & un repos dont notre esprit & nos oreilles ont besoin, après les agitations bruyantes & les fatigues du barreau. Croyez-vous, Gracchus, que nous puissions fournir à tant de matieres différentes qui se présentent tous les jours, si notre esprit n'étoit pas renouvellé par l'étude des bons livres ? Ou que nous eussions la force de soutenir une application si longue & si continue, si nous ne trouvions point quelque ressource dans les Lettres ? Pour moi, j'avoue que je m'y livre avec plaisir.

On peut en rougir, quand on s'y renferme tellement, qu'il en paroisse rien au jour, ni qu'il en résulte aucun avantage pour la société. Mais pourquoi en rougirois-je, moi, qui depuis tant d'années, lorsqu'il s'est agi de faire du bien, n'ai jamais été détourné, ni distrait, ni arrêté un seul moment, pour ma commodité, pour mon repos, pour mon plaisir, pour un instant de sommeil ?

13. Qui pourroit me faire un crime de consacrer aux Lettres des momens que les autres donnent à leurs propres affaires, à la célébration des fêtes & des jeux, aux amu-

alias voluptates, & ad ipsam requiem animi & corporis conceditur temporis: quantùm alii tribuunt intempestivis conviviis: quantùm denique aleæ, quantùm pilæ; tantùm mihi egomet ad hæc studia recolenda sumpsero? Atque hoc eo mihi concedendum est magis, quod ex his studiis hæc quoque crescit oratio, & facultas: quæ quantacunque est in me, nunquàm amicorum periculis defuit. Quæ si cui levior videtur, illa quidem certè, quæ summa sunt, ex quo fonte hauriam, sentio.

14. *Nam, nisi multorum præceptis, multisque litteris mihi ab* (h) *adolescentia suasissem, nihil esse in vita magnoperè expetendum, nisi laudem, atque honestatem: in ea autem persequenda omnes cruciatus corporis, omnia pericula mortis, atque exilii, parvi esse ducenda: nunquàm me pro salute vestra in tot ac tantas dimicationes, atque in hos profligatorum hominum quotidianos impetus objecissem. Sed pleni omnes sunt*

(h) 1. *Trad.* « Car si, Messieurs, par *la grande* lecture, & par *la multitude* des préceptes, je ne m'étois persuadé dès ma jeunesse qu'il n'y avoit rien en cette vie qui fût fort à desirer que la louange & *l'honneur*, & que pour acquérir l'un & l'autre, il ne falloit *craindre* ni l'exil, ni les tourmens, ni la mort; je n'aurois certes jamais *fait* tant de si dangereuses *querelles* pour votre *salut*: & je ne me serois pas exposé comme *je suis* à la fureur & à la rage des méchans. »

2. *Trad.* « Car, Messieurs, si les écrits, si les enseignemens de tant de grands hommes ne m'avoient persuadé dès ma plus tendre jeunesse qu'il n'y a rien en effet de précieux en cette vie que la louange & l'honneur; & que pour un bien *si digne de notre*

ſemens, aux délaſſemens du corps auſſi bien que de l'eſprit, que d'autres perdent dans les feſtins, dans les jeux de haſard, à la paume?... On doit me le pardonner d'autant plus aiſément, que ces études tournent au profit de l'art que j'exerce en ce moment : & qui, quel qu'il ſoit, n'a jamais manqué à mes amis dans le beſoin. Que ces études ſoient en elles-mêmes peu importantes, je le veux, mais du moins elles me montrent où je dois puiſer ce qu'il y a de plus précieux.

14. Si les leçons des ſages, & l'étude des bons livres ne m'avoient pas convaincu, dès ma (*h*) jeuneſſe, que rien n'eſt vraiment déſirable que la gloire & la vertu : & que pour les acquérir, l'exil, les tourmens, la mort doivent être comptés pour rien, je ne me ſerois jamais expoſé à tant de démêlés fâcheux, ni aux attaques journalieres des mauvais citoyens, pour le bien & le ſalut de la République. Mais tous les livres ſont remplis... par-tout on lit les paroles des

---

» *amour*, il faut mépriſer les tourmens & l'exil, & la » mort même : je n'aurois point aujourd'hui pour vous, » pour votre *ſalut*, tant d'ennemis ſur les bras ; je ne » ſerois pas expoſé, comme je le ſuis tous les jours, » à la violence, à la fureur, à la rage des méchans.»

La ſeconde traduction eſt plus françoiſe, plus nombreuſe & plus exacte que la premiere ; à l'exception des deux dernieres phraſes qui ſont trop emphatiques. *Pour votre ſalut*, ne préſente point le même ſens que *pro ſalute veſtra* : le latin dit beaucoup moins. *A la violence*, *à la fureur*, *à la rage* : les idées de Cicéron ne ſont pas moins fortes, mais elles ſont plus doucement exprimées.

libri, plenæ ſapientûm voces, plena exemplorum vetuſtas : quæ jacerent in tenebris omnia, niſi litterarum lumen accederet. Quàm multas (i) nobis imagines non ſolùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortiſſimorum virorum expreſſas, ſcriptores & Græci & Latini reliquerunt ? Quas ego mihi ſemper in adminiſtranda Rep. proponens, animum, & mentem meam ipſâ cogitatione hominum excellentium conformabam.

15. *Quæret quiſpiam, quid ? Illi ipſi ſummi viri, quorum virtutes litteris proditæ ſunt, iſtâne doctrinâ, quam tu laudibus effers, eruditi fuerunt ? Difficile eſt hoc de omnibus confirmare. Sed tamen eſt certum quid reſpondeam. Ego multos homines excellenti animo, ac virtute fuiſſe, & ſine doctrina, naturæ ipſius habitu propè divino, per ſe ipſos & moderatos, & graves extitiſſe fateor. Etiam illud adjungo, ſæpiùs ad laudem atque virtutem naturam ſine doctrina, quàm ſine natura valuiſſe doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam, atque illuſtrem acceſſerit ratio quædam, conformatioque doctrinæ : tùm*

(*i*) 1. *Trad.* « Mais les livres, les exemples de l'an» tiquité, la voix de tous les Sages, ne nous parlent » d'autres choſes ; & *tout cela*, Meſſieurs, feroit cou» vert de l'ombre du ſilence, ſi les livres qui nous » l'ont *révélé*, n'en avoient gardé la mémoire. »

La vivacité du texte latin a entiérement diſparu dans cette traduction, parce qu'on n'a pas rendu la *figure* ; le traducteur s'eſt corrigé dans la ſeconde.

2. *Trad.* « Mais tous les livres, mais la voix de tous

ſages : par-tout on voit les grands exemples de l'antiquité, qui ſeroient maintenant enſévelis dans les ténebres, ſi les Lettres ne les avoient pas conſervés. Combien de grands tableaux nous ont laiſſés les écrivains grecs & les latins, autant pour nous ſervir de modeles que pour être l'objet de notre admiration ? Je les avois devant les yeux, ces modeles, quand j'étois chargé des affaires de la République, & l'idée de leur vertu m'inſpiroit de généreux ſentimens.

15. Mais quoi ? dira-t-on : Ces hommes fameux, dont les vertus ſont retracées dans les livres, poſſédoient-ils ces connoiſſances, dont vous faites tant d'éloges ? Je ne prétends point l'aſſurer de tous en général. Je ſais qu'il y a eu des hommes éminens en vertu & en mérite par la ſeule diſpoſition d'une nature heureuſe ; qu'ils ont été ſages & juſtes par eux-mêmes, ſans le ſecours ni de l'art, ni de l'inſtruction. J'ajoute même, ſi l'on veut, qu'un heureux naturel ſans l'étude, va plus loin dans la vertu, que l'étude & le travail ſans les diſpoſitions de la nature. Mais en même tems je ſoutiens, que ſi on joint à un excellent naturel l'é-

» les Sages, mais toute l'antiquité ne nous parlent » d'autre choſe : & toutes ces belles inſtructions, ſans » la lumiere des lettres, ſeroient maintenant enſeve» lies dans les ténebres. »

Ces trois *mais* tiennent trop de place. *Ne nous parlent d'autre choſe* eſt lâche. *Toutes ces belles inſtructions* eſt vague & trop long. *Lumiere* & *ténebres* ſont une antitheſe aujourd'hui uſée ; c'eſt pourquoi je n'en ai rendu qu'un des deux termes.

illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere.

16. *Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt, divinum hominem, Africanum : ex hoc C. Lælium, L. Furium modestissimos homines, & continentissimos : ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem : qui professò si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem, litteris adjuvarentur, nunquàm se ad earum studium contulissent. Quòd si non hic tantus fructus ostenderetur, & si ex his studiis delectatio sola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remissionem, humanissimam ac liberalissimam judicaretis. Nam cæteræ neque temporum sunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* (*l*)

(*l*) 1. *Trad.* Tous les autres (divertissemens) ne » sont pas propres ni en tout tems, ni à tous âges, » ni en tous lieux. Mais les lettres forment la jeu- » nesse, & réjouissent les vieillards : elles servent » de support & de consolation à l'adversité, & d'or- » nement à la prospérité : elles nous divertissent à » la maison & ne nous embarrassent point dehors : « elles passent avec nous toutes les nuits, elles nous » désennuient à la campagne & nous délassent dans » les voyages. «

Cette traduction est aussi courte qu'elle peut l'être ; cependant elle l'est bien moins que le latin : c'est la faute de la langue.

tude & l'inſtruction ; il en réſulte un mérite éclatant & ſingulier, auquel on ne parvient jamais autrement.

16. Tel fut du tems de nos peres cet homme preſque divin, Scipion l'Africain : tels furent C. Lælius, L. Furius, ces exemples de modération & de ſageſſe. Tel étoit Caton le vieux, le plus ſavant, le plus vertueux de ſon ſiecle : tous ces grands hommes n'euſſent jamais cultivé les Lettres, s'ils les euſſent crues inutiles pour connoître & pratiquer la vertu.

Mais quand on n'enviſageroit pas ce grand avantage, & qu'on n'auroit en vue que le ſeul plaiſir ; en eſt-il un plus honnête ou plus délicat pour un homme qui penſe ? Les autres amuſemens ne ſont ni de toutes les heures, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Dans les Lettres, la jeuneſſe trouve une nourriture qui lui convient ; la vieilleſſe un exercice qui l'amuſe : elles répandent un nouvel éclat ſur la proſpérité, elles nous conſolent dans l'adverſité ; elles nous récréent au-dedans de nos maiſons, elles ne nous embarraſſent point au-dehors ; elles veillent avec nous, elles voyagent, elles demeurent à la campagne avec nous. (*l*)

---

2. *Trad.* » Tous les autres (divertiſſemens) ne ſont » propres ni en tout tems, ni à tous âges, ni en » tous lieux. Mais les lettres forment la jeuneſſe, & » réjouiſſent les vieillards ; elles conſolent, elles ſoulagent dans l'affliction ; & dans la proſpérité elles » rehauſſent le luſtre de la fortune. Par-tout elles » donnent d'innocens plaiſirs ; & jamais elles n'em» barraſſent ; la nuit elles nous entretiennent, elles

17. *Quòd si ipsi hæc neque attingere, neque sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus, etiam cùm in aliis videremus. Quis nostrûm tam animo agresti, ac duro fuit, ut Roscii morte nuper non commoveretur? Qui cùm esset senex mortuus, tamen propter excellentem artem, ac venustatem, videbatur omninò mori non debuisse. Ergo ille corporis motu tantum amorem sibi conciliarat à nobis omnibus: nos animorum incredibiles motus celeritatemque ingeniorum negligemus?*

18. *Quotiès ego hunc Archiam vidi, Judices, (utar enim vestrâ benignitate, quoniam me in hoc novo genere dicendi tam diligenter attenditis) quotiès ego hunc vidi, cùm litteram scripsisset nullam, magnum numerum optimorum versuum de his ipsis rebus, quæ tùm agerentur, dicere ex tempore? Quotiès revocatum eamdem rem dicere, commutatis verbis, atque sententiis? Quæ verò accuratè, cogitatèque scripsisset,*

» nous désennuient à la campagne, & nous délassent dans les voyages. «

M. Patru n'a fait sentir ni dans l'une ni dans l'autre traduction la différence qu'il y a entre *le tems & les tems*. Mais il y a ici une observation plus importante, c'est qu'ayant voulu faire sortir l'antithese, qui étoit enveloppée, il a bouleversé les nombres de la période, & détruit la progression des espaces; l'antithese même devoit être emportée par le courant de la période. On entendra ce que je veux dire, si on relit à haute voix le latin & le françois tour à tour. L'art de Cicéron est infini dans cette période, en ce qui concerne le nombre & l'harmonie.

17. Quand nous ne ferions pas faits pour en fentir le mérite par nous-mêmes, pourrions-nous n'en pas remarquer l'effet dans les autres ? Qui de nous derniérement a eu le cœur affez infenfible pour n'être point touché de la mort de Rofcius (*m*) ? Tout âgé qu'il étoit, il nous fembloit à tous qu'il n'auroit jamais dû mourir : tant nous étions touchés de fon talent ! Il avoit gagné nos cœurs par des graces qui ne confiftent que dans les mouvemens & les attitudes du corps ; quel pouvoir auront fur nous les graces & les expreffions de l'efprit ?

18. Combien de fois ai-je vu Archias, (car Meffieurs, je profite de l'attention avec laquelle vous daignez m'écouter) combien de fois l'ai-je vu, fans avoir écrit une feule lettre, nous donner fur le champ un grand nombre de très-bons vers fur les matieres mêmes dont il s'agiffoit dans nos entretiens ? Combien de fois, lorfqu'on le prioit de les redire, l'ai-je vu rendre les mêmes chofes avec d'autres termes & d'au-

---

(*m*) 1. *Trad.* » Qui eft d'entre nous qui a eu l'ef» prit fi fauvage & fi farouche, que de n'être point » touché derniérement de la perte de Rofcius ? «

Animus. ne devoit pas fe rendre par efprit. *Sauvage & farouche* femblent trop forts pour rendre *agrefti ac duro*. *Que de n'être point*, eft un idiotifme, c'eft à-dire, un tour propre au génie particulier de la langue françoife. Nos bons écrivains fe font un plaifir de les conferver.

2. *Trad.* « Où eft le brutal & le ftupide qui derniér» rement ne fut point touché de la perte de Rofcius ? Ceci eft plus fort que la premiere traduction qui l'étoit déja trop ; *brutal* ne fignifie pas un *homme brut*.

ea ſic vidi probari, ut ad veterum ſcriptorum laudem pervenirent. Hunc non ego diligam? non admirer? non omni ratione defendendum putem? Atqui ſic à ſummis hominibus, eruditiſſimiſque accepimus, cæterarum rerum ſtudia, & doctrinâ, & præceptis, & arte conſtare: poëtam natu â ipsâ valere, & mentis viribus excitari, & quaſi divino quodam ſpiritu afflari. Quare ſuo jure noſter ille Ennius ſanctos appellat poëtas, quòd quaſi deorum aliquo dono atque munere commendati nobis eſſe videantur (n).

19. *Sit igitur, Judices, ſanctum apud vos humaniſſimos homines, hoc poëtæ nomen quod nulla unquàm barbaria violavit. Saxa & ſolitudines voci reſpondent, beſtiæ ſæpè*

(n) 1. *Trad.* « Nous avons appris de perſonnes de » grande érudition, que toutes les autres ſciences ont » beſoin d'étude, d'art & de préceptes, mais que la » poëſie nous vient de nous-mêmes, & par les ſeules » forces de notre eſprit, & comme par un enthou- » ſiaſme divin. Et c'eſt pour cela qu'Ennius a raiſon » de donner aux poëtes le nom de *ſacrés*, parce qu'en » effet les dieux ſemblent nous les avoir rendus véné- » rables, en leur faiſant une faveur, une grace parti- » culiere. »

2. *Trad.* « Nous avons appris de perſonnages illuſ- » tres & de grande érudition, que les beaux arts, que » toutes connoiſſances honnêtes ne s'acquierent point » ſans étude, ſans préceptes, ſans quelque mé-

tres pensées ? Et ce qu'il avoit travaillé avec soin & application, je l'ai vu comparer avec ce qu'il y a de plus beau dans l'antiquité ! Voilà pourquoi je l'aime, Gracchus, voilà pourquoi je l'admire, & que j'embrasse sa défense avec tout le zele dont je suis capable.

De grands hommes nous disent que les autres talens dépendent de l'art, des préceptes, de l'étude ; mais que les poëtes ne doivent rien qu'à la nature, qu'ils s'élevent par la force même de leur génie, que c'est un souffle divin qui les inspire. Ennius ajoute que la personne des poëtes est sacrée, & qu'ils portent en eux un don des dieux qui leur sert de recommandation auprès des hommes. (*n*)

19. Vous respecterez donc, Messieurs, vous qui aimez les arts & l'humanité, ce nom sacré que les barbares mêmes ont toujours respecté ! Les rochers, les vastes solitudes répondent à la voix des poëtes. Les

---

» thode ; mais que la nature toute seule fait les poë-» tes ; qu'ils se soutiennent, qu'ils s'élevent par leurs » propres forces, & que leur enthousiasme est une ins-» piration comme divine : & c'est, Messieurs, pour » cette raison, qu'Ennius, ce génie si sublime, leur » donne le nom de *sacrés*, parce qu'en effet les dieux » les ont, ce semble, tirés du nombre des choses pro-» fanes, en les remplissant d'une lumiere toute céleste. »

Je ne sais si le lecteur sera de mon avis, mais il me semble que la premiere traduction est plus vive, plus juste & plus agréable ; & que la seconde perd du côté de la force & de la vérité ce qu'elle gagne du côté de l'harmonie ; l'harmonie qui n'aide point à la force & à la vérité de l'expression n'est que de l'enflure.

immanes cantu flectuntur, atque consistunt: nos instituti rebus optimis non poëtarum voce moveamur? (o)

Homerum Colophonii civem esse dicunt suum. Chii suum vindicant, Salaminii repetunt, Smyrnæi verò suum esse confirmant. Itaque etiam delubrum ejus in oppido dedicaverunt: permulti alii præterea pugnant inter se, atque contendunt. Ergo illi alienum, quia poëta fuit, post mortem etiam expetunt: nos hunc vivum, qui & voluntate & legibus noster est, repudiamus? præsertim cùm omne olim studium, atque omne ingenium contulerit Archias ad Populi Romani *gloriam, laudemque celebrandam? Nam & Cimbricas res adolescens attigit; & ipsi illi C. Mario qui durior ad hæc studia videbatur, jucundus fuit.*

20. *Neque enim quisquam est tam aversus à Musis, qui non mandari versibus æter-*

(o) 1. *Trad.* « Les solitudes, les rochers répondent » à leurs *chansons*, les bêtes les plus farouches ont des » oreilles pour la *musique*; & nous qui avons *quelque* » connoissance des bonnes choses, serons-nous sourds » à cette *divine mélodie?* »

2. *Trad.* « Les solitudes & les rochers se laissent tou» cher à la voix & au chant des poëtes: les bêtes les » plus farouches prêtent l'oreille à cette incomparable » harmonie: & nous que l'étude, nous que les lettres » ont *illuminés*, n'aurons-nous point de sentiment ni

bêtes féroces s'arrêtent, & se laissent fléchir par leurs accens ; & nous, pénétrés des sentimens d'une éducation douce, nous serions insensibles aux charmes de la poësie ? (o)

Les habitans de Colophone prétendent qu'Homere étoit leur citoyen. Ceux de Scio, de Salamine, s'attribuent le même honneur. Les Smyrniens le disputent à tous les autres ; ils ont même élevé chez eux un temple à ce poëte. D'autres peuples ambitionnent la même gloire. Ils désirent, même après sa mort, un homme célebre qui ne leur appartient pas, & seulement parce qu'il étoit poëte ; & celui-ci qui est vivant, qui le desire, qui a pour lui nos loix, vous voulez l'éloigner de nous, après qu'il a consacré ses veilles & ses talens à la gloire du peuple romain ? Oui, Messieurs, Archias a écrit dans sa jeunesse la guerre des Cimbres, & a su mériter l'estime de Marius même, qui sembloit peu touché du mérite des Lettres.

20. Car quelque peu de liaison qu'on ait eu avec les Muses, il n'est point d'homme

---

» de goût pour ces *doctes*, pour ces *innocentes délices ?* »

M. Patru veut être ici plus harmonieux que Cicéron, & il passe le but. Il en eût moins coûté pour faire mieux. Il ne falloit qu'être plus littéral. Pourquoi ne pas conserver *répondre* qui est dans le latin & qui est si beau, de même que le *consistunt* & le *flectuntur*, qui sont des images poëtiques, mais que l'orateur délicat a exprimées en un mot, de peur de tomber dans un style qui eût paru jeune, & qui auroit manqué de dignité ?

num suorum laborum facilè præconium patiatur.

Themistoclem, illum summum Athenis virum, dixisse aiunt, cùm ex eo quæreretur, quod acroama, aut cujus vocem libentissimè audiret : ejus, à quo sua virtus optimè prædicaretur. Itaque ille Marius item eximiè L. Plotium dilexit, cujus ingenio putabat, ea, quæ gesserat, posse celebrari.

21. *Mithridaticum verò bellum magnum, atque difficile, & in multa varietate, terrâ, marique versatum, totum ab hoc expressum est : qui libri non modò L. Lucullum, fortissimum, & clarissimum virum, verùm etiam populi Romani nomen illustrant.*

Populus enim Romanus aperuit, Lucullo imperante, Pontum, & regiis quondam opibus, & ipsâ naturâ regionis vallatum : populi Romani exercitus, eodem duce, non maximâ manu innumerabiles Armeniorum copias fudit : populi Romani laus est, urbem amicissimam Cyzicenorum, ejusdem consilio, ex omni impetu regio, ac totius belli ore ac faucibus ereptam esse, atque servatam : nostra semper feretur, & prædicabitur, L. Lucullo dimicante, cum interfectis ducibus depressa hostium classis, & incredibilis apud Tenedum pugna illa navalis : nostra sunt trophæa, nostra monumenta, nostri triumphi. Quare, quorum ingeniis hæc feruntur, ab iis populi Romani fama celebratur.

qui ne voie avec une satisfaction secrete, son nom aller par elles à l'immortalité !

On demandoit un jour au fameux Thémistocle, quel étoit le chant ou le concert qui lui feroit le plus de plaisir : il répondit : celui d'une louange méritée. Aussi le même Marius aimoit-il singuliérement Plotius, dont le talent lui faisoit espérer des louanges dignes de ses exploits.

21. La guerre de Mithridate, cette guerre si difficile, si longue, variée de tant d'événemens différens sur mer & sur terre, Archias l'a traitée d'un bout à l'autre. Ces écrits qui font tant d'honneur au nom de Lucullus, n'en font pas moins au nom romain.

Car, Messieurs, c'est le Peuple romain, qui sous le commandement de Lucullus, s'est ouvert le Pont, ce royaume inaccessible par la nature même des lieux, & par les forces d'un Roi jusqu'alors très-puissant : ce sont les armées du Peuple romain, qui sous le même chef ont mis en fuite des troupes innombrables d'Arméniens, avec des troupes très-inférieures en nombre : c'est au peuple romain qu'appartient la gloire, d'avoir, sous la conduite du même Lucullus, sauvé de toutes les horreurs de la guerre, & de la fureur du Roi, la ville de Cyzique notre alliée : c'est à nous tous qu'appartient cette victoire mémorable, remportée à Ténédos sous les ordres du même chef, où les généraux ennemis furent tués, & leur flotte coulée à fond : ce sont nos

22. *Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulchro Scipionum putatur is esse constitutus è marmore. At iis laudibus certè non solùm ipsi, qui laudantur, sed etiam populi Romani nomen ornatur. In cœlum hujus proavus Cato tollitur: magnus honos populi Romani rebus adjungitur. Omnes deniquè illi Maximi, Marcelli, Fulvii, non sine communi omnium nostrûm laude decorantur. Ergo illum, qui hæc fecerat, Rudium hominem, majores nostri in civitatem receperunt* : nos hunc *Heracliensem multis civitatibus expetitum, in hac autem legibus constitutum, de nostra civitate ejiciemus?*

23. *Nam si quis minorem gloriæ fructum putat ex Græcis versibus percipi, quàm ex Latinis, vehementer errat, propterеà quòd Græca leguntur omnibus ferè gentibus: Latina suis finibus, exiguis sanè continentur. Quare si res hæ, quas gessimus, orbis terræ regionibus definiuntur, cupere debemus, quo manuum nostrarum tela pervenerint, eodem gloriam, famamque penetrare: quòd cum ipsis populis, de quorum rebus scribitur, hæc ampla sunt: tùm iis certè, qui de vita, gloriæ causâ, dimicant, hoc maximum &*

trophées, nos monumens, nos triomphes. Et ceux qui les célebrent, publient la gloire du peuple romain.

22. Ennius fut chéri du grand Scipion l'Africain. On pense même que c'est lui dont on voit la figure en marbre dans le tombeau des Scipions. Ces vers font-ils moins d'honneur au nom Romain qu'à ces héros qu'il a célébrés? Il éleve jusqu'au ciel Caton, le bisaïeul de celui que nous voyons parmi nous; en l'élevant ainsi, il ajoute à la gloire du nom romain. Enfin il n'est pas possible de faire l'éloge des Maximus, des Marcellus, des Fulvius, sans que nous ayons part aux louanges qu'ils reçoivent. Ce fut par ce motif que nos aïeux donnerent le rang de citoyen à un homme né à Rudia (a). Et nous chasserions du milieu de nous un citoyen d'Héraclée, que plusieurs autres villes ont desiré, & qui est notre citoyen par nos loix?

23. Qu'on ne s'imagine pas que les vers grecs font moins d'honneur que les latins. Les livres grecs sont lus de presque toutes les nations : les latins sont renfermés dans des bornes très-étroites. Or, s'il est vrai que nos armes ont pénétré jusqu'aux extrêmités de l'univers, nous devons désirer que nos louanges soient portées aussi loin qu'elles : c'est une magnificence digne du peuple qu'on célebre, & capable d'animer ces

(a) Petite ville où naquit Ennius.

periculorum incitamentum est, & laborum. (p)

24. *Quàm multos scriptores rerum suarum magnus ille Alexander secum habuisse dicitur? Atque is tamen cum in Sigeo ad Achillis tumulum adstitisset: O fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! Et verè. Nam, nisi Ilias extitisset illa, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, nomen etiam obruisset?* (q)

Quid? noster hic Magnus, qui cum virtute fortunam adæquavit, nonne Theophanem Mytilenæum, scriptorem rerum suarum, in concione militum civitate donavit? & nostri illi fortes viri, sed rustici, ac milites, dulcedine quâdam gloriæ commoti,

(p) 1. *Trad.* « Car si quelqu'un pense que la poësie » grecque *nous* soit moins glorieuse que la latine, il » se trompe *grandement*, parce que la langue grecque » n'est presque ignorée de *pas une* nation, au lieu que » la nôtre n'est connue que dans un petit *espace de* » *pays*. Et *partant* s'il n'y a *endroit* du monde qui n'ait » été le théâtre de nos belles actions, nous devons » *certes* désirer que nos louanges & notre renommée » aillent aussi loin que nos armes & nos victoires; & » *cela*, Messieurs, n'est pas seulement *magnifique pour* » les peuples dont on chante les exploits; mais *il* » anime encore *dans* les travaux & *dans* les dangers, » ceux qui ne hazardent tous les jours leur vie que » pour l'honneur. »

2. *Trad.* « Car si quelqu'un pense que la poësie latine » *nous soit* plus glorieuse que la grecque, il se trompe » grandement; (*pourquoi nommer la latine avant la grec-* » *que & changer l'ordre du texte?*) parce qu'en effet la » langue grecque est connue presque par toute la terre, » au lieu que la nôtre est renfermée dans un très-petit

ames généreuses qui n'aiment les dangers que pour acquérir de la gloire. (*p*)

24. Combien d'écrivains le fameux conquérant de l'Asie n'avoit-il pas à sa suite? Cependant lorsqu'il arriva au promontoire de Sigée où se voit le monument d'Achille, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Jeune » héros, que tu es heureux d'avoir trouvé » Homere pour chanter ta vertu ! » Il avoit raison : car sans cette célébre Iliade le nom du héros eût été enseveli dans le même tombeau que lui (*q*).

Que dirons-nous de celui dont la vertu égale les succès, & que nous appellons *le Grand* par excellence? N'a-t-il pas donné en présence de son armée le droit de bourgeoisie à Théophane de Mytilene qui avoit écrit ses actions? Nos braves soldats, tout simples & tout grossiers qu'ils étoient, tou-

---

» espace de pays. Que si nous avons *heureusement* porté » nos armes jusqu'aux extrêmités de l'Univers, nous » devons *certes* desirer que nos louanges, que la splen» deur de notre nom aillent aussi loin que nos victoi» res : *& cela*, Messieurs, est non-seulement magnifique » pour ceux dont on chante les triomphes; mais il en» courage encore dans les travaux & dans les dangers » ces ames nobles qui n'exposent tous les jours leur » vie que pour l'honneur. »

(*q*) 1. Trad. « *Heureux jeune homme*, s'écria-t-il, » *d'avoir eu Homere pour trompette de ta vaillance! &* » *cela certes* avec raison; car sans cette divine Iliade, » son corps & sa gloire n'eussent eu, sans doute, qu'un » même tombeau. »

2. Trad. « *Heureux guerrier*, s'écria-t-il, *& cent fois* » *heureux d'avoir eu Homere pour trompette de ta vaillance!* » Il disoit vrai; car sans cette divine Iliade, le nom » & les cendres de ce Héros n'eussent eu, sans doute, » qu'un même tombeau. »

quasi participes ejusdem laudis magno illud clamore approbaverunt ?

25. *Itaque, credo, si civis Romanus Archias legibus non esset, ut ab aliquo imperatore civitate donaretur, perficere non potuit. Sylla, cùm Hispanos, & Gallos donaret, credo hunc petentem repudiasset : quem nos in concione vidimus, cùm ei libellum malus poëta de populo subjecisset, quòd epigramma in eum fecisset tantummodò alternis versibus longiusculis ; statim ex iis rebus, quas tunc vendebat, jubere ei præmium tribui ; sub ea conditione, ne quid posteà scriberet. Qui sedulitatem mali poëtæ duxerit aliquo tamen præmio dignam, hujus ingenium & virtutem in scribendo, & copiam non expetisset ?*

26. *Quid ? à Q. Metello Pio, familiarissimo suo, qui civitate multos donavit, neque per se, neque per Lucullos impetravisset ? qui præsertim usque eo de suis rebus scribi cuperet, ut etiam Cordubæ natis poëtis, pingue quiddam sonantibus, atque peregrinum, tamen aures suas dederet.*

Neque enim est hoc dissimulandum, quod abscurari non potest, sed præ nobis ferendum : trahimur omnes laudis studio, & optimus quisque maximè gloriâ ducitur. Ipsi illi philosophi, etiam in libellis, quos de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt : in eo ipso, in quo prædicatio-

chés d'une certaine douceur de la gloire qu'ils ſembloient partager avec leur général, y applaudirent par des acclamations.

25. Croit-on que ſi Archias n'étoit point citoyen par nos loix, il n'eût pu obtenir ce titre de quelqu'un de nos généraux? Sylla, qui rempliſſoit Rome d'Eſpagnols & de Gaulois, lui auroit-il refuſé cette grace, s'il l'eût demandée? Un mauvais poëte du petit peuple lui préſenta un jour un placet accompagné d'un diſtique à ſa louange; il lui fit donner une portion des dépouilles qu'il vendoit, dans ce moment; mais à condition qu'il ne feroit plus de vers. Payant ainſi la bonne volonté d'un mauvais poëte, quel cas n'eût-il point fait du génie, de la force & de la facilité d'Archias?

26. N'eût-il pu l'obtenir, ſoit par lui-même, ſoit par les Lucullus, de Q. Metellus Pius ſon ami particulier, qui l'a accordé à tant d'autres? Qui déſiroit ſi ardemment de voir écrire ſes actions, qu'il écoutoit même avec plaiſir les vers enflés & barbares de poëtes étrangers, qui ſavoient à peine la langue des Romains.

Car avouons-le, Meſſieurs, ſans déguiſement, puiſqu'auſſi-bien nous ne pouvons le cacher: l'attrait de la gloire agit ſur tous tant que nous ſommes. Il y agit même d'autant plus que nous avons dans l'ame plus d'élévation & de vertu. Les philoſophes qui ont écrit ſur le mépris de la gloire, ont mis leur nom à la tête de leurs livres, &

nem, nobilitatemque despiciunt, prædicari se, ac nominari volunt. (r)

27. *Decius quidem Brutus, summus ille vir & imperator, Accii amicissimi sui, carminibus, templorum, ac monumentorum aditus exornavit suorum. Jam verò ille qui cum Ætolis, Ennio comite, bellavit, Fulvius, non dubitavit Martis manubias Musis consecrare. Quare, in qua urbe imperatores prope armati, poëtarum nomen, & Musarum delubra coluerunt, in ea non debent togati Judices à Musarum honore, & à poëtarum salute abhorrere?*

28. *Atque ut id libentiùs faciatis, jam me vobis, Judices, indicabo, & de meo quodam amore gloriæ, nimis acri fortasse,*

(r) 1. *Trad.* « Car, Messieurs, ne dissimulons point » ce qui ne se peut *aussi bien* cacher; mais avouons-le » *franchement*: Il n'y a personne que la louange ne *chatouille*; & cette passion se peut dire la passion de » *tous les honnêtes gens.* Les Philosophes, quoi qu'ils » nous disent, s'ils font *des livres du mépris* de la gloire, » ils ne laissent pas d'y mettre leur nom. Ils cherchent » de l'honneur & de la réputàtion par ces ouvrages » mêmes où ils *se moquent du bruit* & des applaudissemens *du monde.* »

2. *Trad.* « Car, Messieurs, avouons-le franchement, » aussi bien cette vérité ne se peut cacher: rien n'est » si doux que la louange; c'est l'amour, c'est la nourriture des belles ames. Les Philosophes mêmes, s'ils » font des *livres de la vanité* & du mépris de la gloire, » *ces livres* portent leur nom. Quoi qu'ils nous disent,

ont tâché de se faire connoître, même en prouvant qu'il ne faut pas désirer d'être connu. (*r*)

27. Decius Brutus, ce citoyen aussi excellent que grand capitaine, a fait mettre au frontispice des temples & des monumens qu'il a élevés, des inscriptions du poëte Accius. Celui qu'Ennius accompagna dans la guerre contre les Etoliens, Fulvius, n'hésita point de consacrer aux Muses mêmes les dépouilles du dieu Mars. Peut-on croire, que, dans une ville, où les guerriers presque encore revêtus de leurs armes, ont rendu hommage aux poëtes & honoré les Muses, des Juges amis & protecteurs des arts de la paix, soient indifférens pour les Muses & insensibles aux malheurs des poëtes?

28. Et pour vous toucher encore davantage, Messieurs, je vais vous ouvrir mon cœur, & vous avouer un goût, un amour,

---

» ils cherchent pourtant à s'éterniser par ces ouvrages » où ils *se moquent du bruit* & des applaudissemens du » monde. »

La premiere traduction est du style familier plutôt que du style simple. *Aussi bien* est équivoque, placé comme il l'est. *Chatouille* est presque bas. *Cette passion, &c.* ne rend ni la pensée ni la dignité du latin. Le reste de la période est dans le même goût.

La seconde traduction est un peu plus noble, quoiqu'elle ne soit pas plus fidelle. Cicéron se fût bien gardé de dire : *Rien n'est si doux que la louange* : il dit, *trahimur omnes*. Est-ce traduire que de rendre la phrase suivante par ces mots : *C'est l'amour, c'est la nourriture des belles ames? Se moquer du bruit*, c'est ne le pas craindre. *Du monde*, est une finale usée, qui ne peut avoir de dignité que dans le sens où il est pris dans la chaire.

verumtamen honesto, vobis consitebor. Nam, quas res nos in consulatu nostro, vobiscum, simul pro salute hujus urbis, atque imperii, & pro vita civium, proque universa republica gessimus, attigit hic versibus, atque inchoavit: quibus auditis, quòd mihi magna res, & jucunda visa est, hunc ad perficiendum hortatus sum. Nullam enim virtus aliam mercedem laborum, periculorumque desiderat præter hanc laudis, & gloriæ: quâ quidem detractâ, Judices, quid est quòd in hoc tam exiguo vitæ curriculo, & tam brevi, tantis nos in laboribus exerceamus?

29. *Certè, si nihil animus præsentiret inposterùm; & si, quibus regionibus vitæ spatium circumscriptum est, eisdem omnes cogitationes terminaret suas; nec tantis se laboribus frangeret, neque tot curis, vigiliisque angeretur, neque totiès de vitâ ipsâ dimicaret. Nunc insidet quædam in optimo quoque virtus, quæ noctes & dies animum gloriæ stimulis concitat, atque admonet, non cum vitæ tempore esse dimittendam commemorationem nominis nostri, sed cum omni posteritate adæquandam.* (*f*)

(*f*) 1. *Trad.* « Que si *notre esprit* ne *songeoit* point à » l'avenir, & s'il renfermoit toutes ses pensées dans le » même *espace qui limite* notre vie, *certes il ne seroit* » *pas besoin* de tant de travaux, de tant d'inquiétudes, » ni de tant de veilles; il ne seroit point besoin de » nous précipiter dans les périls, & de hazarder tous

trop

trop vif peut-être, mais qui toutefois n'a rien que de légitime, puisque la gloire en est l'objet. Ce qui s'est passé sous mon consulat, ce que j'ai fait avec vous pour la conservation de cette ville & de cet Empire, pour la conservation des citoyens, pour le salut de l'état, il a entrepris de l'écrire en vers. L'ouvrage m'a paru si beau, si grand, que je l'ai exhorté à continuer. Car, Messieurs, quelle autre récompense peut espérer la vertu de tant de travaux qu'elle essuie, de tant de dangers auxquels elle s'expose? Sans la gloire qu'on attend, quel motif aurions-nous pour nous tourmenter de mille manieres, dans l'espace d'une vie qui dure si peu?

29. Non, s'il n'y avoit pas en nous quelque pressentiment de l'avenir; si le même terme qui renferme le cours de nos années, bornoit également celui de nos pensées; nous n'aurions point de raison de nous livrer à tant de fatigues, de nous dessécher par les veilles & les soins pénibles, de risquer tant de fois nos fortunes & nos jours. Mais il y a dans tous les grands cœurs un sentiment généreux, un aiguillon d'honneur qui les excite jour & nuit; qui nous avertit que notre nom ne mourra point avec nous, & que nous vivrons dans la postérité la plus reculée.

» les jours *même la vie*. Mais dans le cœur de tous
» les gens de bien, il y a je ne sais quel aiguillon
» d'honneur qui les pique & les avertit jour & nuit,
» que c'est à l'immortalité qu'il faut penser, & que

30. *An verò tam parvi animi videamur esse omnes, qui in republicâ atque in his vitæ periculis, laboribusque versamur, ut, cùm usque ad extremum spatium, nullum tranquillum, atque otiosum spiritum duxerimus, nobiscum simul moritura omnia arbitremur? An, cùm statuas, & imagines, non animorum simulacra, sed corporum, studiosè multi summi homines reliquerint, consiliorum relinquere ac virtutum nostrarum effigiem nonne multò malle debemus, summis ingeniis expressam & politam?*

Ego *verò omnia quæ gerebam, jam tum in* gerendo *spargere me, ac disseminare ar*bitrabar *in* orbis *terræ memoriam sempiternam.* H*æc verò sive à meo sensu post mortem absutura est, sive, ut sapientissimi homines putaverunt, ad aliquam animi mei partem pertinebit : nunc quidem certè cogitatione quâdam, speque delector.*

» *cinquante ou soixante ans* de gloire sont peu de chose, » si laissant ce monde nous ne vivons encore *en* la mé» moire de tous les siecles. »

2. *Trad.* « Que si nous n'avions nul *sentiment pour* » l'avenir, si nous renfermions toutes nos pensées dans » les mêmes bornes qui limitent notre vie ; *en vain* tous » les jours *tant* de dangers, *en vain tant* de veilles, tant » de sueurs, tant de mortelles inquiétudes. Mais il y » a dans le cœur des gens de bien, *il y a je ne sais* » *quoi qui* les appelle à la gloire & à l'immortalité ; je » ne sais quoi qui leur dit sans cesse que cinquante ou » soixante ans de *splendeur* sont peu de chose, si lors» que nous ne sommes plus, nous ne vivons encore en » la mémoire de tous les siecles. »

Si notre esprit, dans la premiere traduction sent le

30. Aurions-nous assez peu d'élévation tous tant que nous sommes, nous qui passons notre vie dans les travaux & les dangers de toute espece, pour penser qu'après avoir vécu, sans avoir eu un instant de tranquillité pour respirer, il ne restât rien de nous? Seroit-il possible que tant de grands hommes aient desiré de laisser après eux des statues & des portraits, qui ne sont que l'image des corps; & que les tableaux de nos pensées & de nos vertus, tracés par les mains les plus habiles, n'eussent rien de touchant, ni de flatteur pour nous?

Pour moi, Messieurs, je l'avoue, dans tout ce que j'ai entrepris pour la république, j'aimois à penser que ce que je faisois alloit devenir comme une semence de gloire, répandue par toute la terre, pour germer & croître dans tous les tems. Qu'après ma mort je sois insensible à cette renommée; ou que, comme l'ont pensé les plus sages des hommes, quelque partie de moi-même en ressente l'impression: c'est du moins une idée agréable & un espoir dont je jouis.

» latinisme; M. Patru l'a changé dans la seconde, & a mis *si nous*. *Præsentiret* n'est rendu ni par *songer à*, ni par *sentiment pour*. *Il ne seroit pas besoin*, phrase trop familiere, &c. *En vain tant de*: celle-ci n'est pas juste; d'ailleurs l'ellipse de trois verbes est trop forte, il en falloit conserver au moins un. Pourquoi dans la seconde supprimer *aiguillon* qui est dans le latin & qui fait image? *Cinquante ou soixante ans de gloire* ou *de splendeur*, cela n'est point dans le latin, & Cicéron l'eût dit, s'il l'avoit voulu dire.

31. *Quare conservate, Judices, hominem, pudore eo, quem amicorum studiis videtis comprobari, tùm dignitate, tùm etiam venustate : ingenio autem tanto, quantùm id convenit existimari, quòd summorum hominum ingeniis expetitum esse videatis : causâ verò ejusmodi, quæ beneficio legis auctoritate municipii, testimonio Luculli, tabulis Metelli comprobetur. Quæ cùm ità sint, petimus à vobis, Judices, si qua non modò humana, verùm etiam divina in tantis negotiis commendatio debet esse : ut eum, qui vos, qui vestros imperatores, qui populi Romani res gestas semper ornavit : qui etiam his recentibus nostris, vestrisque domesticis periculis æternum se testimonium laudum daturum esse profitetur : quique est eo numero, qui semper apud omnes sancti sunt habiti, atque dicti : sic in vestram accipiatis fidem, ut humanitate vestrâ levatus potiùs quàm acerbitate violatus esse videatur* (t).

(t) 1. Trad. « *Et cela étant ainsi*, je vous conjure, » Messieurs, *si tant est* qu'en des affaires si importantes, » il faille employer *le ciel & la* terre ; *je vous conjure*, » *encore un coup*, de ne point perdre celui qui toute sa » vie, n'a fait que publier vos louanges & celles de » vos capitaines ; qui a chanté si dignement les *hauts* » *faits* du Peuple Romain ; qui promet même d'im- » mortaliser votre nom *& le mien* dans ses ouvrages ; » *qu'un homme, dis-je*, si rare, & qui est du nombre » de ceux qu'on a toujours compté entre les personnes » sacrées, ne nous soit point aujourd'hui ravi par vo- » tre arrêt. Mais embrassez tellement sa protection, » qu'au sortir *de cette audience*, il ait plutôt à se louer » de votre bonté, qu'à se plaindre de votre rigueur. »

31. *Peroraison.* Rendez donc justice, Messieurs, à un homme dont vous pouvez juger par le vif intérêt que prennent à ce qui le touche, des amis distingués par leur mérite, & qui réunit en sa personne, les sentimens d'honneur & la fécondité du génie; ayez égard à des talens dont nos citoyens de la plus haute considération ont fait le plus grand cas. Le droit d'Archias est fondé sur la loi; il est prouvé par l'autorité d'une ville municipale, par le témoignage de Lucullus, par les registres de Metellus. Faites attention non-seulement au témoignage des hommes, mais encore à la récommandation des dieux. C'est un homme qui n'a usé de ses talens que pour vous louer, vous, vos Généraux, le peuple romain; qui va consacrer à l'immortalité votre sagesse & votre prudence dans nos derniers dangers; enfin un homme qui est du nombre de ceux dont la personne a été regardée comme sacrée chez tous les peuples. Prenez-le sous votre protection, & qu'il ait à se louer de vos bontés plutôt qu'à se plaindre de votre excessive rigueur.

---

2. *Trad.* « Et partant, Messieurs, ne souffrez pas » qu'on nous ravisse aujourd'hui un homme que sa » modestie & ses mœurs rendent si cher à tous ses amis. » Ne souffrez pas qu'on nous ravisse un homme d'hon- » neur, un homme agréable; mais sur-tout d'un esprit » si élevé, & tel qu'on se doit imaginer un esprit dont » tant de grands personnages ont fait leurs délices. » Vous voyez qu'en cette cause nous avons la loi pour » nous; nous avons pour nous le témoignage de Lu- » cullus, les registres de Metellus & le suffrage de

32. *Quæ de causâ, pro meâ consuetudine, breviter simpliciterque dixi, Judices, ea confido probata esse omnibus : quæ non fori, neque judiciali consuetudine, & de hominis ingenio, & communiter de ipsius studio locutus sum, ea, Judices, à vobis spero esse in bonam partem accepta : ab eo qui judicium exercet, certè scio.*

» toute une ville : & cela, Messieurs, étant ainsi, je » vous conjure, pour n'oublier rien dans une affaire si » importante, je vous conjure & par la terre & par le » ciel, d'embrasser ici la protection d'un poëte admi- » rable, qui toute sa vie a célébré votre vertu, la » vertu de vos capitaines, la vaillance, les victoires » du peuple Romain ; d'un poëte admirable qui veut » même immortaliser & mon consulat & votre nom » dans ses ouvrages ; d'un homme enfin qui est du » nombre de ces bienheureux enfans du Parnasse, que » toutes les nations, que tous les siecles ont mis au » rang ces choses saintes. Qu'un si illustre nourrisson » des Muses trouve, Messieurs, parmi vous, toute la » faveur dont il est digne, & qu'au sortir de ce lieu, » il ait plutôt à se louer de votre bonté qu'à se plaindre » de votre rigueur & de l'état déplorable de sa fortune. »

J'ai dit dans l'Avertissement qui précede cette traduction, qu'on pourroit juger de l'état & des progrès de la langue françoise par les deux traductions de M. Patru. Je me suis trop avancé. Quelque respect que j'aie pour le nom & le goût de M. Patru, j'aime encore mieux rendre justice à notre langue.

Je sens toute la supériorité de M. Patru dans sa premiere traduction, parce que je le compare avec d'autres écrivains en prose du même tems, qui sont restés infiniment au-dessous de lui. J'ai par hazard sous la main une histoire du College Royal, imprimée en 1644, qui semble plus ancienne de deux siecles que M. Patru. Mais d'un autre côté quand je lis sa se-

32. J'espére, Messieurs, que ce que j'ai dit sur le fond de la cause en peu de mots, selon ma coutume, n'aura déplu à aucun de vous ; & que ce que j'ai ajouté en faveur de la personne même que je défends, & des Lettres en général, quoique je me sois écarté de l'usage du barreau, vous aurez daigné le prendre en bonne part. J'oserai du moins me flatter de l'approbation de celui qui préside au jugement de cette cause.

---

conde traduction, & que je pense aux écrivains de ce même tems, il me semble que M. Patru n'a pas été aussi vîte que son siecle. Ce n'est pas la langue françoise qui lui manque. Loin de rester en deçà, son défaut est presque toujours de passer le but, il n'y a point d'endroits répréhensibles chez lui dont on ne puisse faire la correction en ôtant plutôt qu'en ajoutant, ou en remettant les idées à la place qu'elles occupent dans le texte latin. Je n'en veux d'autre exemple que la peroraison qu'on vient de lire. M. Patru n'avoit qu'à suivre son Auteur, & ne point donner aux idées plus de force ni plus d'étendue qu'elles n'en ont dans le latin. Il falloit sur-tout bien sentir ce qui apparténoit à la personne de l'Orateur, c'étoit un homme consulaire : à celle d'Archias, qui, quoiqu'homme de mérite, ne portoit pas en lui ce qu'on appelle un grand intérêt ; il ne s'agissoit d'ailleurs ni de sa vie, ni de son honneur, mais de lettres de naturalité. Falloit-il pour cela conjurer les Juges par le ciel & par la terre, prodiguer tant de grandes épithetes, entasser tant de grands mots ? Cicéron auroit-il dit *immortaliser votre nom & le mien*, & même *mon consulat & votre nom ?* Connoissoit-il si peu l'envie ? Ce sont des négligences ou des oublis de M. Patru, & non des torts de la langue françoise, qui dans ce tems-là avoit fait toutes ses preuves & possédoit tous ses grands Auteurs.

Fin du quatrieme Tome.

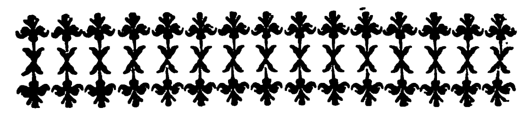


TABLE DES CHAPITRES.

DES GENRES EN PROSE.

SECONDE SECTION.

SECTION TROISIEME.

SECTION QUATRIEME.

DE LA PRONONCIATION.

SECONDE PARTIE.

DU RÉCIT HISTORIQUE.

TROISIEME PARTIE.

DU GENRE ÉPISTOLAIRE.

TRADUCTION.

Fin de la Table des Chapitres.

